

Paradoxe perdu

Fredric Brown

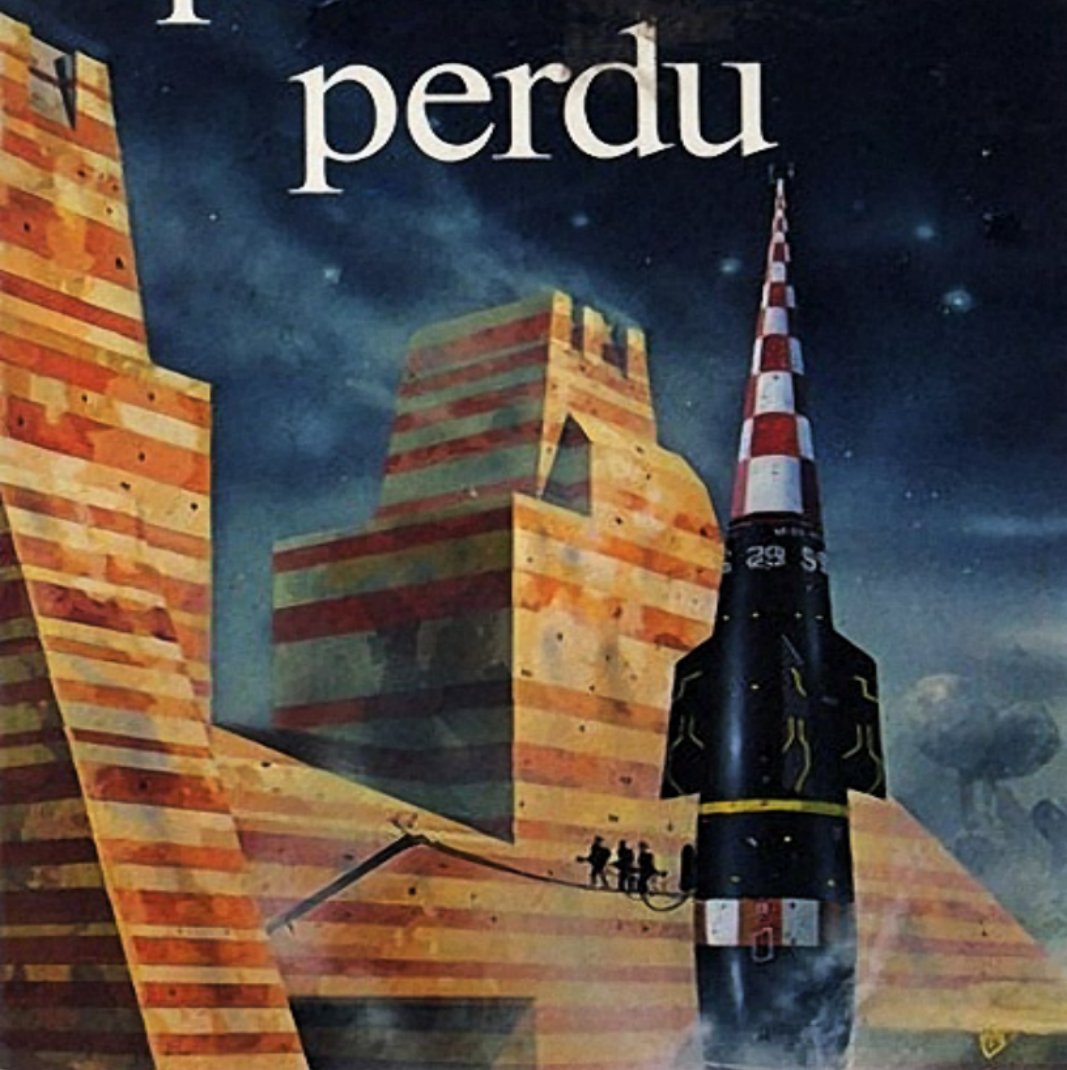
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



FREDRIC BROWN

paradoxe perdu



FREDRIC BROWN

Paradoxe perdu

Traduit de l'américain par Jean SENDY

Cet ouvrage a paru sous le titre original :
PARADOX LOST

Publication des textes du présent recueil aux États-Unis :

- « *Paradox Lost* » (« Paradoxe perdu »), *Astounding stories*, 1943.
- « *Puppet Show* » (« Spectacle de marionnettes »), *Playboy*, 1962.
- « *The last Train* » (« Le dernier train »), *Weird tales*, 1950.
- « *It Didn't Happen* » (« Il ne s'est rien passé »), *Playboy*, 1963.
- « *Obedience* » (« Obéissance »), *Super science*, 1950.
- « *Aelurophobe* » (« Aélurophobe »), *Dude*, 1962.
- « *Nothing Sirius* » (« Sirius et Pas-Coutume »), *Captain Future*, 1944.
- « *Double Standard* » (« Deux poids, deux mesures »), *Playboy*, 1963.

© Elizabeth C. Brown, 1973
Pour la traduction française :
Ed. Calmann-Lévy, 1974

INTRODUCTION

Fred détestait écrire ; mais il adorait avoir écrit. Il avait recours à tous les stratagèmes imaginables afin de retarder le moment de s'asseoir devant sa machine : il époussetait son bureau, improvisait sur sa flûte, lisait un peu, reprenait sa flûte. Lorsque nous séjournions dans un endroit où le courrier n'était pas distribué, il se rendait jusqu'au bureau de poste et, là, trouvait toujours un partenaire pour quelques parties d'échecs, ou d'un autre jeu. Lorsqu'il revenait à la maison, il était trop tard pour se mettre au travail. Au bout de quelques jours de ce manège, sa conscience commençait à le torturer et il s'installait enfin devant sa machine. Il tapait parfois une ligne ou deux, parfois quelques pages. Mais les livres finissaient par s'écrire.

Ce n'était pas un écrivain prolifique. Sa production moyenne d'une journée était de trois pages environ. Parfois, lorsqu'un livre paraissait en bonne voie, il abattait six ou sept pages ; mais cela demeurait l'exception.

Lorsqu'il construisait ses intrigues, Fred arpentait une pièce après l'autre. Comme nous passions l'un et l'autre une bonne partie de notre temps à la maison, le problème se posait de savoir à quel moment lui parler sans risquer d'interrompre le cours de ses pensées – ce qui lui déplaisait fort. Après plusieurs mesures inefficaces, je lui ai suggéré de coiffer sa casquette de toile rouge lorsqu'il ne voulait pas être dérangé. J'ai pris l'habitude de toujours regarder son crâne avant d'ouvrir la bouche.

Lorsqu'un livre venait d'être achevé, nous nous accordions un voyage, dont la durée dépendait des circonstances.

Il pouvait arriver que Fred se trouve en panne d'intrigue. Ses allées et venues dans la maison ne l'aidaient alors nullement à progresser. Lorsque cela se produisit, pour l'un de ses premiers livres, il pensa qu'une petite randonnée à bord d'un bus de nuit l'aiderait. Ce n'était pas un couche-tôt, et il pensait mieux pouvoir se concentrer dans la pénombre d'un autocar. Il se munit d'un bloc-notes et d'une lampe de poche. Il resta absent quelques jours. À son retour, l'intrigue était construite.

Il parlait souvent de la sorte. Je sentais toujours venir le moment où il allait m'annoncer sa prochaine randonnée. Il n'avait pas toujours une intrigue complètement bâtie lorsqu'il rentrait, mais pouvait aussi bien revenir avec une idée pour un prochain livre.

Le moment décisif de la carrière de Fred se situa lorsqu'il quitta son

travail de correcteur d'épreuves pour devenir écrivain à plein temps. L'événement le plus heureux en fut l'attribution du prix Edgar Allan Poe, décerné par l'association des Mystery Writers of America, à son Fabulous Clipjoint. De tous les livres qu'il écrivit par la suite, il n'en est pas un pour lequel il ait éprouvé tout à fait un sentiment comparable. Ce fut sa véritable naissance comme romancier. Il est bien naturel qu'il ait préféré certains livres à d'autres, mais The Fabulous Clipjoint fut son premier-né et il lui voua toujours une affection particulière.

Jusqu'à ce qu'il eût publié plusieurs livres, il écrivit des nouvelles entre chaque volume, de façon à toujours disposer d'un fonds pendant qu'il travaillait à un livre. Par la suite, il n'écrivit plus de nouvelle que lorsqu'il savait qu'elle devait être écrite.

Pendant de nombreuses années, il entretint le désir d'écrire The Office. C'était une expérience nouvelle pour lui puisqu'il s'agissait d'un roman « littéraire ». Il savait que ses romans policiers et ses histoires de science-fiction se vendaient, mais il ignorait comment serait accueillie une incursion de sa part dans le domaine de la littérature générale. Il ne pouvait pas encore se permettre d'essayer un échec commercial. Mais il finit par écrire The Office. Et le livre se vendit.

Il tenta un moment d'écrire pour la télévision, mais décida que cela ne lui convenait pas et revint aux livres. Il a publié quelques centaines de nouvelles et vingt-huit romans. Le présent volume est son huitième recueil.

J'aime tout ce qu'a écrit Fred, mais mon livre préféré reste The Screaming Mimi. Ensuite viennent Here comes a candle, The Lenient Beast, The Far Cry, His name was death et Night of the Jabberwock.

Je ne suis pas très portée vers la science-fiction, car les romans appartenant à ce genre me semblent toujours un peu trop techniques. Toutefois, ceux de Fred sont à mon avis très accessibles. Mes préférés sont The lights in the sky are stars et The Mind Thing. What Mad Universe est devenu un classique, et c'est aussi un de ceux que j'aime le plus.

Pour moi, ses recueils de nouvelles sont merveilleux. Celui-ci comprend les dernières pages qu'il ait achevées. C'est une sorte d'adieu à ses lecteurs et j'espère que, comme moi, ils y seront sensibles.

Elizabeth BROWN

PARADOXE PERDU

La grosse mouche bleue avait réussi à s'infiltrer à travers la moustiquaire, et bourdonnait en cercles monotones au plafond de la classe. Le Pr Dolohan bourdonnait aussi, déroulant sur l'estrade les cercles monotones de la Logique. Au dernier rang, Shorty McCabe passait de l'un à l'autre de ces spectacles, et finit par opter pour la mouche bleue, nettement plus douée.

— Le négatif absolu, dit le professeur, n'est pas à proprement parler absolument négatif. C'est là une contradiction, mais purement apparente : inverser l'ordre des facteurs confère en effet à chacun une connotation différente. En conséquence...

Shorty McCabe soupira sans bruit, suivit des yeux le vol de la mouche bleue, déplora de ne pas savoir voler ainsi en rond, de ne pas savoir produire ce bourdonnement à réchauffer un cœur transi. Si on considère le rapport poids/décibels, le rendement sonore d'une mouche surpasse celui d'un avion.

Compte tenu de la taille, la mouche produit davantage de bruit qu'une scie circulaire. Une scie circulaire... ça scie du fer ? Ça scierait une scie ? Si la scie circulaire scie une scie, c'est du cirque... non : si six scies scient six scies, ce sont six scies-cirques.

— On pourrait concevoir un absolu en tant que mode d'existence, dit le professeur.

« Oui, songea Shorty McCabe, on pourrait concevoir n'importe quoi comme n'importe quoi d'autre, et en prime on aurait droit à une migraine. De toute façon, la mouche bleue devenait de plus en plus intéressante ; ses cercles dérivait vers le bas et vers l'estrade, peut-être irait-elle atterrir sur le crâne du Pr Dolohan. En bourdonnant. »

Eh, non. Elle se posa quelque part, invisible, derrière le bureau magistral. Privé du spectacle consolant de la mouche, Shorty fit des yeux le tour de la classe, à la recherche de quelque autre objet à regarder, de quelque autre sujet de méditation. Des nuques. Il ne vit que des nuques, il était seul au dernier rang. Il pouvait se concentrer sur la façon dont les cheveux poussent sur une nuque, mais le sujet manquait de fascination.

Combien y avait-il de dormeurs parmi les étudiants dont il ne voyait que les nuques ? La moitié, probablement. Shorty aurait bien aimé

faire partie des dormeurs, mais impossible : on n'a pas idée de se coucher aussi tôt qu'il s'était couché la veille, et il était là, bien éveillé et malheureux comme les pierres.

— Mais, dit le Pr Dolohan, si nous négligeons la déviation de probabilité impliquée par l'affirmation que l'absolu positif reste en dessous de l'absolument positif, nous sommes amenés à...

Youpi ! La mouche bleue était revenue, elle venait de surgir de sa cachette provisoire derrière le bureau. Elle se propulsa en bourdonnant jusqu'au plafond, où elle marqua une pause, le temps de se lustrer les ailes, puis elle se lança sur une trajectoire descendante, vers le fond de la classe cette fois.

Si elle ne changeait pas de cap, elle passerait à trois centimètres du nez de Shorty. Ce qu'elle fit. Il loucha pour la suivre, tourna la tête pour ne pas la perdre des yeux. La mouche passa, et...

Et il n'y eut plus de mouche. Arrivée à un point situé à trente centimètres sur la gauche de Shorty McCabe, la mouche avait cessé de voler, cessé de bourdonner, cessé d'être là. Elle n'était pas morte ; elle n'était pas tombée ; elle avait simplement...

... Disparu. Disparue en plein vol, à un mètre vingt du plancher, la mouche avait cessé d'être. Le bourdonnement avait été coupé à mi-bourdon. Dans le silence soudain, la voix du professeur gagnait en ampleur, à défaut de séduction.

— En procédant à une création à partir d'un postulat contraire aux faits, on débouche sur la création d'un ensemble pseudo-réel d'axiomes qui sont, jusqu'à un certain point, l'inverse du réel.

Le regard rivé au point de... d'évaporation de la mouche, Shorty dit :

— Beuhhh !

— Pardon ?

— Excusez-moi, monsieur ! Je n'ai rien dit, dit Shorty. Je... j'avais un chat dans la gorge.

— ... par l'inversion du réel... Qu'est-ce que je disais ? Ah, oui : nous créons une base axiomatique de pseudo-logique susceptible de présenter des solutions autres à l'ensemble des problèmes. Ce que je veux dire, c'est...

Le professeur avait porté son regard ailleurs, Shorty tourna donc la tête et ramena les yeux sur le point où s'était interrompu le vol de la mouche. Où, peut-être, la mouche avait cessé *d'être* une mouche ? Ridicule, c'était une illusion d'optique. Une mouche, ça vole vite. S'il l'avait perdue de vue...

Du coin de l'œil, Shorty s'assura que l'attention du Pr Dolohan était toujours retenue ailleurs, puis avança sa main vers le point, vers le point approximatif, où il avait vu disparaître la mouche.

Il aurait été bien incapable de dire ce qu'il avait pensé toucher du

doigt, mais ses doigts ne sentirent rien. C'était logique, non ? Si la mouche était entrée dans le néant, et si lui, Shorty, avait refermé les doigts sur du néant, la conclusion était néant. Mais il était un peu déçu. Qu'avait-il bien pu espérer ? Pas de toucher la mouche qui n'y était pas, ni de buter sur quelque obstacle massif mais invisible, ni rien. Mais qu'était-il donc arrivé à la mouche ?

Shorty posa les mains sur la table, et pendant une longue minute essaya d'oublier la mouche en écoutant le professeur. Mais c'était pire que de se poser des questions à propos de la mouche.

Pour la millième fois, Shorty se demanda ce qui l'avait amené, quelle mouche l'avait piqué de s'inscrire au cours de Logique. Cours A2 de Logique. Il ne réussirait jamais à l'examen. De toute façon, c'était le certif de paléontologie qu'il préparait. La paléontologie, oui : un dinosaure, c'est vivant ; façon de parler bien sûr, mais la Logique, c'est la mort. A2 ! Il y a A2 quoi se flinguer. Les fossiles, mieux vaut les étudier qu'en écouter un.

Son regard erra, passa sur ses mains posées à plat sur la table.

— Beuhhh ! dit-il.

— Vous dites, monsieur McCabe ? demanda le professeur.

Shorty ne répondit rien. Il ne pouvait pas. Il regardait sa main gauche. Elle n'avait plus de doigts. Il ferma les yeux. Le sourire du professeur se fit professoral :

— Je crois que notre jeune ami du dernier rang s'est... s'est assoupi. Quelqu'un veut-il bien essayer de...

D'un geste rapide, Shorty ramena ses deux mains sur ses genoux :

— Je ne... Tout va très bien, monsieur. Excusez-moi. Vous disiez quelque chose ?

— C'est vous qui parliez, non ?

— Je... non, je n'ai rien dit, monsieur.

— Nous discussions, dit le professeur (en s'adressant, Dieu merci, à la classe entière et non à Shorty en particulier), de la possibilité de ce que l'on pourrait désigner comme l'impossible. Il n'y a pas là contradiction de termes, car il convient de bien distinguer entre *impossible* et *non-possible*. Ce dernier terme...

Furtivement, Shorty reposa ses mains sur la table, et resta à les regarder. La main droite apparaissait normale. La gauche... Il ferma les yeux, les rouvrit, et c'était toujours la même chose, tous les doigts de la main gauche manquaient. Il ne *sentait* pourtant pas leur absence. À titre d'expérience, il fit jouer les muscles destinés à les remuer, et il les sentit remuer.

Mais les doigts n'étaient pas là, pour autant qu'il puisse voir. Il essaya de les palper de la main droite – et ne trouva rien à palper. Sa main droite traversait l'espace qu'auraient dû occuper les doigts de la main gauche, et ne rencontrait rien. Mais il pouvait toujours remuer

les doigts de la main gauche. Ce qu'il fit.

C'était très troublant.

C'est alors qu'il se souvint : la main gauche, c'était elle qu'il avait avancée vers le point où avait disparu la mouche bleue. Et, comme pour confirmer le soupçon soudain, il sentit un contact léger sur un des doigts qui n'étaient pas là. Un contact léger, suivi de la progression de quelque chose de léger, le long de ce doigt. Quelque chose qui devait peser à peu près le poids d'une mouche bleue. Puis le contact disparut, comme si la chose légère s'était envolée.

Shorty se mordit les lèvres pour ne pas dire, une fois de plus, « Beuhh ! ». Il commençait à être un peu inquiet.

Est-ce qu'il était en train de devenir dingue ? Ou le professeur avait-il raison : était-il en train de dormir ? Comment savoir ? Se pincer ? Avec ses seuls doigts disponibles, ceux de la main droite, il se pinça la cuisse, bien fort. Ça fit mal. Mais s'il rêvait qu'il se pinçait, rien ne l'empêchait de rêver aussi qu'il avait mal...

Il tourna la tête à gauche et regarda droit devant. Il n'y avait rien à regarder dans cette direction : le banc vide, de l'autre côté de l'allée centrale, un autre banc vide au-delà, puis le mur, la fenêtre et le ciel bleu dans le carreau de la fenêtre.

Mais...

Il tourna la tête et jeta un coup d'œil vers le professeur, constata que l'attention de celui-ci était toute concentrée sur le tableau noir, sur lequel il traçait des choses :

— Appelons grand N l'infini connu, et désignons par a le facteur de probabilité.

Pour en avoir le cœur net, Shorty tendit à nouveau sa main gauche dans l'allée centrale, en l'observant attentivement ; précautionneusement, il l'avança un peu plus. *La main disparut*. D'un geste brusque il ramena vers lui le bras terminé par un poignet et se mit à suer à grosses gouttes.

Il était devenu fou. Il fallait bien qu'il soit devenu fou.

Une fois encore, il essaya de bouger les doigts, et les sentit remuer de façon parfaitement satisfaisante, comme doivent remuer des doigts. Ses doigts avaient gardé leur sensibilité, cinétique et autre. Mais... il approcha son poignet de sa table, et ne sentit pas la table. Il plaça son poignet de telle façon que la main, si elle se trouvait toujours au bout du poignet, serait obligée, soit de sentir le contact du bois, soit de passer au travers, mais il ne sentit rien.

Si sa main était quelque part, ce n'était en tout cas pas au bout de son poignet. Sa main était restée dans l'allée, qu'il remue le bras n'y changeait rien. S'il se levait et sortait de la salle de classe, sa main resterait-elle *encore* dans l'allée, invisible ? Et s'il partait à mille kilomètres de là ? Non, ça, c'est idiot.

Mais en quoi aurait-ce été plus idiot que de voir son bras posé sur la table, avec sa main à deux pieds de là ? La différence en stupidité entre deux pieds et mille kilomètres était purement quantitative.

Mais sa main *était-elle* là-bas ?

De la main droite, il prit son stylo dans sa poche et l'amena vers le point approximatif où il pensait qu'était sa main gauche, et – cela allait de soi – il n'eut plus entre les doigts qu'un demi-stylo. Il se retint bien de pousser plus loin, mais souleva le stylo et l'abattit d'un geste sec.

Le stylo percuta – et cela fit mal – les doigts absents de sa main gauche ! La boucle était bouclée ! Shorty en fut tellement soufflé qu'il lâcha le stylo, qui disparut. Il ne tomba pas par terre. Il n'était plus nulle part. Il avait disparu. Un beau stylo à cinq dollars.

Beuhh ! Voilà qu'il s'inquiétait d'un *stylo* alors qu'il *n'avait plus de main gauche*. Qu'est-ce qu'il allait pouvoir faire pour ça ?

Il ferma les yeux et se parla à lui-même : « Shorty McCabe, se dit-il, il faut que tu réfléchisses logiquement et que tu trouves un moyen d'aller tirer ta main de « là », quel que soit ce « là ». Et ne te risque pas à paniquer. Tu es probablement en train de dormir et de rêver ; et si tu n'es pas en train de dormir, tu es dans de beaux draps. Maintenant, soyons logique. Il y a un espace, par là, un plan ou quelque chose, qu'on peut traverser, à travers lequel on peut faire passer un objet, mais d'où on ne peut pas récupérer ce qui est entré.

» Quoi que ce soit, de l'autre côté, ta main gauche est dedans. Et ta main droite ignore ce que fait ta main gauche, parce qu'une de tes mains est ici, et l'autre est là-bas, et comme dit l'Écriture... Hé, arrête, Shorty ! *Ce n'est pas drôle.* »

Il y avait quand même quelque chose qu'il pouvait faire : il pouvait déterminer, en gros, les dimensions et la forme de... de ce que c'était. Il y avait une boîte de trombones sur sa table. Il en prit quelques-uns dans sa main droite, et en lança un dans l'allée. Le trombone parcourut quinze à vingt centimètres dans l'allée et disparut. Aucun bruit n'en signala la chute.

C'était un début encourageant. Il lança un autre trombone, un peu plus bas : même résultat. Il se baissa, en veillant à ne pas aventurer sa tête dans l'allée, et lança un trombone en rase-mottes vers l'autre rive de l'allée, pour le voir disparaître au bout de vingt centimètres. Il en lança un plus loin vers l'avant, un autre un peu vers l'arrière. L'espace occupait au moins un mètre vers l'avant et vers l'arrière, à peu près parallèlement aux bords de l'allée.

Et en hauteur ? Il lança un trombone vers le haut, qui monta en chandelle à plus d'un mètre quatre-vingts et disparut. Un de plus, plus haut encore et en avant. Le trombone décrivit un arc et atterrit sur la tête d'une fille assise trois rangs devant et de l'autre côté de l'allée. La

filles sursauta et porta une main à sa tête.

— Monsieur McCabe, dit d'une voix sévère le Pr Dolohan, puis-je vous demander si mon cours vous ennuie ?

Shorty sursauta :

— Ou... non, monsieur ! Je ne faisais que...

— Vous étiez en train, à ce que j'ai vu, de faire des expériences de balistique, et de déterminer la nature de la parabole. Une parabole, monsieur McCabe, est la courbe décrite par un missile projeté dans l'espace sans forces autres que celle initialement appliquée plus la force de gravitation. Puis-je poursuivre mon cours, ou préférez-vous que nous vous demandions de venir sur l'estrade pour instruire vos camarades des subtilités des mouvements paraboliques ?

— Excusez-moi, monsieur... J'étais... euh... je veux dire... Excusez-moi.

— Merci, monsieur McCabe. Et maintenant... dit le professeur en se remettant au tableau noir, maintenant, désignons par b le degré de non-possibilité, par opposition à c ...

Shorty contempla d'un air morose ses... sa main, posée sur ses genoux. Il jeta un coup d'œil à la pendule accrochée au-dessus de la porte, et vit que la fin de la classe allait sonner dans cinq minutes. Il fallait qu'il fasse quelque chose, et vite.

Il ramena les yeux sur l'allée centrale. Il n'y avait rien à voir, bien sûr. Mais il y avait largement de quoi occuper l'esprit : une demi-douzaine de trombones, son meilleur stylo et sa main gauche.

Il y avait là un quelque chose d'invisible. On ne sentait rien à le toucher, et les objets, tel un trombone, ne faisaient pas le moindre bruit en le heurtant. Et on pouvait traverser ça dans un sens, mais pas dans l'autre. Il pourrait y faire passer sa main droite, et sans doute y toucher sa main gauche, mais il ne pourrait plus récupérer sa main droite. Et le cours n'allait pas tarder à s'achever et...

Idiot. Il n'y avait qu'une chose à faire, raisonnablement. De l'autre côté du plan il n'y avait rien qui fit mal à sa main gauche, n'est-ce pas ? Eh bien, pourquoi ne pas y passer en entier ? Où que cela soit, il y serait d'un seul tenant.

Il regarda le professeur, et attendit que celui-ci ait tourné le dos à la salle pour écrire encore quelque chose au tableau noir. Et là, sans se donner le temps d'y réfléchir, sans avoir le courage d'y réfléchir, Shorty se leva et fit un pas dans l'allée centrale.

La lumière disparut. Ou bien ce fut lui qui plongea dans l'obscurité.

Il n'entendait plus le professeur, mais il était accueilli par un bourdonnement familier, le bourdonnement d'une mouche bleue traçant des cercles dans l'air, quelque part tout près, dans la nuit noire.

Il joignit les mains : elles étaient là toutes les deux ; la main droite

enserrait la gauche. Où qu'il fût, il y était entier. Mais pourquoi n'y voyait-il rien ?

Quelqu'un éternua.

Shorty sursauta :

— Il y a... il y a quelqu'un ?

Sa voix était mal assurée, et il espérait ferme maintenant que c'était bien un rêve, et qu'il allait se réveiller sans tarder.

— Bien sûr, il y a quelqu'un ! dit une voix. Une voix sèche et plutôt agressive.

— Hein ? Qui ?

— Qu'est-ce que tu veux dire, « qui » ? Moi ! Tu vois pas clair ou... Non, bien sûr, tu ne peux rien voir. J'oubliais. Dis donc, écoute-moi ce mec ! Et ils disent que c'est nous les dingues !

Il y eut un rire dans la nuit.

— Quel mec ? demanda Shorty. Et qui dit que qui est dingue ? Je ne pige pas de quoi...

— Ce mec-là ! Le prof. T'entends rien, ou... Non, j'oubliais que tu ne peux pas entendre. Tu n'as rien à foutre ici, de toute façon. Mais moi, j'écoute ce prof qui explique ce qui est arrivé aux sauriens.

— Aux quoi ?

— Aux sauriens, patate ! Aux dinosaures. Il est dingue, le mec. Et ils disent que c'est *nous* qui le sommes.

Shorty McCabe éprouva soudain le besoin, le besoin irrépressible, de s'asseoir. Il tâtonna dans le noir, trouva le haut d'une table, constata en tâtonnant que le banc derrière était vide, et s'y glissa. Une fois assis, il put parler :

— C'est du grec pour moi, mon vieux. Qui dit que qui est dingue ?

— *Ils* disent que *nous* le sommes. Tu ne sais donc pas... C'est vrai, vous ne savez pas. Et qui a laissé entrer cette mouche ?

— Commençons par le commencement, supplia Shorty. Où suis-je ?

— Vous, les *normaux*, dit la voix d'un ton irrité, dès qu'on vous met devant la moindre des choses sortant de l'ordinaire, vous vous mettez à poser des questions... Bon, bon, attendez un instant, je vous expliquerai. Tuez-moi cette mouche.

— Je ne la vois pas. Je...

— La ferme ! Je veux entendre ce qu'il dit : c'est pour ça que je suis venu. Il... ouais, il leur dit que les dinosaures se sont éteints faute de nourriture, parce qu'ils sont devenus trop grands. Ce que c'est idiot ! Plus un animal est grand et plus il a de chances de trouver à manger, non ? Et rien que l'idée de ces herbivores mourant de faim dans les forêts ! Ou ces carnivores dépérissant tant qu'il y avait tous les herbivores ! Et... Mais pourquoi est-ce que je vous raconte tout ça ? Vous êtes normal.

— Je... Je ne vous comprends pas. Si je suis normal, qu'êtes-vous ?

— Moi ? demanda la voix avec un petit rire... Moi, je suis fou.

Shorty McCabe ravala sa salive. Il n'y avait rien à répondre. La voix n'avait que trop évidemment raison sur ce point.

Primo, s'il avait pu entendre ce qui se passait dehors, il aurait entendu le Pr Dolohan faisant un cours sur l'absolu positif ; et cette voix – avec ce qui pouvait être un corps, si corps il y avait, autour – était venue écouter un cours sur le déclin des sauriens. Ça ne tenait pas debout, puisque le Pr Dolohan était incapable de distinguer un ptérodactyle lutineur d'un ellipsoïde aplati. Secundo...

— Ouille ! dit Shorty en recevant un coup sec sur l'épaule.

— Excusez-moi, dit la voix, j'ai essayé de choper cette saloperie de mouche, et c'est vous qui avez pris. Et j'ai raté la mouche. Attendez une seconde que je tourne le bouton et fasse sortir cette bestiole. Vous voulez sortir aussi ?

Le bourdonnement cessa brusquement.

— Écoutez, dit Shorty, je... je suis bien trop curieux pour vouloir sortir d'ici avant d'avoir au moins une petite idée de ce de quoi que je sors... je voulais dire de quoi je sors. Je suis sans doute fou à lier, mais...

— Non, vous êtes normal. C'est nous qui sommes fous. C'est en tout cas ce qu'ils disent. Bon, ça me casse vraiment les pieds d'entendre ce mec parler de dinosaures. Mais vous n'aviez aucun droit d'entrer ici, ni vous ni la mouche, vu ? Il y a eu une dérive, dans l'appareil. Je le dirai à Napoléon.

— À qui ?

— À Napoléon. C'est lui le patron, dans ce département. Les Napoléon sont les patrons dans certains autres aussi. Vous comprenez, nous sommes beaucoup à nous prendre pour Napoléon, mais moi pas. C'est une illusion très répandue. De toute façon, le Napoléon que je veux dire, c'est celui de Donnybrook.

— Donnybrook ? Ce n'est pas un asile d'aliénés ?

— Si, bien sûr : où voulez-vous que soit quelqu'un qui se prend pour Napoléon ?

Shorty McCabe ferma les yeux, pour constater que ça ne servait à rien, puisque de toute façon il faisait noir et qu'il n'y voyait rien même les yeux grands ouverts. Il se raisonna : « Il faut que je continue à poser des questions, jusqu'à ce que j'obtienne une réponse qui tienne debout, ou alors c'est *moi* qui vais devenir dingue. Je le suis peut-être ; c'est peut-être comme ça, quand on est fou. Mais si je suis fou, est-ce que je suis toujours assis dans la salle où parle le Pr Dolohan, ou... ou alors quoi ? »

Il rouvrit les yeux et posa une question :

— Écoutez, essayons de voir si nous pouvons prendre le problème sous un autre angle. Où êtes-vous ?

— Moi ? Oh, moi, je suis à Donnybrook, moi aussi. Habituellement, je veux dire. Tous ceux d'entre nous qui sont dans ce bidule y sont, sauf les rares qui sont encore dehors, vous comprenez. En ce moment précis... (et il y eut une intonation embarrassée dans la voix)... En ce moment précis, je suis dans une cellule capitonnée.

— Et... demanda Shorty avec angoisse... Et... et c'en est une, ici ? Je veux dire, est-ce que je suis dans une cellule capitonnée, moi aussi ?

— Mais non, voyons ! Vous n'êtes pas fou. Écoutez, je n'ai pas à vous parler de ces trucs-là. Il y a une frontière très nette, vous savez. C'est simplement parce que quelque chose s'est détraqué dans l'appareil.

Shorty ouvrait la bouche pour demander : « Dans quel appareil ? », mais il se ravisa, se rendant compte que s'il posait cette question, la réponse ne ferait qu'ouvrir la voie à sept ou huit questions supplémentaires. S'il s'en tenait à un fait, s'y cramponnant jusqu'à ce qu'il le comprenne, peut-être pourrait-il commencer à comprendre un peu du reste.

— Revenons à Napoléon, dit-il. Vous dites qu'il y a plus d'un Napoléon parmi vous ; comment est-ce possible ? Il ne peut pas y avoir deux fois le même.

— Ha ! ha ! C'est bien de vous, ça ! Voilà bien la preuve que vous êtes normal ! C'est un bel échantillon de raisonnement sain ; c'est évidemment exact. Mais ces gars qui se prennent pour Napoléon, ils sont fous ; alors votre raisonnement ne joue pas pour eux. Pourquoi n'y aurait-il pas cent bonshommes à être persuadés qu'ils sont Napoléon, s'ils sont tous trop fous pour savoir que ce n'est pas possible ?

— D'accord, dit Shorty, mais même si Napoléon n'était pas mort, il faut bien que quatre-vingt-dix-neuf d'entre eux soient dans l'erreur, non ? C'est de la logique.

— Mais c'est ça qui cloche avec la logique, dit la voix ; je vous répète que nous sommes tous fous ici.

— « Nous » ? Vous voulez dire que je suis...

— Non, non, non, non et non. Par « nous » je veux dire nous, moi et les autres. Pas vous. C'est pour ça que vous n'avez pas à être ici, de toute façon. Vous comprenez ?

— Non.

L'étonnant, c'est que Shorty n'éprouvait plus la moindre inquiétude maintenant. Il savait qu'il était, nécessairement, en train de dormir et de rêver tout cela, mais il n'en croyait rien. Et il était sûr, aussi sûr qu'il pouvait l'être de n'importe quoi, qu'il *n'était pas* fou. La voix avec laquelle il dialoguait lui affirmait qu'il n'était pas fou, et cette voix semblait être une autorité en la matière. Cent Napoléon !

— C'est rigolo, dit Shorty. Je voudrais en savoir le plus possible,

avant de me réveiller. Qui êtes-vous ? Comment vous appelez-vous ? Moi, je m'appelle Shorty.

— Moyennement enchanté de faire votre connaissance, Shorty. Vous autres, les normaux, vous m'épuisez, en général ; mais vous, vous me semblez être un peu mieux que la plupart. Je préfère ne pas vous dire le nom dont ils m'ont affublé à Donnybrook, quand même ; ça m'ennuierait que vous veniez me rendre visite. Appelez-moi Simplet.

— Comme... comme celui des *Sept Nains* ? Vous pensez être un des...

— Non, non, non, pas du tout. Je ne suis pas paranoïaque ; aucune de mes aberrations, comme vous les appelleriez, ne débouche sur quelque personnification. C'est simplement le surnom sous lequel je suis connu ici. Vous aussi, Shorty, ce n'est pas votre prénom, n'est-ce pas : vous n'êtes pas bien grand, on vous a donc surnommé Shorty, qui veut dire « courtaud ». Peu importe mon autre nom.

— Et, euh, quelles sont vos... euh... aberrations ?

— Je suis inventeur, ce qu'on appelle un inventeur de courants d'air. Je m'imagine inventant des machines à temps, notamment. Ceci est une de mes machines.

— Vous voulez dire que je suis dans une machine à temps ? Oui... ah, oui... ça expliquerait que... oui, ça pourrait expliquer une ou deux choses. Mais enfin, écoutez : si ceci est une machine à temps, et qu'elle marche, pourquoi dites-vous que vous vous *imaginez* en train d'en inventer ? Si ceci *est* vraiment une... je veux dire...

La voix éclata de rire, puis répondit :

— Mais une machine à temps est impossible. C'est un paradoxe. Vos professeurs vous expliqueront qu'une machine à temps, ça ne peut pas exister, parce que ça reviendrait à dire que deux choses peuvent occuper le même espace en même temps. Et un homme pourrait retourner en arrière, et se tuer alors qu'il était plus jeune et... vous connaissez la kyrielle. C'est absolument impossible. Seul un fou pourrait...

— Mais vous dites que ceci en est une. Et... et où est-elle ? Je veux dire « où est-elle dans le temps » ?

— Actuellement ? Nous sommes en 1968, bien sûr.

— Eh... Hé, là ! Nous ne sommes qu'en 1963. Ou alors » vous l'avez fait avancer depuis que je suis monté dedans. C'est ça ?

— Pas du tout. *Moi*, je n'ai pas bougé de 1968 ; c'est là que j'écoutais le cours sur les dinosaures. C'est vous qui êtes monté il y a cinq ans. Tout ça, c'est la faute de la dérive. Cette dérive dont il faut que je discute avec Napo...

— Mais où suis-je ?... où sommes-nous ?... maintenant !

— Vous êtes dans la salle de classe où vous êtes monté, Shorty. Mais à cinq ans de là. Tendez le bras, vous verrez... Essayez, sur votre

gauche, là où vous étiez assis vous-même.

— Euh... est-ce que je récupérerai ma main, ou est-ce que ce sera comme quand j'ai tendu le bras vers ici ?

— Non, pas de problème, vous la récupérerez.

— En ce cas...

Histoire de voir, Shorty tendit le bras. Sa main sentit quelque chose de doux, on aurait dit des cheveux. À titre d'expérience, il serra une mèche et tira légèrement.

La touffe s'arracha d'entre ses doigts, et instinctivement Shorty ramena sa main en arrière.

— Ouille ! dit la voix à côté de Shorty. Ça, c'était rigolo.

— Quoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Shorty.

— C'est une fille, une superbe rousse. Elle est assise à la place même que vous occupiez il y a cinq ans. Vous lui avez tiré les cheveux, et si vous l'aviez vue sauter ! Écoutez donc !

— Que j'écoute quoi ?

— Alors, bouclez-la, que je puisse écouter !

Il y eut un silence, puis la voix ricana :

— Eh ben ! Le prof lui file un rancard !

— Hein ? En pleine classe ? Mais comment...

— Il a regardé dans sa direction quand elle a poussé son petit cri, et il lui a dit de rester après le cours. Mais à la façon dont il la reluqué, croyez-moi, il a sa petite idée derrière la tête. Remarquez, je ne peux pas lui donner tort, elle est vraiment superbe. Tirez-lui encore les cheveux...

— Euh... ce ne serait pas tout à fait... euh...

— C'est vrai, dit la voix avec dégoût : j'oublie toujours que vous n'êtes pas fou. Ce doit être affreux d'être normal. Bon, eh bien, fichons le camp d'ici. Je m'ennuie. Ça vous dirait de venir faire une partie de chasse ?

— Une partie de chasse ? Je ne suis pas très bon tireur. Surtout quand je n'y vois rien.

— Mais il ne fera pas sombre, dès que vous serez sorti de l'appareil. C'est votre monde à vous, vous savez, mais en dingue. C'est... je cherche comment votre professeur exprimerait cela... c'est un aspect illogique de la réalité logique. Et de toute façon, nous chassons toujours au lance-pierres. C'est plus sport.

— Vous chassez quoi ?

— Les dinosaures. C'est ce qu'il y a de plus rigolo à chasser.

— *Des dinosaures ! Au lance-pierres !* Vous êtes f... Je voulais dire, c'est vrai ?

— Ha ! ha ! Bien sûr, c'est vrai. Écoutez, c'est bien ce qu'il y avait de rigolo dans ce que ce prof disait des sauriens. Vous comprenez, c'est nous qui les avons fait disparaître. Depuis que j'ai construit cette

machine à temps, notre terrain de chasse préféré, c'est le Jurassique. Il en reste peut-être un ou deux, qu'on pourrait chasser. Je connais un coin où on a une chance. Nous y voilà.

— Hein ? Mais je croyais que nous étions dans une salle de classe, en 1968.

— Nous y étions quand je vous l'ai dit. Le temps d'inverser la polarité et vous pourrez sortir. Allez, sortez !

Shorty dit : « Mais... », se tut, puis dit : « Eh bien... », et fit un pas à droite.

La lumière l'aveugla.

Le soleil était plus lumineux, plus chaud qu'il ne l'avait jamais vu ; le contraste avec l'obscurité d'où il sortait était terrible. Shorty appuya ses deux mains sur ses paupières, et ce n'est que progressivement qu'il les retira, avant d'enfin ouvrir les yeux.

Il constata alors qu'il se tenait sur une clairière sablonneuse, au bord d'un lac tranquille.

— C'est ici qu'ils viennent boire, dit une voix familière, et Shorty fit demi-tour sur ses talons.

L'homme qui se tenait derrière lui était un drôle de petit nabot, d'une dizaine de centimètres plus petit que Shorty, lequel ne mesurait qu'un mètre soixante-deux. L'homme avait des lunettes cerclées d'écaille et une petite barbiche comme l'Oncle Sam ; son visage était petit et comme rabougri sous un immense haut-de-forme dont l'âge faisait virer au vert la soie noire.

Le bonhomme fouilla dans sa poche et en tira un lance-pierres tout petit, mais muni d'un gros caoutchouc :

— À vous l'honneur du premier coup, dit-il en tendant l'arme.

Shorty secoua vigoureusement la tête :

— Non, non, après vous.

Le petit homme se baissa et choisit avec soin quelques cailloux dans le sable. Il les mit tous dans sa poche, sauf un qu'il assujettit dans le carré de cuir du lance-pierres. Puis il s'assit sur un rocher, et commenta :

— Pas la peine de nous cacher. Ils sont stupides, ces dinosaures. Ils vont arriver comme si de rien n'était.

Shorty regarda tout autour de lui. Il y avait là des arbres à une centaine de mètres des bords du lac ; des arbres étranges et monstrueux, avec des feuilles gigantesques ; il n'avait jamais vu de feuilles d'un vert aussi pâle. Entre les arbres et le lac, il n'y avait que des buissons nains, brunâtres, et une drôle d'herbe épaisse et jaunasse.

Il manquait quelque chose. D'un seul coup, Shorty comprit quoi :

— Où est la machine à temps ? demanda-t-il.

— Hein ? Ah, elle est là...

Le bonhomme tendit son bras gauche, et sa main puis son avant-bras

disparurent jusqu'au coude.

— Ah... dit Shorty. Je me demandais de quoi elle pouvait avoir l'air.

— De quoi elle peut avoir l'air ? Comment voulez-vous qu'elle ait l'air de quelque chose ? Je vous ai bien dit qu'une machine à temps, ça n'existe pas. Ça ne peut pas exister. Ce serait un paradoxe absolu. Le temps est une dimension fixe. Je me le suis démontré, et c'est ce qui m'a rendu fou.

— Quand était-ce ?

— C'était dans il y aura environ quatre millions d'années... vers 1961. J'étais bien décidé à en construire une, et j'ai perdu la boule parce que je n'y arrivais pas.

— Ah, bon. Maintenant, dites-moi : comment se fait-il que je ne pouvais pas vous voir, là-bas dans l'avenir, et que je vous vois ici ? Et quel monde d'il y a quatre millions d'années est-ce ici : le vôtre, ou le mien ?

— C'est le même fait qui répond à vos deux questions. Ici, c'est un terrain neutre ; ici, c'est avant la bifurcation entre raison et démente. Les dinosaures sont d'une stupidité incroyable ; ils n'ont pas assez de cervelle pour être fous, et ne parlons même pas d'intelligence normale. Ils ne savent pas qu'une machine à temps ne peut pas exister. Et c'est pour ça que nous pouvons venir ici.

— Ah, bon, répéta Shorty.

Cela le tint coi pendant un bon moment. Le fait est que de se trouver en train d'attendre de voir chasser le dinosaure au lance-pierres ne lui paraissait plus tellement étrange. Le plus extravagant dans l'affaire, c'était qu'il fût en train d'attendre la venue d'un dinosaure. Cela admis, l'attendre avec un lance-pierres ne semblait pas plus sot que de l'attendre avec une...

— Dites-moi, suggéra Shorty, si s'attaquer à ces bestioles avec un lance-pierres est sport, n'avez-vous jamais songé à leur faire la chasse avec une tapette à mouches ?

Le regard du petit homme s'éclaira, se fit chaleureux :

— Ça, dit-il, c'est une idée. Ma parole, vous êtes peut-être quand même doué pour être admis à...

— Non, non ! se hâta de rectifier Shorty. C'était une simple plaisanterie, je vous jure. Mais, écoutez...

— Je n'entends rien.

— Ce n'est pas ça que je voulais dire. Je veux dire...

Bon, écoutez : je ne vais plus tarder à me réveiller, ou... ou je ne sais pas... et il y a quelques questions que j'aimerais poser tant que... tant que vous êtes là.

— Vous voulez dire tant que vous êtes là, dit le petit homme. Je vous ai déjà dit que le fait que vous soyez monté ici avec moi est un accident, et un accident dont il va falloir que je discute avec Napo...

— Au diable Napoléon, dit Shorty. Écoutez : pouvez-vous me répondre d'une façon que je puisse comprendre ? Est-ce que nous *sommes* ici, ou est-ce que nous n'y sommes *pas* ? Je veux dire, s'il y a une machine à temps à côté de vous, comment peut-elle y être, s'il ne peut pas exister de machines à temps ? Et suis-je, ou ne suis-je pas assis dans la salle où le Pr Dolohan fait son cours ? Et si j'y suis, qu'est-ce que je fais ici ? Et... et puis flûte : qu'est-ce que ça veut dire tout ça ?

Le petit bonhomme eut un sourire triste :

— Je vois que vous êtes complètement embrouillé. Autant que je vous débrouille. Avez-vous des notions de logique ?

— Un peu, oui, monsieur...

— Appelez-moi Simplet. Et si vous avez quelques notions de logique, *c'est là la source de tous vos ennuis*. Oubliez la logique, et rappelez-vous que je suis fou, et que ça change tout, n'est-ce pas... Un fou n'a pas besoin d'être logique. Nos mondes sont différents, vous le comprenez bien. Vous, vous êtes ce que nous appelons un « normal » ; en d'autres termes, vous voyez les choses comme tout le monde. Nous, non. Et, étant donné que la matière est, de façon certaine et évidente, une simple vue de l'esprit...

— Vraiment ?

— Bien sûr.

— Mais ça, c'est conforme à la logique. Descartes...

Le petit homme fit un geste désinvolte de la main qui tenait le lance-pierres :

— Certes. Mais les autres philosophes ne sont pas d'accord. Les dualistes. C'est là que les logiciens nous coincent. Ils se scindent en deux camps, ils professent des vues diamétralement opposées sur une question donnée... et ils ne peuvent pas tous être dans l'erreur en même temps. C'est idiot, hein ? Mais le fait est là, la matière est un concept du conscient, même si les gens qui pensent ça ne sont pas tous vraiment fous. Cela étant, il existe une conception normale de la matière, que vous partagez, et toute une flopée de conceptions anormales. Les anormales s'arrangent entre elles, pour faire un tout.

— Je ne vous suis pas bien. Vous voulez dire qu'il y a une société secrète de... euh... de lunatiques qui... euh... vivent dans un monde différent, pour ainsi dire ?

— Pas pour ainsi dire, corrigea emphatiquement le petit homme : pour *ainsi ne pas dire*. Et ce n'est pas une société secrète, ni rien d'organisé de la sorte. *C'est*, simplement. Nous projetons dans deux univers, en quelque sorte. L'un est normal ; nos corps y sont nés, et bien sûr ils y restent. Et quand nous sommes suffisamment fous pour que ça se remarque, on nous enferme dans des asiles d'aliénés. Mais nous avons une autre vie dans notre esprit. C'est là que je suis, et c'est

là que vous êtes en ce moment : dans mon esprit. Je ne suis pas vraiment ici, moi non plus.

— Bigre ! soupira Shorty. Mais comment pourrais-je être dans *vo*tre...

— Je vous l'ai dit, la machine a dérivé. Mais la logique n'occupe pas tellement de place dans mon univers. Un paradoxe de plus ou de moins... on n'en est pas à un paradoxe près ; et une machine à temps, ce n'est pas la mer à boire. Nous sommes beaucoup à en posséder une. Nous sommes nombreux à les utiliser pour revenir ici, chasser le dinosaure. C'est comme ça que nous avons amené l'extinction de l'espèce, et c'est pour ça que...

— Pas si vite ! coupa Shorty. Cet univers dans lequel nous sommes présentement assis, le Jurassique, fait-il partie de votre... de votre concept, ou est-il réel ? Il a air réel, les détails y ont un air authentique.

— Il est réel, mais il n'a jamais vraiment existé.

Cela, c'est évident. Si la matière est une vue de l'esprit, comme les sauriens n'ont jamais eu d'esprit, comment voudriez-vous qu'ils disposent, pour y vivre, d'un univers autre que celui que nous avons conçu pour eux... après coup ?

— Oooohhh ! soupira Shorty, dont l'esprit tournoyait en bourdonnant... Oooohhh, vous voulez dire que les dinosaures n'ont jamais vraiment...

— En voilà un qui arrive ! dit le petit bonhomme.

Shorty se dressa d'un bond, explora frénétiquement du regard les alentours, et ne vit rien qui ressemblât à un dinosaure.

— Là-bas, dit le petit bonhomme, il arrive à travers ces buissons. Regardez-moi faire.

Shorty regarda son compagnon qui tendait le caoutchouc de son lance-pierres. Une petite chose, qui ressemblait à un lézard, mais sautillait debout sur ses pattes de derrière comme jamais aucun lézard n'a sautillé, arrivait en contournant un buisson nain. L'animal mesurait une quarantaine de centimètres.

Il y eut un *bzzing* suraigu pour accompagner la détente du caoutchouc, et un *plaffff sourd* quand le caillou frappa la créature entre les deux yeux. La créature tomba, le petit bonhomme s'en approcha et la souleva :

— Vous pouvez tirer le prochain, si vous voulez, dit-il.

Bouche bée et bras ballants, Shorty contemplait le saurien mort :

— Un *struthiomimus* ! articula-t-il. Bigre ! Mais si le prochain à venir est gros ? Si c'était un *brontosaurus* ou un *tyrannosaurus rex* ?

— Il n'y en a plus. Nous avons amené l'extinction de ces espèces. Il ne reste que les petits. C'est quand même mieux que la chasse aux lapins, non ? De toute façon, moi, un seul me suffit pour aujourd'hui.

Je commence à m'ennuyer, mais je veux bien rester le temps que vous en tuiez un aussi, si le cœur vous en dit.

Shorty secoua la tête :

— J'ai peur de ne pas tirer bien droit avec ce lance-pierres. J'aime mieux m'abstenir. Où est la machine à temps ?

— Elle est là. Avancez de deux pas.

Shorty avança de deux pas, et toute lumière disparut à nouveau.

— Un instant, que j'actionne les manettes, dit la voix du petit bonhomme. Et où voulez-vous descendre ? Là où vous êtes monté ?

— Euh... ce ne serait pas une mauvaise idée. Je risque de me trouver dans une situation difficile autrement. Où sommes-nous actuellement ?

— Nous sommes de retour en 1968. Il y a toujours ce gus qui raconte à ses étudiants ce qu'il croit avoir été la destinée des dinosaures. Et cette petite rouquine... Vous savez, elle est vraiment choucarde. Vous n'avez pas envie de lui tirer encore les cheveux ?

— Non, non, dit Shorty. Mais je voudrais descendre en 1963. Comment est-ce que cette chose va m'y ramener ?

— Vous êtes monté ici en partant de 1963, n'est-ce pas ? C'est la dérive... Je pense que comme ceci, vous devriez vous y retrouver pile.

— Vous *pensez* que... Hé ! ho ! Et si je descends la veille du jour où... si je m'assois sur mes propres genoux dans cette salle de classe...

La voix eut un petit rire :

— Vous n'y arriveriez jamais : vous n'êtes pas fou, vous. Moi, ça m'est arrivé, un jour. Bon, allez-y. Moi, j'ai envie de rentrer à...

— Merci pour la balade, dit Shorty. Mais... un instant, s'il vous plaît... J'aurais encore une question à poser... Au sujet de ces dinosaures...

— Bon, oui... Mais faites vite. La dérive risque de se redresser.

— Les gros, les vraiment gros. Comment diable les avez-vous tués, eux, avec des lance-pierres ? Vous les avez vraiment tués ?

— Ha ! ha ! Mais bien sûr. Nous prenions simplement des lance-pierres plus gros. Au revoir.

Shorty ressentit une poussée dans les reins, et la lumière l'aveugla à nouveau. Il était debout dans l'allée centrale de la salle de classe, où résonnait la voix sarcastique du Pr Dolohan :

— Le cours n'est pas terminé, monsieur McCabe, il s'en faut de cinq minutes. Voulez-vous avoir l'obligeance de vous rasseoir ? Et puis-je vous demander si vous êtes somnambule ?

Shorty se rassit précipitamment :

— Je... euh... Excusez-moi, monsieur.

La fin du cours se passa dans une sorte de brouillard. L'aventure avait été trop vécue, trop réelle, pour un rêve ; et son beau stylo, il ne l'avait toujours pas. Bien sûr, il pouvait l'avoir perdu ailleurs. Mais,

aussi, tout avait été tellement concret qu'il lui fallut une journée entière pour se persuader qu'il avait construit cela en rêve ; et il lui fallut la semaine pour ne pas y repenser tous les quarts d'heure.

Ce n'est que progressivement que le souvenir s'estompa. Un an plus tard, il se souvenait toujours, cotonneusement, d'un rêve particulièrement tordu. Mais cinq ans après, c'était fini. Personne ne se rappelle un rêve, au bout de cinq ans.

Il était vraiment professeur adjoint, et il faisait un cours à lui, un cours de paléontologie.

— Les sauriens, disait-il à ses étudiants, se sont éteints à la fin du Jurassique. Ils étaient devenus trop grands pour s'assurer leur nourriture...

Tout en parlant, il regardait la jolie étudiante rouquine assise au dernier rang. Et il cherchait un biais, un moyen d'amener une situation où il trouverait le culot de lui proposer un rendez-vous.

Une mouche bleue voletait dans la salle de classe ; une spirale bourdonnante venait de la faire monter de quelque part au fond de la salle. Elle rappelait quelque chose au Pr McCabe qui, tout en parlant, essayait de se rappeler quoi. À cet instant précis, la rouquine sursauta en poussant un petit cri.

— Mademoiselle Willis ! dit le Pr McCabe. Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Je... J'ai eu l'impression qu'on me tirait les cheveux, monsieur, dit-elle en rougissant, ce qui la rendait plus superbe encore. Je... j'ai dû m'assoupir.

Il la regarda, prenant l'air sévère, car les regards de tous les étudiants étaient braqués sur lui. Mais il tenait, enfin, l'occasion tant espérée :

— Vous voudrez bien rester après la fin du cours, mademoiselle Willis.

SPECTACLE DE MARIONNETTES

L'horreur arriva à Cherrybell peu après midi, par une journée étouffante du mois d'août.

Il y a peut-être une redondance : *tous* les jours d'août sont étouffants, à Cherrybell (Arizona). Cherrybell se trouve sur la nationale 89, à soixante-cinq kilomètres environ au sud de Tucson, et à une cinquantaine de kilomètres au nord de la frontière mexicaine. On a fait le tour de Cherrybell quand on a vu ses deux stations-service, une de chaque côté de la route afin d'appâter les voyageurs traversant dans l'un et l'autre sens ; son bazar-drugstore ; son débit de vins petite licence ; son *trading-post* enfin, qui a l'air de sortir d'un western et dont l'objet est de piéger les touristes qui n'ont pas la patience d'attendre d'être à la frontière pour se munir de huaraches et de serapes mexicains ; il faut aussi y ajouter un éventaire à hamburgers, déserté, et quelques bicoques en briques où vivent des Mexicano-Américains qui travaillent à Nogales, ville-frontière, et qui pour Dieu sait quelle raison ont choisi de se loger à Cherrybell et de faire le trajet tous les jours, certains dans des Ford Modèle T.

Le panneau sur la route nationale indique « CHERRYBELL, Pop. 42 », mais c'est là une exagération : Pop est mort l'année dernière déjà – Pop Anders, qui tenait l'éventaire désormais désert ; le nombre exact des habitants est de 41.

L'horreur arriva à Cherrybell perchée sur un bourricot mené par un antique prospecteur, rat du désert sale et barbu de gris, qui devait par la suite préciser – sur le moment personne ne songea à lui demander son nom – qu'il s'appelait Dade Grant. L'horreur s'appelait Garth ; c'était un échalas de bien deux mètres soixante-quinze, mais tellement maigre et efflanqué que s'il pesait cinquante kilos, c'était bien le bout du monde. Le bourricot du père Dade le portait sans effort, bien que ses pieds, au bout des jambes interminables, traînaient dans le sable. On devait apprendre par la suite que ces pieds avaient ainsi traîné dans le sable tout au long du trajet, soit plus de huit kilomètres, sans avoir le moins du monde usé leurs chaussures – qui étaient d'ailleurs plutôt des cothurnes, lesquelles constituaient le seul vêtement de Garth, en plus de quelque chose qui pouvait passer pour un caleçon de bain, d'un bleu d'œuf de passereau. Mais ce qui rendait Garth horrible

à regarder, ce n'étaient pas ses proportions ; c'était sa peau. Une peau d'un rouge cru. On eût dit qu'il avait été écorché vif, puis recouvert de sa propre peau, mais retournée, le côté à vif dehors. Son crâne et sa face étaient comme étirés, assortis au corps. En dehors de ces détails, tout ce qui était visible de lui avait l'air humain – ou à tout le moins humanoïde. À condition, bien sûr, de passer sur les petites choses comme ses cheveux, du même bleu vif que son caleçon, que ses yeux, et que ses cothurnes. Rouge sang et bleu vif.

Casey, le patron de la taverne, fut le premier à les voir arriver le long de la plaine, venant de la chaîne de montagnes à l'est. Casey était sorti sur le pas de sa porte de service pour prendre l'air, chaud bien sûr. L'équipage n'était alors plus qu'à une centaine de mètres, et l'aspect totalement *étranger* du grand corps chevauchant le bourricot était déjà parfaitement visible. À cette distance, seule l'étrangeté était visible ; l'aspect horrible n'apparaissait que de plus près. La mâchoire de Casey s'affaissa, et resta affaissée le temps qu'il fallut à l'étrange trio pour approcher à une cinquantaine de mètres ; à pas lents, Casey s'avança à leur rencontre. Il y a des gens qui fuient, au spectacle des choses inconnues, et d'autres qui avancent à leur rencontre. Casey avançait, lentement mais sûrement, vers l'inconnu.

La rencontre eut lieu en terrain encore découvert, à une vingtaine de mètres du débit de boissons. Dade Grant s'arrêta et laissa tomber la corde par laquelle il menait le bourricot. L'animal s'immobilisa et baissa la tête. L'homme-échalas se leva : il lui suffit pour cela de poser fermement ses deux pieds sur le sol, de part et d'autre de l'âne. Il leva une jambe, la fit passer par-dessus l'encolure de la bête, et resta ainsi un moment, en s'appuyant des deux mains sur la selle ; puis il s'assit dans le sable.

— Planète à forte gravitation, commenta-t-il. Je ne peux pas rester debout longtemps.

— J' peux avoir de la flotte pour mon bourrin ? demanda le prospecteur à Casey. Il doit avouère souêfe, le bestiau. Les vaches à eau et tout un fourbi, il a fallu les larguer, pour qu'il puisse porter le...

Du pouce, le prospecteur désigna l'horreur rouge et bleue.

Casey commençait tout juste à se rendre compte que c'était une vraie horreur : de loin, la combinaison de couleurs faisait bien sûr un peu tape-à-l'œil, mais de près... La peau était rugueuse, et les veines étaient à l'extérieur, et ça faisait moite (mais ne l'était pas, en réalité) ; et ça avait bien l'air d'un écorché qu'on aurait rencoquillé dans sa propre peau, retournée. Ou d'un écorché, écorché. Casey n'avait jamais vu – et espérait bien jamais ne revoir – quelque chose de pareil.

Casey sentit comme des présences derrière lui et regarda par-dessus son épaule. D'autres avaient repéré la chose maintenant et arrivaient,

mais les plus proches, deux garçonnets, se tenaient à dix bons mètres de distance.

— *Muchachos !* leur lança Casey. *Agua por el burro. Un pazal. Pronto !*
Puis son regard revint se poser sur les arrivants.

— Qu'est-ce que... Qui est-ce que...

— Je m'appelle Dade Grant, dit le prospecteur en tendant une main que Casey serra en pensant à autre chose.

Quand Casey la lâcha, la main du rat du désert amorça un mouvement ascendant, jusqu'à l'épaule par-dessus laquelle elle désigna, du pouce tendu, la chose assise dans le sable :

— Lui, y s'appelle Garth, à ce qu'y m'a dit. C'est un extra-quéque chose, et c'est un ministre de je ne sais pas quelle religion.

Casey salua l'échalias d'un mouvement de tête et fut heureux de recevoir en réponse un salut analogue, et non une main tendue.

— Moi, c'est Manuel Casey, dit-il. Qu'est-ce qu'il veut dire, avec son extra-quelque chose ?

La voix de l'échalias surprenait par sa chaude sonorité de bronze :

— Je suis un extra-terrestre. Et je suis ministre plénipotentiaire.

Chose surprenante, Casey se trouvait être un homme modérément instruit, et il comprit les deux affirmations ; en ce qui concerne la deuxième, il était probablement l'unique habitant de Cherrybell à pouvoir en saisir la signification. Chose moins surprenante, au vu de l'apparence de celui qui venait de parler, Casey accepta les deux données :

— Et que puis-je faire pour vous, monsieur ? demanda-t-il. Mais ne préférez-vous pas sortir de ce soleil ?

— Non, merci. Il fait un peu plus frais chez vous qu'on ne me l'avait laissé supposer, mais je suis très bien. Ceci est l'équivalent d'une fraîche soirée de printemps sur ma planète. Quant à ce que vous pourriez faire pour moi, vous pourriez signaler ma présence à vos autorités. Je pense que cela les intéressera.

« Eh bien, se dit Casey, le hasard fait bien les choses, il est tombé sur l'homme le mieux placé pour ce qu'il cherche, à au moins trente kilomètres à la ronde. »

Manuel Casey était moitié irlandais, moitié mexicain. Et il avait un demi-frère moitié irlandais, moitié irland-américain, et ce demi-frère était colonel à part entière à la base Davis-Monthan de l'Air Force, à Tucson.

— Un instant, monsieur Garth, dit-il, je vais téléphoner. Et vous, monsieur Grant, si vous voulez entrer ?

— Hé non, le soleil, y m'gêne point. J'y suis toute la journée, tous les jours. Et le Garth que voilà, y m'a demandé de point le laisser choir, le temps qu'y fasse ce qu'il a à faire par ici. Un machin lectro-truc.

— Un détecteur de minerais électronique, portable, fonctionnant sur piles, précisa Garth. Un petit appareil très simple, qui décèle la présence d'une concentration de minerais dans un rayon de trois kilomètres, en indiquant le genre de minerai, sa teneur, la quantité disponible et la profondeur du gisement.

Casey ravalait sa salive, s'excusa, puis, se frayant un passage entre les villageois rassemblés, il regagna son établissement. Il eut le colonel Casey au téléphone en moins d'une minute, mais il lui fallut quatre minutes pour convaincre le colonel qu'il n'était ni ivre mort ni d'humeur à plaisanter.

Vingt-cinq minutes plus tard, il y eut un bruit dans le ciel, un bruit qui s'amplifia, puis cessa lorsque l'hélicoptère à quatre places se fut posé et eut stoppé ses pales à une douzaine de mètres d'un extra-terrestre, de deux hommes et d'un bourricot. Casey seul avait en effet trouvé le courage de se joindre au trio venu du désert ; les spectateurs ne manquaient pas, mais ils se tenaient toujours à bonne distance.

Le colonel Casey, un commandant, un capitaine et un lieutenant qui était le pilote de l'hélicoptère sortirent tous les quatre de l'appareil et arrivèrent au pas de course. L'homme-échalas se dressa, dépliant ses deux mètres soixante-quinze ; de voir l'effort qu'il lui fallait déployer pour rester debout, il était facile de déduire qu'il était habitué à une gravitation bien plus faible que celle de la Terre. Il s'inclina, redéclina ses nom et titres d'extra-terrestre et de ministre plénipotentiaire, puis pria qu'on lui pardonne de se rasseoir, en expliquant pourquoi cela lui était nécessaire, et se rassit.

Le colonel se présenta, et nomma les trois officiers de sa suite :

— Et maintenant, monsieur, que pouvons-nous pour vous ? s'enquit-il.

L'échalas fit une grimace qui était probablement un sourire. Il avait des dents du même bleu que ses cheveux et ses yeux.

— Vous avez une formule consacrée, « Conduisez-moi à votre chef ! », dit-il. Mais je ne vous demande pas cela. Le fait est que *je dois* rester ici. Et je ne demande pas davantage que vos chefs viennent ici, ce serait fort impoli. J'accepte bien volontiers que vous les représentiez, je m'adresserai à vous et je vous laisserai me questionner. Mais il y a une chose à laquelle je tiens : vous connaissez les appareils enregistreurs. Avant de vous parler, ou de répondre à vos questions, je vous demande d'en faire apporter un. Je voudrais être sûr que le message destiné à être transmis à vos chefs sera exact et complet.

— Mais parfaitement ! dit le colonel, qui se tourna vers son pilote : lieutenant, appelez par l'émetteur de l'hélico, et dites à la base de nous envoyer un magnéto en quatrième. Ils peuvent nous le parachuter... non, on perdrait du temps à préparer l'appareil pour un parachutage.

Qu'ils nous l'envoient par un autre ventilateur.

Le lieutenant partit exécuter l'ordre, mais le colonel le rappela :

— Hé ! Qu'ils envoient aussi cinquante mètres de cordon, il va falloir qu'on le branche dans le bistrot de Manny.

Le lieutenant partit au pas de course en direction de l'hélicoptère.

Les autres s'assirent et restèrent un bon moment à suer, jusqu'à ce que Manuel Casey se levât :

— On en a pour une demi-heure à attendre, dit-il, et s'il faut qu'on la passe ici, au soleil, y aurait-il des amateurs pour un demi bien frais... Vous, monsieur Garth ?

— C'est une boisson froide, je crois... Je n'ai pas tellement chaud, alors si vous aviez quelque chose de chaud...

— Un café, un ! Voulez-vous que je vous apporte une couverture ?

— Non, merci, ce ne sera pas nécessaire.

Casey partit et revint rapidement en portant un plateau sur lequel il y avait une demi-douzaine de bouteilles de bière fraîche, ainsi qu'une tasse de café fumant. Entre-temps, le lieutenant était revenu. Casey posa son plateau et commença par servir l'homme-échalas, qui sirota son café :

— Délicieux ! dit-il.

Le colonel Casey s'éclaircit la gorge :

— Commence par servir notre ami le prospecteur, Manny. Nous... Il nous est interdit de boire en service. Mais il fait quarante-cinq à l'ombre à Tucson, et ici il fait plus chaud, et il n'y a pas d'ombre. Donc, messieurs, considérez-vous en permission officielle le temps qu'il vous faudra pour boire une bouteille de bière, ou jusqu'à l'arrivée du magnétophone, c'est selon.

La bière se trouva bue avant, mais au moment où descendaient les dernières gorgées, le deuxième hélicoptère était à portée de vue et d'ouïe. Casey demanda à l'homme-échalas s'il désirait encore du café, offre qui fut poliment repoussée. Casey jeta un regard à Dade Grant et cligna de l'œil ; le rat du désert répondit de même, et Casey alla chercher deux bouteilles de plus, une pour chacun des terrestres civils. En revenant, il croisa le lieutenant qui s'avavançait en portant un câble prolongateur et fit demi-tour jusqu'à la porte, pour montrer au lieutenant où se trouvait la prise.

Quand il eut fait un autre demi-tour, il constata que le deuxième hélicoptère avait amené sa pleine cargaison de quatre hommes, en plus du magnétophone. Il y avait le pilote, plus un sergent expert dans le maniement des magnétophones, présentement occupé à en installer un, un lieutenant-colonel et un sous-officier breveté, qui étaient venus pour faire une promenade peut-être, ou bien parce qu'ils avaient été intrigués par la demande d'envoi urgent d'un magnétophone par hélicoptère à Cherrybell, Arizona. Ils étaient debout, dévisageant

l'homme-échalas et poursuivant des conversations chuchotées.

Le colonel dit « garde à vous » d'une voix douce, mais cela suffit à amener un silence total :

— Veuillez vous asseoir, messieurs, dit alors le colonel. En cercle. Si vous installez votre micro au centre du cercle, sergent, pourrez-vous enregistrer clairement ce que chacun de nous pourra être amené à dire ?

— Oui, mon colonel. C'est presque prêt.

Dix hommes et un humanoïde extra-terrestre étaient assis à peu près en cercle, avec le microphone pendouillant à un trépied placé approximativement au centre. Les humains suaient abondamment, l'humanoïde frissonnait un peu. Juste en dehors du cercle, le bourricot se tenait, un peu avachi, la tête basse. S'approchant centimètre par centimètre, mais encore à cinq bons mètres de distance, toute la population de Cherrybell qui n'était pas en déplacement formait un demi-cercle attentif ; les magasins et les stations-service étaient abandonnés.

Le sergent pressa un bouton, et les bobines du magnétophone se mirent à tourner. « Essai... essai... », dit le sergent-chef. Puis il pressa le bouton du rebobinage, puis le bouton portant l'indication *Playback*. « Essai... essai... », dit le haut-parleur. Haut et clair. Le sergent pressa le bouton de rebobinage, puis le bouton d'effacement, puis le bouton portant l'indication *Stop* :

— Quand je presserai le prochain bouton, mon colonel, nous serons en train d'enregistrer.

Le colonel regarda l'extra-terrestre de haute taille, qui fit un signe de tête ; le colonel en fit un autre à l'adresse du sergent ; le sergent pressa le bouton de l'enregistrement.

— Je m'appelle Garth, dit l'homme-échalas, lentement et en articulant bien. Je viens d'une planète qui gravite autour d'une étoile qui ne figure pas dans votre catalogue d'étoiles, bien que l'amas globulaire de quatre-vingt-dix mille étoiles dont elle fait partie vous soit connu. Cela se trouve, en partant d'ici, dans la direction du centre de la Galaxie, à une distance d'un peu plus de quatre mille années-lumière.

» Mais je ne suis pas ici en tant que représentant de ma planète ou de mon peuple, je suis ici en qualité de ministre plénipotentiaire de l'Union Galactique, fédération des civilisations éclairées de la Galaxie, dont le rôle est d'assurer le bien-être de tout le monde. Je suis chargé de vous rendre visite et de décider, ici et maintenant, si vous devez être, ou n'être pas, les bienvenus au sein de notre fédération.

» Vous pouvez poser toutes les questions que vous désirez. Je réserve néanmoins mon droit de retarder ma réponse à certaines des questions, jusqu'au moment où j'aurai pris ma décision. Si cette

décision est favorable, je répondrai à toutes les questions, y compris celles dont j'aurai réservé la réponse auparavant. Cela vous convient-il ?

— Affirmatif, dit le colonel. Comment êtes-vous arrivé ici ? Dans un cosmonef ?

— Exact. Il est juste au-dessus de nous, sur une orbite à un peu moins de trente-six mille kilomètres ; il tourne donc avec la Terre et reste toujours au-dessus du même point ; c'est ce qu'on appelle une orbite géo-stationnaire. On m'observe de là-haut, ce qui constitue une des raisons qui font que je préfère rester ici, en plein air. Je dois faire signe quand je désirerai qu'on descende me chercher.

— Comment êtes-vous parvenu à parler notre langue aussi couramment ? Vous pratiquez la télépathie ?

— Non, pas du tout. Et nulle part dans la Galaxie il n'y a d'espèce qui pratique la télépathie, sauf entre ses membres. On m'a enseigné votre langue, en vue de cette mission. Nous avons eu des observateurs parmi vous pendant des siècles... par « nous » j'entends l'Union Galactique, bien entendu. Il tombe sous le sens que je ne pourrais pas passer pour un Terrien, mais il y a parmi nous des espèces pour qui cela ne pose aucun problème. Soit dit en passant, ce ne sont pas des espions ni des activistes ; ils n'ont tenté en aucune manière d'agir sur vous ; ce sont des observateurs, uniquement.

— Quel intérêt aurions-nous à faire partie de votre association, si on nous le propose et si nous acceptons ? demanda le colonel.

— D'abord vous aurez droit à un cours accéléré des sciences sociales fondamentales, ce qui mettrait fin à vos tendances belliqueuses et éliminerait, ou tout du moins réduirait, votre agressivité. Quand nous aurons la certitude que vous en êtes là et qu'il n'y aura plus de péril en la matière, vous recevrez les moyens de voyager dans l'espace, ainsi que bien d'autres choses, le tout aussi rapidement que vous serez capables de l'assimiler.

— Et si on ne nous le propose pas, ou si nous refusons ?

— Pas de problème. On vous laissera tranquilles ; nos observateurs même seront rappelés. Vous construirez votre propre destin ; ou bien vous rendrez votre planète inhabitée et inhabitable dans les cent ans à venir, ou bien vous vous serez assuré par vos propres moyens la maîtrise des sciences sociales, et vous serez à nouveau admissibles à l'Union, à laquelle on vous offrira une nouvelle fois de vous intégrer. Nous ferons des sondages périodiques ; s'il apparaît certain que vous n'êtes pas susceptibles de vous détruire vous-mêmes, vous serez à nouveau contactés.

— Pourquoi cette hâte, alors, maintenant que vous êtes venu ? Pourquoi ne pouvez-vous pas rester le temps pour ceux que vous appelez nos chefs de vous parler directement ?

— Réponse réservée. Les raisons ne sont pas importantes, mais complexes, et je ne désire pas perdre mon temps en explications.

— En supposant que votre décision soit favorable, comment pourrions-nous prendre contact avec vous pour vous faire connaître *notre* décision ? Il est évident que vous en savez assez sur nous pour comprendre que ce n'est pas moi qui peux décider.

— Nous connaissons votre décision par nos observateurs. Une des conditions de l'acceptation est la publication pleine et entière, sans censure, de cet entretien par vos journaux, à partir du mot à mot de la bande sur laquelle nous l'enregistrons. Et la publication de toutes les délibérations et décisions de votre gouvernement.

— Et les autres gouvernements ? Nous n'avons pas autorité pour décider à nous seuls pour la planète entière.

— Votre gouvernement a été choisi, pour le démarrage. Si vous acceptez, nous vous assurerons les techniques qui amèneront tous les autres à vous emboîter le pas rapidement... et ces techniques n'impliquent ni l'usage de la force ni la menace d'en user.

— Il faudrait que ce soient de rudes techniques, dit le colonel avec un sourire en coin, pour amener un pays que je n'ai pas besoin de nommer à emboîter le pas, sans qu'on ait besoin même de menaces.

— Offrir une récompense est parfois plus efficace que recourir à la menace. Pensez-vous que le pays que vous ne désirez pas nommer serait heureux de voir votre pays coloniser les planètes d'étoiles lointaines avant que ses savants aient réussi à atteindre Mars ? Mais c'est là un point secondaire. Vous pouvez faire confiance à ces techniques.

— C'est presque trop beau pour être vrai. Mais vous aviez dit que vous auriez à décider, ici et maintenant, si nous serons ou non conviés à adhérer. Puis-je demander sur quels facteurs se fondera votre décision ?

— Un de ces facteurs est mon appréciation – c'est fait, j'ai apprécié – de votre degré de xénophobie... dans le sens très général que vous donnez à ce mot, c'est-à-dire « crainte des étrangers ». Nous, nous avons un mot qui n'a pas son équivalent dans votre vocabulaire : ce mot désigne la crainte et l'horreur devant ce qui est *autre*. Moi – ou un autre représentant de mon espèce – j'étais tout désigné pour le premier contact « officiel » avec vous. Étant donné que je suis ce que vous appelleriez un humanoïde – tout comme vous êtes ce que j'appellerais des humanoïdes – je vous apparais probablement plus horrible, plus repoussant qu'un représentant d'une espèce totalement différente de vous. Parce que je vous apparais comme une caricature d'humain, je suis plus pénible à regarder, de votre point de vue, qu'un être n'ayant pas la moindre ressemblance avec vous.

» Vous vous imaginez peut-être ressentir de la répulsion à mon

endroit, mais vous pouvez m'en croire, vous avez passé l'épreuve. Il existe bel et bien, dans la Galaxie, des races qui ne pourront jamais être admises dans la Fédération, quels que soient leurs progrès par ailleurs, parce qu'elles sont violemment et incurablement xénophobes ; ces races-là ne pourraient jamais accepter un individu totalement *autre*, ni lui parler ; ces races-là ne peuvent que s'enfuir en hurlant, ou tenter de tuer l'étranger sur-le-champ. À vous observer, vous et ces personnes qui nous entourent (d'un geste circulaire de son bras interminable, il désigna la population de Cherrybell), j'ai compris que me voir vous est pénible, mais croyez-moi, c'est relativement bénin et certainement curable. Vous avez passé l'épreuve de façon satisfaisante.

— Y a-t-il d'autres épreuves ?

— Une autre encore, mais je crois qu'il est temps que je...

Laissant sa phrase en suspens, l'homme-échalas s'allongea sur le dos et ferma les yeux. Le colonel se leva d'un bond :

— Nom de Dieu...

Le colonel contourna précipitamment le trépied auquel était accroché le micro et se pencha sur le gisant extra-terrestre, posa son oreille sur la peau apparemment sanguinolente de sa poitrine. Quand il releva la tête, Dade Grant, le prospecteur grisonnant, le salua d'un petit rire :

— Pas de battements de cœur, mon colonel, parce qu'il n'y a pas de cœur. Mais je peux vous le laisser, en souvenir ; vous trouverez à l'intérieur des trucs bien plus intéressants qu'un cœur et des tripes. Oui, c'est une marionnette, que j'animais comme votre Edgar Bergen anime la sienne... comment s'appelle-t-elle déjà ?... Ah, oui, Charlie McCarthy. Maintenant qu'elle a fait son office, elle est déconnectée. Vous pouvez aller vous rasseoir, colonel.

Le colonel Casey regagna sa place, à pas lents :

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Dade Grant était en train de retirer sa barbe et sa perruque. Il passa une serviette à démaquiller sur son visage, qui apparut être celui d'un fort beau jeune homme :

— Ce qu'il vous a dit, ou plus précisément ce qui vous a été dit à travers lui, n'allait pas bien loin, mais était la vérité. Ce n'est qu'un mannequin, certes, mais à l'image exacte d'un membre d'une des espèces intelligentes de la Galaxie, de l'espèce dont nos psychologues ont estimé qu'elle provoquerait chez vous la xénophobie la plus violente et incurable, si vous étiez incurablement xénophobes. Nous n'avons pas fait venir un vrai représentant de l'espèce, pour ce premier contact, parce que cette espèce a une phobie *sui generis* : elle souffre d'agoraphobie, de la peur des espaces découverts. Ce sont des êtres de haute civilisation, excellents membres de la Fédération, mais

ils ne quittent jamais leur planète d'origine.

» Nos observateurs nous assurent que vous ne souffrez pas de cette phobie-là. Mais ils s'étaient déclarés incapables d'évaluer à l'avance votre degré de phobie des *autres*, et le seul moyen de l'évaluer était de vous confronter à *quelque chose* au lieu de *quelqu'un*.

Le colonel poussa un profond soupir :

— Je ne peux pas dire que ceci ne me soulage pas, en un sens. Nous pourrions nous entendre avec des humanoïdes, certes, et nous le ferons quand il le faudra. Mais j'avoue que c'est un soulagement d'apprendre que la race maîtresse de la Galaxie est, quand même, humaine et non simplement humanoïde. Cela dit, quelle est la seconde épreuve ?

— Vous êtes en train de la passer. Appelez-moi... Attendez, encore un nom qui m'échappe... comment s'appelle déjà la deuxième marionnette de Bergen ? Vous savez, celle qui sert en quelque sorte de doublure à Charlie McCarthy ?

Le colonel ne se souvenait plus, mais le sergent n'hésita pas :

— Mortimer Snerd, dit-il.

— C'est ça ! Appelez-moi donc Mortimer Snerd, et je crois qu'il est temps que je...

Et il s'allongea sur le dos dans le sable, en fermant les yeux, exactement comme l'homme-échalas l'avait fait peu auparavant.

Le bourricot leva alors la tête et la posa sur l'épaule du sergent :

— C'est fini pour les marionnettes, colonel, dit l'animal. Et maintenant, dites-moi, qu'est-ce que c'est que cette histoire : l'importance pour la race maîtresse d'être humaine, ou à tout le moins humanoïde ? Qu'est-ce qu'une race maîtresse ?

LE DERNIER TRAIN

Eliot Haig était assis, seul, à un bar, comme il lui était souvent arrivé de rester assis, seul, à tant de bars ; dehors, c'était le crépuscule, un crépuscule bizarre. À l'intérieur de la taverne, des ombres s'éтираient dans la lumière chiche, et il faisait presque plus sombre que dehors. La glace bleutée derrière le bar amplifiait l'effet ; Haig avait l'impression de s'y voir dans la pénombre d'un soir éclairé par une mythique lune bleue. L'image de lui-même que Haig percevait était pâle mais nette ; et nullement double, malgré les verres qu'il avait déjà bus ; une image unique et solitaire ; très solitaire.

De même que les autres fois où il avait bu quelques heures durant, il se disait que, cette fois, il le ferait peut-être.

Ce qu'il ferait était vague et grand ; cela englobait tout. Cela impliquait le grand saut d'une vie à une autre si longuement envisagée. Cela impliquait simplement un adieu sans commentaire à l'étude d'un avocat-avoué semi-marron, moyennement prospère, un nommé Eliot Haig ; un adieu à toutes les complications mesquines de son existence, à tous ses engagements personnels, à toute une chicane procédurière maintenue dans les limites de la lettre du Droit, ou ne s'en écartant qu'imperceptiblement ; cela impliquait la rupture du câble des habitudes le liant à une existence qui avait fini par perdre toute signification et toute raison d'être.

Le reflet bleuté le déprimait et il ressentait, plus fortement qu'à l'accoutumée, le besoin de bouger, d'aller ailleurs chercher ne serait-ce qu'un autre verre à boire. Il but donc sa dernière gorgée et se laissa glisser du tabouret sur le sol.

— À bientôt, Joe ! dit-il en se dirigeant d'un pas lent vers la porte.

— Y a sûrement un bel incendie quelque part, dit le barman : vous avez vu ce ciel ? Je me demande si ce n'est pas les chantiers de bois, à l'autre bout de la ville.

Le barman était à la fenêtre, il avait le regard braqué sur l'extérieur, vers le haut.

Haig attendit d'avoir passé la porte pour regarder dans la même direction. Le ciel était d'un gris rosé, comme teinté par un incendie lointain. Mais cela couvrait la totalité du ciel visible, là où il était, et rien ne permettait de situer l'embrasement.

Sans idée préconçue, Haig prit la direction du sud. Le sifflet lointain d'une locomotive frappa ses oreilles, comme un rappel.

« Pourquoi pas, se dit-il, pourquoi pas ce soir ? »

La vieille envie, fantôme de milliers de soirées déprimantes, se faisait forte, ce soir. C'est vers la gare qu'il marchait ; mais cela, il l'avait déjà fait, et souvent. Souvent, il était allé jusqu'à regarder les trains partir, en se disant à chaque convoi qu'il aurait dû être dans celui-là. Mais jamais il n'en avait effectivement pris un.

À un demi-pâté de maisons de la gare, il entendit le chant de la cloche, le halètement de la vapeur et le départ du train. Celui-là était raté, en admettant que, arrivé plus tôt, il aurait eu le courage de le prendre.

Et soudain, il sut que c'était un soir pas comme les autres, que c'était un soir où il y parviendrait. Avec le costume qu'il avait sur le dos, avec l'argent qui se trouvait être dans ses poches. Exactement comme il le voulait, la rupture franche. Qu'on le porte disparu, qu'on se pose des questions, qu'un autre tire au clair le sac de nœuds de ses affaires, oui, le sac de nœuds qu'elles deviendraient, lui parti.

Walter Yates se tenait devant la porte ouverte de son bistrot, à quelques portes de la gare.

— Bonsoir, monsieur Haig, dit Yates. Belle aurore boréale, ce soir. La plus belle que j'aie jamais vue.

— Ah, c'est ça ? J'avais cru que c'était un gros incendie.

— Hé non, dit Yates en secouant la tête. Regardez au nord. Le ciel y est comme grelotteux, par là. C'est l'aurore.

Haig fit demi-tour et regarda en direction du nord, par-dessus le chemin qu'il venait de faire. Le rougeoiement y était... oui, « grelotteux » était le mot juste. C'était très beau, d'ailleurs, mais un peu effrayant, même quand on savait ce que c'était.

Il fit quelques pas vers Walter Yates, le dépassa et pénétra dans le bistrot :

— Vous ne laisserez pas un assoiffé sur sa soif, Walter ?

Quelques minutes plus tard, remuant l'eau, la glace et le whisky dans son verre, il posa encore une question :

— Quand part le prochain train, Walter ?

— Le prochain pour où ?

— Pour n'importe où.

— Dans quelques minutes, dit Walter après un coup d'œil à sa pendule. Vous allez entendre le clac du sémaphore dans un instant.

— Trop tôt ; je veux finir mon verre. Et le suivant ?

— Il y en a un à 22 h 14. Ce sera peut-être le dernier pour ce soir. D'ici à minuit sûrement ; c'est l'heure où je ferme, après je sais pas.

— Et où est-ce qu'il... Non, ne me dites pas où il va. Je ne veux pas le savoir. Mais je vais le prendre.

— Sans savoir où il va ?

— Sans vouloir le savoir, rectifia Haig. Et écoutez, Walter, c'est sérieux. Il faut que vous me rendiez ce service : si vous lisez dans les journaux que j'ai disparu, ne dites à personne que je suis passé ici ce soir, ni ce que je viens de vous dire. Je ne voulais le dire à personne.

Walter hocha la tête, discret et approbateur :

— Je sais la boucler, monsieur Haig. Vous avez été un bon client. C'est pas par moi qu'on trouvera votre trace.

Haig vacilla légèrement sur son tabouret et fixa les yeux sur le visage de Walter, sur son sourire à peine esquissé. La conversation avait une résonance étrange, quelque chose de familier, comme s'il avait déjà articulé les mêmes phrases auparavant, reçu la même réponse.

— Vous ai-je déjà dit cela, Walter ? demanda-t-il d'une voix soudain sèche comme un contre-interroga-toire. Combien de fois déjà ?

— Oh, six fois... huit... dix fois, peut-être. Je ne me souviens plus.

— Bon Dieu ! marmonna Haig.

Il fixait toujours Walter, et le visage de Walter se défit et se scinda en deux visages. Il fallut un gros effort pour les rassembler en un seul, au sourire juste esquissé, indulgent, teinté d'ironie. Bien plus de dix fois, c'était évident :

— Je suis un pochard, Walter ?

— Je ne dirais pas ça, monsieur Haig. Vous buvez beaucoup, bien sûr, mais...

Il n'avait plus envie de regarder Walter en face.

Il contempla son verre et constata qu'il ne restait rien dedans. Il en commanda un autre, et pendant que Walter s'affairait, il se regarda dans la glace derrière le bar. Dieu merci, une glace non bleutée ; se voir en double dans un honnête miroir normal était déjà assez affreux : les Établissements Haig & Haig, c'était une plaisanterie pour dialogue avec soi-même et tellement éculée que c'était une des raisons pour ne pas rater ce train. Et il ne le raterait pas, nom de Dieu, fin saoul ou pas, ce train il le prendrait.

Cette dernière phrase aussi, malheureusement, avait une déplaisante résonance familière.

Combien de fois ?

Il chercha à voir le fond d'un verre aux trois quarts vide. La fois suivante, ce fut un verre mieux qu'à moitié plein, et il entendait Walter qui disait :

— Peut-être que c'est quand même un incendie, monsieur Haig, un gros ; ça devient trop pour une aurore. Je sors pour voir.

Haig, lui, resta sur son tabouret. Quand il rouvrit les yeux, Walter avait repris sa place derrière le bar, et il tripotait son poste de radio :

— Alors, c'est un incendie ? demanda Haig.

— Probablement. Je vais prendre le bulletin d'informations de 22 h 15, pour voir.

De la radio sortit un rugissement de jazz, une clarinette faisant des pointes sur les notes hautes, avec un fond de cuivres en sourdine et de peaux furieusement battues.

— ... c'est le bon poste, dit Walter, les informations c'est dans une minute.

— *Dans une minute...*

Haig faillit tomber, en sautant à bas de son tabouret :

— Il est donc 22 h 14 ?

Il n'attendit pas la réponse. Le sol penchait bien un peu, entre le bar et la porte ouverte, après laquelle il n'y avait que quelques portes à passer pour arriver à la gare. C'était encore possible, il y arriverait peut-être. D'un seul coup, ce fut comme s'il n'avait rien eu à boire, et il eut l'esprit clair comme cristal de roche, malgré ses jambes qui flageolaient. Et puis, un train, c'est rare qu'il parte à la seconde juste. Et puis, Walter avait bien pu dire « dans une minute » comme ça, comme on le dit alors qu'il en reste trois, ou deux, ou quatre. Il restait une chance.

Sur les marches, il trébucha et tomba, mais se releva en ne perdant que quelques secondes. Il dépassa le guichet des billets – son billet, il pourrait le prendre dans le train – puis ce fut le portillon, la course sur le quai et la lanterne rouge d'un train qui partait, n'était qu'à quelques mètres au-delà de l'espoir. Dix mètres, cent mètres. Toujours plus loin.

Le cheminot se tenait au bord du quai, suivant des yeux le train qui partait.

Il avait entendu, sans doute, les pas de Haig, puisqu'il lui parla par-dessus son épaule :

— Dommage que vous l'ayez raté. C'était le dernier.

Haig eut soudain conscience de l'aspect amusant de la chose, et il éclata de rire. C'était simplement trop ridicule pour être pris au sérieux, c'était vraiment d'un poil qu'il avait raté ce train. Et puis il y aurait le train du matin. Il n'avait qu'à rentrer dans la gare, à la salle d'attente, et y attendre jusqu'à...

— À quelle heure est le premier, demain matin ?

— Vous n'avez pas compris, dit l'employé, en se retournant vers Haig.

Haig vit alors le visage de l'employé, sur le fond rouge flamboyant du ciel :

— Vous n'avez pas compris. C'était *le dernier train*.

IL NE S'EST RIEN PASSÉ

Il n'aurait en aucun cas, d'aucune façon, pu le savoir, mais Lorenz Kane courait au désastre depuis l'instant où il avait renversé la fille à vélo. Le désastre lui-même aurait pu se produire n'importe où, à n'importe quel moment ; il se trouva que cela se produisit dans les coulisses d'une boîte à strip-tease, par un soir de la fin septembre.

C'était le troisième soir, en une semaine, qu'il regardait le numéro de Queenie Quinn, l'effeuilleuse-vedette de la maison, un extraordinaire numéro d'attise-tripes. Vêtue uniquement de lumière bleue et de trois échantillons de ruban aux points stratégiques, Queenie, une grande blonde charpentée comme une redoute bétonnée, venait d'attiser pour la dernière fois de la soirée et avait disparu côté cour, quand Kane prit sa décision : le numéro de Queenie, en spectacle privé dans sa garçonnière, serait non seulement plus agréable à regarder, mais encore déboucherait très certainement sur des joies plus profondes.

On en était au finale, auquel sa qualité de vedette épargnait à Queenie de participer ; c'était donc le moment idéal d'aller l'entretenir de l'éventualité d'un entretien particulier.

Kane sortit donc de la salle, suivit l'allée contournant le bâtiment jusqu'à l'entrée des artistes. Un billet de cinq dollars lui fit passer sans problèmes la loge du concierge, et dans la minute qui suivit il trouva la porte qu'il frappa d'un index replié.

— Oui ? fit une voix, derrière le panneau orné d'une étoile d'or.

Kane n'était pas assez sot pour faire une proposition à travers une porte fermée, et il connaissait suffisamment les usages des coulisses pour s'annoncer de la seule façon qui le ferait passer pour un membre du monde du spectacle, pour quelqu'un ayant une proposition pas nécessairement malhonnête à faire :

— Vous êtes en tenue décente ?

— N' seconde, répondit-elle. (Puis au bout de quelques secondes elle ajouta :) Ça y est.

Il entra et la trouva debout, lui faisant face, drapée dans un peignoir rouge qui faisait merveilleusement ressortir ses yeux bleus et ses cheveux blonds. Kane s'inclina, se présenta et se mit à exposer le détail de la proposition qu'il souhaitait avancer.

Il s'attendait à quelques réticences liminaires, peut-être même à un refus ; il était tout disposé à se montrer persuasif en recourant à des arguments pouvant atteindre quatre chiffres (en dollars), c'est-à-dire dépassant la paie hebdomadaire probable de l'artiste, dépassant même peut-être sa paie mensuelle ; il ne faut pas demander la lune, dans une petite salle. Et voilà que, au lieu d'écouter et de discuter raisonnablement, elle se mit à lui hurler des choses au visage, comme une virago ; et, comme si cela n'avait pas été déjà trop, elle commit l'erreur de s'avancer d'un pas et de le gifler. Très fort. Cela fit mal.

Cela le mit en colère. Il recula d'un pas, sortit son revolver de sa poche et tira, lui transperçant le cœur.

Il sortit alors du théâtre, appela un taxi et se fit déposer devant chez lui. Il but quelques verres, histoire de calmer ses nerfs que l'aventure avait mis à l'épreuve, puis se coucha. Il dormait d'un sommeil profond quand, peu après minuit, la police vint l'arrêter pour meurtre. Il n'y comprenait rien.

Mortimer Mearson, pas certainement, mais vraisemblablement le meilleur avocat de la ville à s'être spécialisé dans le criminel, venait de boucler un dix-huit trous matinal et rentrait dans le clubhouse du terrain de golf, le lendemain matin, quand il y trouva un message lui demandant d'appeler à sa plus proche convenance Mme le Juge Amanda Hayes. Il lui téléphona aussitôt.

— Bonjour, Votre Honneur, dit-il, quelque chose se goupille ?

— Quelque chose se goupille, Morty. Mais si vous êtes libre le reste de la matinée, et si vous pouvez passer me voir à mon cabinet, vous m'épargnerez de vous raconter tout cela au téléphone.

— Je serai à vos côtés dans une heure, dit l'avocat.

Il y fut.

— Rebonjour, chère Jugesse, dit-il. Ayez la grâce de prendre une profonde inspiration et de me révéler d'une traite qu'est-ce que c'est donc qui se goupille.

— Une affaire pour vous, si le cœur vous dit. En bref, un homme a été arrêté pour meurtre, cette nuit. Il refuse de faire la moindre déclaration avant d'avoir consulté un avocat, et il n'a pas d'avocat. Il dit qu'il n'a jamais eu d'ennuis avec la justice et qu'il n'a même jamais rencontré d'avocat. Il a demandé au Procureur de lui en recommander un et le Procureur m'a transmis la demande.

— Encore une affaire à l'œil ! soupira Mearson. Bah, il serait sans doute temps que j'en reprenne une. Vous me nommez d'office ?

— Descendez de vos grands chevaux, mon petit, dit Mme le Juge Hayes. Ce n'est pas du tout un dossier gratuit. Le monsieur en question n'est pas milliardaire, mais il a une honnête aisance. C'est un jeune homme assez bien connu de la bonne société, un *bon vivant*(1) et il peut parfaitement vous verser les honoraires que vous fixerez, dans les

limites du raisonnable. Non que je vous imagine restant dans les limites du raisonnable, pour vos honoraires, mais enfin ça, vous vous en arrangerez entre vous, s'il vous accepte pour défenseur.

— Et ce modèle de toutes les vertus, de toute évidence innocent et victime d'une abominable machination... est-ce qu'il a un nom ?

— Oui, et ce nom vous est familier, si vous avez l'habitude de lire les échos. Il s'appelle Lorenz Kane.

— Oui, le nom me dit quelque chose. Innocent, de toute évidence. Euh... je n'ai pas encore eu les journaux ce matin. Qui passe-t-il pour avoir tué ? Avez-vous quelques détails ?

— Ça ne va pas être du gâteau, mon petit Morty, dit le Juge. Votre client n'a pas l'ombre d'une chance, sauf à plaider la folie. La victime était connue sous le nom de Queenie Quinn, nom de théâtre, le vrai nom reste à découvrir. Elle était effeuilleuse au Majestic, la vedette du spectacle. Un grand nombre de gens ont vu Kane dans la salle pendant le numéro de la fille, et l'ont vu sortir pendant la finale. Le concierge l'a reconnu et... euh... reconnaît l'avoir laissé entrer. Ce concierge le connaissait de vue, et c'est ce qui a mené la police chez lui. Kane est repassé devant la loge quelques minutes après être entré. Entre-temps, plusieurs personnes ont entendu un coup de feu. Et quelques minutes après la fin du spectacle, on a trouvé Mlle Quinn morte, tuée d'une balle, dans sa loge.

— Ouais, dit Mearson : c'est sa parole contre celle du concierge. Pas de quoi fouetter un chat. Je prouverai que le concierge est non seulement un menteur pathologique, mais encore que comme cheval de retour il a la classe olympique.

— Je n'en doute pas une seconde. *Mais*. Compte tenu de sa relative importance sociale, la police a demandé un mandat de perquisitionner en plus du mandat d'amener, avant d'aller chez lui. Et on a trouvé, dans une poche du veston qu'il portait ce soir-là, un petit revolver de calibre 32, avec une cartouche percutée dans le barillet. Mlle Quinn a été tuée par une balle tirée avec un revolver de calibre 32. Avec le revolver en question, s'il faut en croire les experts en balistique de la police, qui ont tiré avec et comparé au microscope le projectile avec celui qui a tué Mlle Quinn.

— Ouais, et re-ouais. Vous dites que Kane n'a fait aucune déclaration sinon pour dire qu'il n'en ferait pas (de déclaration) avant d'avoir consulté un avocat de son choix ?

— Exact, sauf en ce qui concerne la réflexion quand même étrange qu'il a faite immédiatement après avoir été arrêté et inculpé. Les deux policiers qui ont procédé à l'arrestation l'ont entendue, et tous deux l'ont rapportée mot à mot. Kane a dit : « Bon Dieu, elle devait donc être vraie ! » Qu'est-ce qu'il peut avoir voulu dire, à votre avis ?

— Pas l'ombre de la queue d'une idée, Votre Honneur. Mais s'il

m'accepte pour défenseur, c'est une question que je ne manquerai pas de lui poser. En attendant, je ne sais pas si je dois vous remercier de m'avoir mis sur une affaire, ou vous maudire de m'avoir passé le célèbre bâton qu'on ne sait par quel bout prendre.

— Vous aimez ce genre de bâton, Morty, et n'essayez pas de le nier. Et cela d'autant plus que vous toucherez vos honoraires que vous gagniez ou perdiez le procès. Je vais même vous faire faire l'économie d'une procédure sans espoir : n'essayez pas d'obtenir la remise en liberté provisoire avec ou sans caution, le Procureur a saisi la balle au bond dès qu'il a eu en main le rapport des experts en balistique. L'inculpation est claire, assassinat pur et simple. Et l'accusation n'a pas besoin du moindre élément supplémentaire, le procès aura lieu dès que vous aurez épuisé toutes les procédures dilatoires. Qu'est-ce que vous attendez encore ?

— Rien, dit Mearson.

Et il sortit.

Un gardien conduisit Lorenz Kane au parloir, et l'y laissa avec Mortimer Mearson. Mearson se présenta, et les deux hommes se serrèrent la main. Kane avait l'air très calme, constata Mearson, et nettement plus intrigué qu'inquiet. C'était un bientôt-quadragénaire de belle taille, pas plus beau qu'il ne faut, impeccablement élégant malgré une nuit en cellule. Il laissait l'impression d'être de cette race d'hommes qui sont d'une élégance impeccable n'importe où, n'importe quand, même huit jours après avoir été abandonnés en plein safari, à quinze cents kilomètres de tout, au Congo, par des porteurs enfuis avec la totalité des bagages.

— Oui, monsieur Mearson. Je serai vraiment très heureux de vous avoir pour avocat. J'ai entendu parler de vous, j'ai lu dans les journaux des comptes rendus de vos plaidoiries ; je ne sais pas pourquoi je n'ai pas pensé à faire directement appel à vous, au lieu de demander qu'on me recommande quelqu'un. Cela dit, souhaitez-vous entendre mon histoire avant de m'accepter comme client, ou m'acceptez-vous dès maintenant, pour le meilleur ou pour le pire ?

— Pour le meilleur ou pour le pire, dit Mearson, jusqu'à...

Et il s'interrompt, « jusqu'à ce que la mort nous sépare » n'étant pas une chose à dire à un monsieur qui se tient, assez probablement, dans l'ombre de la chaise électrique.

Mais Kane sourit, et acheva lui-même la phrase.

— Parfait, dit-il. Et maintenant, asseyons-nous.

Ils s'installèrent sur les deux chaises disposées de part et d'autre de la table qui meublait le parloir.

— Nous allons nécessairement nous voir souvent, dit alors Kane, alors éliminons tout de suite le cérémonial. Ne m'appellez pas Lorenz ; je préfère Larry.

— Et je préfère Morty à Mortimer, dit Mearson. Cela posé, il me faut votre affaire par le détail, mais j'ai deux petites questions pour commencer. Êtes-vous...

— Pas si vite. Une petite question avant les deux vôtres : êtes-vous absolument, rigoureusement sûr qu'il n'y a pas de micro dans cette pièce, que ce que nous nous dirons restera strictement entre nous deux ?

— Je n'ai aucun doute à ce sujet. Revenons à ma première question : êtes-vous coupable ?

— Oui.

— Les policiers qui vous ont arrêté soutiennent que, avant de vous refuser à toute déclaration, vous avez dit : « Bon Dieu, elle devait donc être vraie ! » Avez-vous vraiment dit cela, et si oui, qu'est-ce que cela signifie ?

— J'étais absolument abasourdi, sur le moment, Morty, et je suis incapable de me rappeler... mais il est probable que j'ai en effet dit une phrase de ce genre, parce que c'est exactement la pensée qui me travaillait. Maintenant, ce que cela veut dire... je ne peux pas vous l'expliquer en deux mots. La seule façon de vous faire comprendre, en admettant que j'y parvienne, c'est de commencer par le commencement.

— Parfait. Commencez. Et prenez votre temps. Rien ne nous oblige à faire le tour complet du problème en une seule fois. Je peux faire traîner pour retarder le procès pendant trois mois au moins, et plus s'il le faut.

— Je peux tout vous raconter en assez peu de mots. Cela a commencé... ne me demandez pas de vous préciser ce que j'entends par « cela »... cela a commencé il y a cinq mois et demi, début avril. Vers 2 heures et demie du matin, à l'aube du mardi 3 avril, pour être aussi précis que possible. Je sortais d'une réception à Armand Village, au nord de la ville, et je rentrais chez moi. Je...

— Excusez-moi, je vous interromprai souvent, je tiens à me faire une image précise des choses, à mesure que vous parlez. Vous conduisiez ? Vous étiez seul ?

— Je conduisais ma Jaguar. J'étais seul.

— Ivre ? Très vite ?

— À jeun, vraiment. J'avais quitté la réception assez tôt, c'était un truc plutôt ennuyeux, et je n'avais bu que très modérément. Mais je me suis soudain senti affamé – j'avais apparemment oublié de dîner. Je me suis donc arrêté à une auberge au bord de la route. J'ai pris un seul cocktail pour passer le temps, puis j'ai mangé l'énorme steak qu'on m'a servi, avec toute sa garniture de légumes, et bu ensuite plusieurs tasses de café. Et pas un alcool après. En fait, quand je suis sorti de l'auberge, j'étais plus à jeun que nature, si vous voyez ce que

je veux dire. Et, pour couronner le tout, j'avais devant moi une demi-heure de route dans une voiture décapotée, dans l'air frais de la nuit. Tout bien considéré, j'étais plus à jeun qu'en ce moment... et je n'ai rien bu depuis un peu avant minuit, la nuit dernière. Je...

— Un instant... coupa Mearson.

L'avocat extirpa de sa poche-revolver un flacon plat en argent et le tendit à son interlocuteur :

— Une relique des années de Prohibition ; je m'en sers à l'occasion pour jouer les saint-bernard auprès de clients incarcérés depuis trop peu de temps pour avoir organisé leurs circuits d'importation de denrées vitales.

— Ahhh ! fit Kane en avalant une grande gorgée. Morty, je vous autorise à doubler vos honoraires, en paiement de services dépassant vos obligations professionnelles. Où en étions-nous ? Ah, oui : je vous disais que j'étais vraiment à jeun. Si je roulais trop vite ? Théoriquement, oui : je suivais Vine Street, j'étais à quelques pâtés de maisons de Rostov...

— Près du poste de police n° 44.

— Exactement. Et le poste de police a un rôle dans l'affaire. C'est une zone à vitesse limitée à 40 km/h, et je roulais entre 65 et 70, mais quoi, il était 2 heures et demie du matin, et il n'y avait pas une voiture en vue. À part la vieille dame de Pasadena, qui croit au Père Noël et dont parlent les légendes, personne n'aurait roulé à moins de 60.

— Et cette brave dame ne sort jamais aussi tard. Mais, excusez-moi, continuez.

— Et voilà que, d'un seul coup, débouche d'une allée au milieu d'un pâté de maisons une fille à vélo, qui fonçait aussi vite qu'on peut foncer à vélo. Et cela, juste devant moi. J'ai vu la fille en une fraction de seconde, en écrasant la pédale de frein. Elle devait avoir seize ou dix-sept ans. Elle avait des cheveux roux qui s'échappaient d'un foulard noué à la russe. Elle portait un pull-over en angora vert et une culotte cycliste. Son vélo était rouge.

— Vous aviez eu le temps de percevoir tous ces détails ?

— Absolument. Et c'est une image qui est restée gravée dans ma mémoire. Je la vois aujourd'hui, comme si ça venait d'arriver. Juste avant l'impact, elle a tourné la tête, elle m'a regardé droit dans les yeux. Je voyais ses yeux terrifiés derrière ses lunettes en écaille.

» Mon pied enfonçait la pédale du frein, à lui faire traverser le plancher, et cette fichue Jag commençait à déraiper en se demandant si elle allait faire un tête-à-queue ou je ne sais pas quoi. Mais, nom de Dieu, on a beau avoir de bons réflexes – et les miens sont excellents – on a à peine le temps de *ralentir* sur quelques mètres quand on est lancé à 60. Je devais bien être encore à 50 quand je l'ai heurtée... ça a fait un choc terrible.

» Et puis floc-crac, floc-crac, d'abord mes roues avant, puis mes roues arrière passant par-dessus la fille. Les floc, c'était elle, les crac, son vélo, bien sûr. La voiture a fini par s'arrêter une dizaine de mètres plus loin.

» Devant moi, à travers le pare-brise, je voyais les lumières du poste de police, à un pâté de maisons de là. Je suis sorti de la voiture et je me suis mis à courir vers le poste. Je n'ai pas regardé derrière moi. Je ne voulais pas regarder. Ça n'aurait servi à rien, elle ne pouvait être que morte ; le choc avait été assez violent pour la tuer dix fois.

» Je suis entré dans le poste en courant, et au bout de quelques secondes je suis arrivé à dire de façon cohérente ce que j'avais à dire. Deux poulets sont sortis avec moi, et nous nous sommes dirigés vers le lieu de l'accident. J'étais parti au pas de course, mais eux se contentaient de marcher vite ; alors, j'ai ralenti moi aussi, parce que je ne tenais pas du tout à arriver le premier. Nous avons fini par y arriver, et...

— Laissez-moi deviner, dit l'avocat... Pas de fille, pas de vélo.

Kane hochait lentement la tête :

— Il y avait la Jaguar en travers de la rue, comme elle s'était arrêtée en dérapant. Les phares étaient allumés. La clé de contact était en place, mais le moteur avait calé. Derrière, sur une douzaine de mètres, les traînées de caoutchouc laissées par les roues bloquées, à partir de l'allée qui débouche du pâté de maisons dans la rue.

» Et rien d'autre. Pas de fille. Pas de vélo. Pas une goutte de sang, pas un débris de métal. Pas une égratignure à l'avant de la voiture. Les flics m'ont pris pour un fou, et je ne peux pas leur donner tort. Ils ne m'ont même pas laissé reprendre le volant pour déplacer la voiture qui bouchait la rue ; c'est un des flics qui s'en est chargé, et après avoir garé la voiture le long du trottoir, il a empoché la clé ; il ne voulait pas me la rendre. Ils m'ont emmené au poste pour m'interroger.

» C'est là que j'ai fini la nuit. J'aurais sans doute pu téléphoner à un ami pour lui demander de téléphoner à un avocat qui m'aurait fait libérer sous caution, mais j'étais trop secoué pour y songer. J'étais peut-être même trop secoué pour avoir vraiment envie de sortir du poste, pour avoir la moindre idée de ce que je pourrais faire, de l'endroit où je pourrais aller, si on me libérait. La seule chose qui me tardait, c'était d'être enfin laissé à moi-même pour réfléchir ; l'interrogatoire fini, c'est exactement ce que j'ai obtenu. Les flics ne m'ont pas balancé dans le mitard des ivrognes. J'étais sans doute trop bien habillé, j'avais sans doute suffisamment de cartes de crédit et de papiers qui me classaient parmi les gens bien ; ils ont probablement conclu que, sain d'esprit ou fou, j'étais un bon citoyen solvable, à manier avec des gants de velours et non à coups de tuyau d'arrosage. Quoi qu'il en soit, ils ont fait ouvrir une cellule individuelle, et m'y

ont laissé, libre de réfléchir à ma guise. Je n'ai même pas essayé de dormir.

» Le lendemain matin, ils ont fait venir un psychiatre de la police pour me parler. Mais entre-temps j'avais repris mes esprits, suffisamment pour comprendre que, de toute façon, ce n'était pas la police qui pourrait m'être du moindre secours, et que plus vite je sortirais d'entre leurs mains, mieux ce serait. J'ai donc commencé à baratiner le tord-méninges en lui racontant mon histoire deux tons en dessous, au lieu de lui dire les choses comme elles étaient. J'ai négligé les effets sonores, le bruit du vélo tordu sous mes roues, je n'ai pas soufflé mot des impressions cinétiques, de l'impact et des secousses que j'avais ressentis ; j'ai raconté mon histoire d'une façon qui pouvait la faire passer pour une hallucination soudaine et fugitive, purement *visuelle*. Ça ne s'est pas fait tout seul, mais il a fini par se laisser avoir, et on m'a relâché.

Kane se tut, le temps de boire une grande rasade au goulot de la flasque en argent, puis reprit :

— Vous m'avez suivi jusque-là ? Et, toute question de me croire ou de ne pas me croire mise à part, vous n'avez pas de précisions à me demander ?

— Si, une seule : êtes-vous sûr, pouvez-vous être sûr que ce qui s'est passé entre vous et les policiers du poste n° 44 soit une réalité objective et vérifiable ? En d'autres termes, si on en vient à plaider la folie à votre procès, et si on y fait état de votre récit, est-ce que je pourrai demander le témoignage des agents de police qui vous ont parlé, et celui du psychiatre de la police ?

Pendant que Mearson articulait sa question, un sourire plutôt tordu se dessinait sur le visage de Kane :

— Pour moi, ce qui s'est passé au poste de police est une réalité objective, au même titre que ma collision avec la fille au vélo. Mais vous, vous avez la possibilité de vérifier la première de ces réalités. Vous pouvez demander s'il y a eu procès-verbal et si les flics se souviennent de l'affaire. Vu ?

— Je vous suis. Continuez.

— La police avait donc admis que j'avais été victime d'une hallucination et n'en demandait pas davantage. Moi, si. Je me suis pas mal activé. J'ai conduit la Jag dans un garage, on l'a fait passer sur le pont, et j'ai moi-même vérifié l'état sous la carrosserie, de même que l'état de l'avant de la voiture. Pas une trace. Bon, il ne s'était rien passé, pour la voiture en tout cas.

» Ensuite, il m'a fallu déterminer si une fille répondant au signalement, morte ou vivante, était sortie à vélo cette nuit-là. Ça m'a coûté plusieurs milliers de dollars, en frais de détectives privés, pour, faire passer au peigne fin le pâté de maisons, les pâtés de maisons

alentour, plus une large zone environnante, à la recherche d'une fille ressemblant à celle que je décrivais, qui vivrait ou aurait vécu là à une autre époque, avec ou sans bicyclette rouge. Les détectives privés ont déniché quelques adolescentes rousses, que je me suis arrangé pour aller voir. Zéro.

» Et enfin, après m'être renseigné, j'ai choisi un psychiatre et je me suis lancé dans un traitement chez lui, à mes frais. Il passe pour le meilleur de la ville, c'est certainement le plus cher. Je suis allé chez lui deux mois d'affilée. Le bide total. Je n'ai jamais pu connaître son opinion sur l'affaire : il refusait absolument de parler. Vous connaissez le principe de la psychanalyse : l'analyste vous fait parler, il vous amène à vous analyser vous-même, et attend que vous lui expliquiez vous-même ce qui ne va pas chez vous ; quand on en est là, le malade devient volubile, explique intarissablement ce qu'il avait, puis annonce au médecin qu'il est guéri ; le médecin donne son accord et libère son client, avec sa bénédiction. Tout ça, c'est parfait quand le subconscient sait ce qui ne va pas, et finit par vendre la mèche. Mais mon subconscient à moi n'y comprenait absolument rien. Je perdais donc mon temps, et j'ai stoppé le traitement.

» Mais, entre-temps, je m'étais confié à quelques amis pour avoir leur avis ; un de ces amis, professeur de philosophie à l'Université, s'est mis à me parler d'ontologie ; cela m'a amené à me documenter sur l'ontologie, et l'ontologie m'a mis sur une piste. À vrai dire, je pensais avoir trouvé mieux qu'une piste, je pensais avoir mis la main sur *la solution* de mon problème. Je le pensais jusqu'à hier soir. Depuis cette nuit, je sais que ma solution est au moins partiellement fausse.

— L'on-to-lo-gie... articula à mi-voix Mearson ; le mot m'est familier, mais si vous voulez bien me rafraîchir la mémoire...

— De mémoire, je peux vous citer la définition du *Grand Dictionnaire Webster*, texte intégral : « L'ontologie est la science de l'être ou de la réalité ; c'est la branche de la connaissance qui explore la nature, les propriétés essentielles et les relations de l'existence en tant que telle. »

Kane jeta un coup d'œil à sa montre :

— Excusez-moi, dit-il, mais ça prend plus de temps que je n'avais prévu. Je commence à être un peu fatigué de parler, et je sens que vous êtes plus fatigué encore d'avoir écouté. Voulez-vous qu'on finisse demain ?

— Excellente idée, Larry, dit Mearson en se levant.

Kane aspira les dernières gouttes du contenu de la flasque en argent et tendit celle-ci à l'avocat :

— Vous jouerez encore les saint-bernard demain ?

— Je suis passé au poste de police, dit Mearson. Il y a bien eu un

procès-verbal. Et j'ai pu parler avec l'un des deux flics qui vous avaient accompagné sur les lieux de l'... qui vous avaient accompagné jusqu'à votre voiture. Le fait que vous ayez signalé l'accident est bien réel ; ça, ça ne fait pas l'ombre d'un doute.

— Alors je vais reprendre au point où je me suis arrêté hier, dit Kane. L'ontologie, étude de la nature de la réalité. À me plonger dans les auteurs qui en traitent, je suis tombé sur le solipsisme, lequel est né chez les Grecs. Le solipsisme, c'est la croyance que l'univers entier est le produit de l'imagination d'un seul individu... de *mon* imagination, dans le cas qui me concerne. Cela revient à poser que moi, je représente l'unique réalité concrète, et que toutes choses et toutes gens m'entourant n'existent que dans mon esprit.

Mearson écoutait, sourcil froncé :

— En somme, la fille à la bicyclette, n'ayant au départ d'existence qu'imaginaire, aurait cessé d'exister... cessé d'exister *rétroactivement*, à l'instant même où vous l'avez tuée ? Elle n'aurait laissé aucune trace, à l'exception du souvenir gravé dans votre mémoire, de son existence antérieure ?

— C'est là une possibilité que j'ai envisagée. J'ai donc décidé de me livrer à une expérience dont j'attendais qu'elle confirme ou démente l'hypothèse. Il s'agissait de commettre un assassinat, systématiquement, afin de voir ce qui se passerait.

— Mais enfin, Larry... Des assassinats, il s'en commet tous les jours ; des gens se font tuer tous les jours, et ils ne disparaissent pas *rétroactivement*, sans laisser de traces de leur existence antérieure !

— Mais ces gens-là, ils ne sont pas tués *par moi*, dit Kane avec l'accent sincère de l'homme incompris. Si l'univers est bien un produit de *mon* imagination, c'est toute la différence. La fille à la bicyclette est la première personne que *moi* j'aie jamais tuée.

Mearson poussa un profond soupir :

— Bon. Vous avez donc décidé de procéder à une vérification en commettant un meurtre. Et vous avez tué Queenie Quinn. Mais pourquoi est-ce qu'elle...

— Non, non, non ! interrompit Kane. J'ai commencé par commettre un autre assassinat, il y a un mois environ. J'ai tué un homme. Ce n'est pas la peine que je vous dise son nom ni que je vous dise rien de lui, puisque désormais il n'a jamais existé, tout comme la fille à la bicyclette.

» Maintenant, il va de soi que je ne savais pas que les choses se passeraient ainsi. Je n'ai donc pas tué l'homme en quelque sorte à découvert, comme j'ai tué l'effeuilleuse. J'avais commencé par m'entourer de sérieuses précautions ; si son corps avait été découvert, ce n'est en aucun cas moi qui aurais été appréhendé par la police, pour ce crime-là.

» Mais le fait est que, une fois que je l'ai eu tué, cet homme n'a plus eu d'existence. J'en avais déduit que ma théorie était confirmée. À partir de cette confirmation, j'ai toujours eu un revolver dans ma poche, persuadé que je pourrais tuer impunément chaque fois que j'en aurais envie... et que ce serait sans importance, que ce ne serait même pas contraire à la morale, puisque toute personne tuée par moi n'avait pas d'existence réelle ailleurs que dans mon esprit.

— Hmmm, hmmm, dit Mearson.

— Normalement, dit Kane, je suis d'humeur très égale. Avant-hier soir, c'était la première fois que je me servais de mon revolver. Quand cette garce d'effeuilleuse m'a giflé, elle m'a giflé *fort*, c'était un coup à la volée. J'en ai vu trente-six chandelles, et c'est une réaction en quelque sorte automatique qui m'a fait saisir mon revolver et tirer.

— Hmmm, hmmm, dit l'avocat ; et Queenie Quinn, il s'avère qu'elle était bien réelle, et vous voici en taule pour assassinat ; est-ce que ça ne brise pas en mille morceaux votre théorie solipsiste ?

— Oui et non. Cela l'infléchit sûrement. J'ai beaucoup réfléchi depuis mon arrestation. Et voici les conclusions auxquelles j'arrive : si Queenie était concrètement réelle – et il est évident qu'elle l'était –, cela revient à dire que je n'étais pas, et probablement ne suis pas, *l'unique* créature réelle. L'univers est fait de gens réels et de gens irréels, ces derniers n'ayant d'existence que dans l'imagination des gens réels.

» Combien nous sommes ? Je n'en sais rien. Une poignée peut-être, peut-être quelques milliers, ou même quelques millions. L'échantillonnage de mon expérience – trois personnes, sur lesquelles une s'est avérée réelle – est bien trop restreint pour être significatif.

— Soit. Mais pourquoi y aurait-il une dualité de ce genre ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Bien sûr, je me suis laissé aller à de folles spéculations, mais aucune de mes constructions n'a plus de raison qu'une autre de correspondre à la réalité. Une conspiration, peut-être... mais une conspiration contre *qui* ? ou contre *quoi* ? Et il est exclu que *tous* les êtres réels fassent partie d'un complot, puisque, moi, je n'en fais pas partie.

Kane eut un petit rire à la chinoise, un rire de politesse, sans gaieté :

— Cette nuit, j'ai fait un rêve vraiment aux limites de l'imagination ; un de ces rêves confus, où tout s'emmêle, qu'on ne peut raconter à personne, parce qu'on n'y trouve aucune trame ; ce ne sont que des impressions successives. Dans ce rêve, il y avait bien un complot, et aussi des *archives de la réalité*, où seraient conservés les noms de toutes les personnes réelles, afin de maintenir leur réalité. Et – voici un superbe calembour de rêve – la réalité est comme le lit d'un fleuve où on ne peut entrer que par une sorte de métempsycose, en y étant réalité. Les gens réels forment une chaîne, mais ne savent pas qu'ils

forment une chaîne, avec un représentant dans chaque ville. Il va de soi qu'ils sont dans des affaires de literie, qui leur servent de façade. Et... et puis, je m'y perds ; je ne vais tout de même pas vous raconter mes rêves, non !

» Bon ; et maintenant vous savez tout, mon cher Morty. Et je pense que vous allez me dire que la seule chose qu'on puisse plaider est la folie. Et vous aurez raison, nom de Dieu, puisque si je suis sain d'esprit, je suis un assassin. Coupable et sans circonstances atténuantes. Et alors ?

— Et alors...

Mearson crayonna distraitement sur un coin de table avec un crayon en or, puis releva la tête :

— Le tord-méninges que vous avez consulté, ce n'était pas un nommé Galbraith, par hasard ?

— Si !

— Parfait ! Galbraith est de mes amis, et c'est le meilleur psychiatre expert auprès des tribunaux de la ville, peut-être même du pays. Nous avons travaillé ensemble dans une douzaine d'affaires, et je les ai toutes gagnées. J'aimerais le consulter avant même d'esquisser un plan de défense. Acceptez-vous de lui parler, de lui parler en toute franchise, si je l'envoie vous parler ici ?

— Mais bien sûr. Et... euh... pouvez-vous lui demander de me rendre un service ?

— Je pense que oui. Quel service ?

— Prêtez-lui votre flasque, et demandez-lui de me l'apporter pleine. Vous n'imaginez pas à quel point cela rend ces entretiens presque agréables.

*

L'intercom résonna sur le bureau de Mortimer Mearson, qui appuya sur le bouton correspondant au circuit par lequel lui arrivait la voix de sa secrétaire :

— Le Dr Galbraith vous demande.

Mearson donna l'ordre de le faire entrer aussitôt.

— Salut, toubib, dit Mearson, libère tes pieds de ton poids, et raconte-moi tout.

Galbraith fit passer son poids de ses pieds à ses fesses et alluma une cigarette avant d'entamer son discours :

— C'était très énigmatique, au début, dit-il, et je n'ai compris la situation qu'en remontant avec lui ses antécédents médicaux. Un jour où il jouait au polo, il est tombé et a pris un coup de maillet sur le crâne. Il avait vingt-deux ans. Le coup a provoqué une vilaine contusion et il est devenu amnésique. Une amnésie d'abord totale, mais petit à petit ses souvenirs lui sont revenus intacts jusqu'au début

de l'adolescence. Mais ses souvenirs sont restés très fragmentaires, pour la période allant de l'adolescence à son âge au moment de l'accident.

— Bon Dieu ! Juste pour la période d'endoctrinement !

— Exactement. Mais il a des remontées, par saccades... comme pour le rêve qu'il t'a raconté. On pourrait le guérir, mais je crains qu'il soit trop tard désormais. Si seulement nous avions pu mettre la main sur lui avant qu'il n'ait commis un meurtre patent... Mais il est exclu de prendre désormais le risque de laisser archiver son histoire, même en plaidant la folie. Alors...

— Alors... soupira Mearson. Je vais appeler tout de suite. Puis je retournerai le voir. J'en suis navré, mais il faut que ce soit fait.

Il appuya sur un bouton de l'intercom :

— Dorothy, demandez-moi M. Hodge, des Literies Middland. Vous me le passerez sur ma ligne directe.

Galbraith sortit alors que Mearson attendait encore sa communication. L'un des téléphones sonna, Mearson décrocha :

— Hodge ? Ici Mearson. Votre ligne est sûre ? [...] Parfait. Code quatre-vingt-quatre. Retirez immédiatement des archives de réalité la carte de Lorenz Kane, L-o-r-e-n-z K-a-n-e. Oui, c'est nécessaire et urgent. Je soumettrai mon rapport demain.

Il prit un pistolet dans un tiroir de son bureau, descendit, se fit conduire en taxi au Palais de Justice. Il demanda un entretien avec son client et, aussitôt que Kane apparut dans l'embrasure de la porte – faire traîner les choses n'aurait servi à rien – il l'abattit d'une balle en plein front. Il attendit les soixante secondes qu'il fallait toujours à un corps pour disparaître, puis monta chez Mme le Juge Amanda Hayes, afin de procéder à la dernière vérification.

— Salut, Votre Honneur, dit-il. Quelqu'un m'a parlé d'un nommé Lorenz Kane, et je n'arrive plus à me rappeler qui c'était. Est-ce que c'était vous ?

— Non, Morty. Ce nom me dit rien.

— Vous voulez dire « ne vous dit rien ». Alors c'est quelqu'un d'autre. Merci, Jugesse. À un de ces jours.

OBÉISSANCE

Sur une minuscule planète, en orbite autour d'une étoile lointaine et peu lumineuse, invisible de la Terre, à l'autre bout de la Galaxie, cinq fois plus loin que la plus aventuree des expéditions humaines dans l'espace, se trouve la statue d'un Terrien. La statue est faite d'un métal précieux ; elle est immense, haute de vingt-cinq bons centimètres, et elle est d'un art exquis.

Des insectes rampent sur la statue...

*

Ils étaient en patrouille de routine dans le secteur 1534, au-delà de l'Étoile du Chien, à bien des parsecs de Sol. L'engin était une vedette de type courant, biplace, comme celles utilisées pour toutes les patrouilles extérieures au système. Le capitaine May et le lieutenant Ross jouaient aux échecs quand résonna l'alerte.

— Réamorce-le, Don, pendant que je réfléchis à ce coup, dit le capitaine May.

Le capitaine May ne leva même pas les yeux de l'échiquier, il savait bien que ce ne pouvait être qu'une météorite ; il n'y avait pas de cosmonefs dans ce secteur. L'homme s'était enfoncé dans l'espace sur mille parsecs, et n'avait toujours rencontré aucune forme de vie étrangère suffisamment évoluée pour établir la communication... rien qui ait atteint le stade de la construction de cosmonefs.

Ross ne se leva pas non plus de sa chaise, mais il la fit tourner pour se placer face au panneau de commande et à l'écran de télé. Il leva machinalement les yeux et resta le souffle coupé : il y avait bien un cosmonef sur l'écran. Le temps de reprendre son souffle, et il articula : « Capitaine ! », puis il y eut le bruit de l'échiquier tombant par terre, et May fut derrière Ross, regardant l'écran par-dessus l'épaule de celui-ci.

Ross n'entendit au début que la respiration de May ; puis la voix de May articula :

— Feu, Don !

— Mais c'est un croiseur de la classe Rochester ! C'est un des nôtres ! Je ne sais pas ce qu'il fait ici, mais on ne peut pas...

— Regarde mieux.

Don Ross ne pouvait pas regarder mieux, il regardait déjà de son mieux depuis le début ; mais soudain il vit ce que voulait dire May : c'était presque un Rochester, mais pas tout à fait. Il y avait quelque chose de profondément étranger dans ce cosmonef, quelque chose d'incompatiblement étranger. Rien de définissable, mais c'était... c'était quelque chose qu'aux époques de Foi on aurait qualifié de « pas catholique ». C'était une copie *étrangère*, une copie « pas catholique », d'un Rochester... c'était un Rochester *hérétique*(2).

La main de Don Ross cherchait le bouton déclencheur du tir, alors même qu'il n'avait pas entièrement intégré toutes ces données. Mais quand son doigt fut sur le bouton, il regarda les cadrans du télémètre Picar et du Monold. Les aiguilles restaient sur le zéro.

— Nom de..., grogna-t-il... Il nous coince, capitaine. Nous ne pouvons déterminer ni sa distance, ni sa taille, ni sa masse.

Le capitaine May hocha lentement la tête ; il était très pâle.

Dans le cerveau de Don Ross une pensée fulgura : « *Hommes, restez calmes ; nous ne sommes pas des ennemis.* »

Ross tourna la tête et fixa May du regard :

— Oui, dit May, j'ai perçu le message moi aussi. Télépathie.

Ross lâcha encore un juron. S'ils pratiquent la télépathie...

— Feu. Don. Tir à vue.

Ross appuya sur le bouton. L'écran fut envahi par la décharge d'énergie, mais lorsque l'énergie se fut dissipée, il n'y avait pas de débris de cosmonef.

*

L'amiral Sutherland tourna le dos à la carte du ciel sur le mur, et les dévisagea sans aménité, de sous ses sourcils épais.

— Je n'ai aucune intention de revenir encore sur votre rapport officiel, May, dit l'amiral. Vous êtes tous deux passés au psychographe, et nous avons extrait de vos esprits tous les détails, minute par minute, de votre rencontre. Nos logiciens ont analysé le psychogramme. Vous êtes ici pour subir le jugement de la Cour martiale, capitaine May. Vous connaissez la peine pour un acte de désobéissance.

— Oui, amiral.

— Et c'est ?

— La mort, amiral.

— Et quel ordre avez-vous enfreint ?

— L'Ordre 13-90, article 12. Tout cosmonef terrestre, militaire ou civil, a ordre de détruire immédiatement, à vue, tout cosmonef étranger qu'il rencontre. S'il n'y parvient pas, il doit mettre le cap vers les espaces extérieurs, dans une direction qui ne soit pas tout à fait à l'opposé de la Terre, et poursuivre son chemin jusqu'à épuisement du

combustible.

— Et les motifs de ce Règlement, capitaine ? Je vous pose la question pour le principe : que vous compreniez ou non la raison d'être du Règlement n'a aucune importance, est même en dehors du sujet.

— Je connais les motifs, amiral. Il convient d'éliminer toute possibilité pour le cosmonef étranger de suivre le cosmonef terrestre jusqu'à Sol, et d'apprendre ainsi où se trouve la Terre.

— Et vous avez néanmoins enfreint le Règlement, capitaine. Vous n'aviez pas la certitude d'avoir détruit le cosmonef étranger. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Cela ne nous est pas apparu nécessaire, amiral. Le cosmonef étranger ne paraissait pas hostile. De plus, amiral, ses occupants doivent déjà connaître notre base, ils nous ont appelés « hommes ».

— Absurde ! Le message télépathique a été émis par un cerveau étranger, mais il a été reçu par le vôtre. Vos cerveaux ont automatiquement traduit le message dans la terminologie qui vous est familière. L'émetteur ne connaissait pas nécessairement votre étoile d'origine, et ne savait pas que vous êtes humains.

Le lieutenant Ross n'avait pas à intervenir, mais il demanda :

— Mais alors, amiral, on ne pense pas qu'ils étaient animés d'intentions amicales ?

L'amiral renifla, méprisamment.

— Où avez-vous reçu votre formation, lieutenant ? Il semble que vous êtes passé à côté de la donnée la plus fondamentale de nos plans de défense, de la raison pour laquelle nous patrouillons dans l'espace depuis quatre cents ans, à la recherche d'une forme de vie étrangère. *Tout étranger est ennemi*. Même s'il se montre amical aujourd'hui, comment pouvons-nous être sûrs que l'étranger le sera l'année prochaine, ou dans un siècle ? Et un ennemi potentiel est un ennemi. Plus vite il sera détruit, et mieux sera assurée la sécurité de la Terre.

» Reprenez l'Histoire militaire de la Terre ! Elle démontre cela, si elle ne démontre rien d'autre. Voyez Rome ! Pour sa sécurité, Rome ne pouvait se permettre d'avoir des voisins puissants. Et Alexandre le Grand ! Et Napoléon !

— Suis-je en instance de peine de mort, amiral ? demanda le capitaine May.

— Oui.

— Alors, autant parler. Où est Rome, maintenant ? Où sont les Empires d'Alexandre et de Napoléon ? Et l'Allemagne nazie ? Et Tyrannosaurus Rex ?

— Qui ?

— Le prédécesseur de l'homme, le plus coriace des dinosaures. Son nom veut dire « Roi des sauriens-tyrans ». Tyrannosaurus Rex pensait

aussi que toutes les autres créatures étaient ses ennemies. Et où est-il aujourd'hui ?

— C'est tout ce que vous aviez à dire, capitaine ?

— Oui, amiral.

— Alors, je veux bien ne pas en tenir compte. Quel raisonnement fallacieux et sentimental ! Vous n'êtes pas condamné à mort, capitaine. J'avais laissé entendre le contraire pour savoir ce que vous diriez, jusqu'à quelles extrémités vous vous porteriez. Ce n'est pas quelque baliverne humanitaire qui vous vaut d'être gracié : on a découvert des circonstances effectivement atténuantes.

— Puis-je demander lesquelles, amiral ?

— L'étranger a bien été détruit. Nos techniciens et logiciens l'ont établi. Votre Picar et votre Monold ont parfaitement fonctionné. S'ils n'ont pas affiché les dimensions du cosmonef, c'est uniquement parce que celui-ci était trop petit. Ce sont des appareils conçus pour détecter une météorite de cinq livres. Le cosmonef étranger était plus petit que cela.

— Plus petit que...

— Assurément. Vous imaginiez une vie étrangère avec les données de la vôtre. Il n'y a aucune raison pour que des étrangers aient votre taille. Ils pourraient être inframicroscopiques, totalement invisibles donc. Le vaisseau étranger a dû prendre contact avec vous de propos délibéré, à quelques pieds seulement de distance. Et votre tir, à une si courte distance, l'a détruit totalement. C'est là la raison pour laquelle vous n'avez vu aucun débris calciné prouvant qu'il était détruit.

L'amiral se tourna vers Ross en souriant pour la première fois :

— Félicitations pour la précision de votre tir à vue, lieutenant. À l'avenir, il sera inutile d'en venir au tir à vue, bien sûr : les détecteurs et évaluateurs de cosmonefs de toutes classes sont en cours de modification, afin d'être capables de détecter et situer les objets les plus infimes.

— Merci, amiral. Mais le cosmonef que nous avons vu, peu importe sa taille, était une contrefaçon de nos cosmonefs de la classe Rochester ; ne pensez-vous pas que c'est là une preuve du fait que ces étrangers en savent déjà probablement bien plus sur nous que nous sur eux... y compris, probablement, l'endroit où se trouve notre planète d'origine ? Et – même s'ils ont des intentions hostiles – ne pensez-vous pas que les dimensions minuscules de leur vaisseau soient ce qui les empêche de nous exterminer ?

— C'est possible. Les deux points peuvent être corrects, ou ni l'un ni l'autre. Il est évident que, à part leurs aptitudes télépathiques, ils nous sont très inférieurs en technologie : ils ne copieraient pas nos épreuves de cosmonefs s'il en allait autrement. Ils ont dû lire les pensées de quelques-uns de nos ingénieurs, pour reproduire notre technologie.

Mais enfin, même en admettant que ce soit vrai, ils peuvent néanmoins ne pas connaître l'emplacement de Sol. Les coordonnées spatiales seraient très difficiles à traduire, et le nom même de Sol ne représenterait rien pour eux. Même sa description générale s'applique à des milliers d'autres étoiles. Et, de toute façon, c'est à nous de les trouver et de les exterminer avant qu'ils ne nous aient trouvés. Tous les vaisseaux dans l'espace sont maintenant en état d'alerte et les guettent, et tous sont en train d'être équipés avec du matériel spécial pour la détection des objets de très petite dimension. Nous sommes en état de guerre. Ou peut-être ce que je viens de dire est-il une redondance : l'état de guerre est permanent avec les étrangers.

— Oui, amiral.

— Ce sera tout, messieurs. Vous pouvez disposer.

Dehors, dans le corridor, deux gardes armés attendaient. Ils se placèrent de part et d'autre du capitaine May.

— Pas un mot, Don ! dit May. Je m'y attendais. N'oublie pas que j'ai enfreint un ordre très important, et n'oublie pas que l'amiral a simplement dit que je n'étais pas condamné à mort. Ne te mêle pas de ceci.

Poings crispés et dents serrées, Don Ross vit les gardes emmener son ami. Il savait que May avait raison, qu'il ne pouvait rien faire, sinon se fourrer dans un pétrin pire que celui où se trouvait May, en aggravant du même coup les choses pour celui-ci.

Il sortit comme un aveugle du Palais de l'Amirauté. Il prit une cuite, mais cela n'arrangea rien.

Il avait droit aux quinze jours de permission avant de repartir en mission spatiale, et il savait qu'il avait tout intérêt à profiter de ce congé pour se remettre d'aplomb. Il se présenta chez un psychiatre, et se laissa persuader qu'il avait tort d'être amer et tenté par la rébellion.

Il se replongea dans ses livres d'études, et s'imprégna de la nécessité d'une obéissance stricte et totale aux autorités militaires, et de la nécessité aussi d'une vigilance toujours en alerte, de la nécessité d'exterminer les étrangers dès qu'on en repérait.

Il gagna la partie : il se persuada qu'il avait été inconcevable de croire que le capitaine May pourrait être totalement absous malgré sa désobéissance, nonobstant ses raisons. Il se fit horreur d'avoir lui-même approuvé une telle désobéissance. Selon la lettre de la loi, Don Ross n'avait évidemment rien à se reprocher : c'est May qui exerçait le commandement sur le cosmonef, et c'est May qui avait pris la décision de revenir sur Terre, au lieu d'aller se perdre dans l'espace. Ross, officier subalterne, n'avait pas subi de blâme. Mais, maintenant, sa conscience ne lui pardonnait pas de ne pas avoir tenté d'amener May à ne pas désobéir.

Que serait l'Armée spatiale sans obéissance ?

Que pouvait-il faire pour compenser ce qu'il considérait maintenant comme une négligence devant le devoir, un délit ? Il suivit attentivement les journaux d'information télévisée pendant cette période, et apprit ainsi que, dans diverses régions de l'espace, quatre cosmonefs étrangers de plus avaient été détruits : grâce à l'amélioration des appareils de détection, ils avaient tous été détruits aussitôt que repérés. Il n'y avait plus eu de communication depuis son premier contact avec les étrangers.

Au dixième jour de sa permission, il prit de lui-même la décision d'y mettre un terme. Il retourna au Palais de l'Amirauté et demanda à être reçu par l'amiral Sutherland. On lui rit au nez, mais il avait prévu cela ; il parvint à faire transmettre à l'amiral un message verbal : « J'ai un plan qui pourrait nous permettre de trouver la planète des étrangers sans risque pour nous-mêmes. »

Et cela lui valut de se voir accorder audience.

Il se tenait, en un garde-à-vous impeccable, devant le bureau de l'amiral, et il parla :

— Amiral, les étrangers ont tenté d'établir le contact avec nous. Ils n'y ont pas réussi, parce que nous les détruisons dès le premier abord, avant qu'ait pu être établie une communication télépathique complète. Si nous les laissions communiquer avec nous, nous aurions une chance de les voir livrer, par erreur ou autrement, les coordonnées de leur planète d'origine.

— Et qu'ils le fassent ou non, commenta sèchement l'amiral, ils ont leur chance de trouver notre planète simplement en suivant notre cosmonef sur le chemin du retour.

— Mon plan tient compte de cette éventualité. Je propose d'être envoyé dans le secteur même où le premier contact avait été pris... mais cette fois dans un cosmonef monoplace, *sans armes*. Il faudrait que cette information soit répandue aussi largement que possible, pour que tous les hommes dans l'espace soient au courant, qu'ils sachent tous que je navigue dans un cosmonef sans armes, avec pour objectif d'établir le contact avec les étrangers. Je pense que la nouvelle leur parviendra. Je pense qu'ils parviennent à capter les pensées sur de grandes distances, mais qu'ils ne savent envoyer leurs pensées – pour les faire capter par des esprits terriens, du moins – que sur des distances très courtes.

— De quoi déduisez-vous cela, lieutenant ?... Non, peu importe, c'est conforme à ce qu'ont établi nos logiciens. Nos logiciens disent que ces êtres ont volé nos sciences – comme ils ont copié nos cosmonefs à échelle réduite – avant que nous nous soyons avisés de leur existence, et que cela prouve leur capacité à lire nos pensées à... à moyenne distance. Continuez.

— J'espère que, si la nouvelle de ma mission est connue de toute

notre flotte spatiale, elle sera connue aussi des étrangers. Et, sachant que mon vaisseau est désarmé, ils viendront établir le contact. Je verrai ce qu'ils ont à me dire, à nous dire, et il est possible que ce message donne une piste quant à l'emplacement de leur planète d'origine.

— Et, s'il en est ainsi, leur planète n'en aurait plus pour vingt-quatre heures à vivre, dit l'amiral Sutherland. Mais envisageons le cas inverse, lieutenant : il y a la possibilité qu'ils vous suivent jusque chez nous.

— Là, nous n'avons rien à perdre. *Je ne retournerai sur Terre que si j'ai la preuve qu'ils savent déjà où elle se trouve.*

» Compte tenu de leurs aptitudes télépathiques, je pense qu'ils savent déjà, et qu'ils ne nous ont pas attaqués uniquement parce qu'ils n'ont pas d'intentions hostiles, ou parce qu'ils sont trop faibles. Mais quel que soit le cas, s'ils connaissent les coordonnées de la Terre, ils n'en feront pas mystère en me parlant. Pourquoi en feraient-ils mystère ? Ils se diront que cela leur donne un atout pour négocier, et ils penseront que nous sommes en train de marchander. Ils peuvent, certes, affirmer qu'ils savent, sans savoir en réalité... mais je me refuserai à les croire sur parole, j'exigerai des preuves.

L'amiral Sutherland devisageait avec étonnement le jeune homme :

— C'est vraiment une idée que vous avez eue là, mon petit, dit-il. Vous y laisserez probablement la vie, mais... dans le cas contraire, si vous revenez ici en ayant appris d'où viennent les étrangers, vous serez le héros de notre espèce. Vous finirez probablement par occuper *mon* fauteuil. Pour ne rien vous cacher, je suis tenté par l'idée de vous voler votre idée, et de faire moi-même le voyage.

— Vous êtes trop précieux, amiral ! Moi, je ne suis qu'un élément. Et, par surcroît, c'est une *obligation* que je ressens. Je ne suis pas assoiffé d'honneurs, mais j'ai sur la conscience un poids dont je voudrais me libérer. J'aurais dû faire mon possible pour empêcher le capitaine May d'enfreindre le Règlement. Je ne devrais pas être ici, vivant. Nous aurions dû disparaître dans l'espace, puisque nous n'étions pas assurés d'avoir détruit l'étranger.

L'amiral se racla la gorge, s'éclaircit la voix avant de parler :

— Vous n'en êtes pas responsable, mon petit. Seul le commandant d'un vaisseau est responsable, dans une situation de cet ordre. Mais je comprends ce que vous ressentez. Vous avez conscience d'avoir désobéi dans l'esprit, sinon dans la lettre, puisque sur le moment vous avez été d'accord avec la décision du capitaine May. Soit. Mais c'est le passé. Et votre proposition efface cela, s'il y avait quelque chose à effacer.

— Me donnez-vous votre autorisation ?

— Je vous la donne, lieutenant... Non, je vous la donne, capitaine.

— Merci, amiral.

— Un vaisseau sera prêt pour vous dans trois jours.

Nous pourrions le mettre à votre disposition avant cela, mais trois jours sont nécessaires pour que la nouvelle de notre « négociation » se répande dans la flotte entière. Vous saisissez, bien sûr, à quel point il est essentiel pour vous de ne pas vous écarter, de votre propre chef, des limites que vous avez vous-même fixées...

— Oui, amiral. Si les étrangers ne connaissent pas déjà les coordonnées de la Terre et ne me donnent pas la preuve irréfutable de cela, je ne reviendrai pas. Je disparaîtrai dans le Cosmos.

*

Le monoplace interstellaire patrouillait près du centre du secteur 1534, au-delà de l'Étoile du Chien. Aucun autre cosmonef ne se trouvait dans le secteur.

Le capitaine Ross était assis dans son fauteuil et attendait tranquillement. Il avait les yeux fixés sur le visipanneau et gardait le cerveau ouvert dans l'attente d'une voix qui y parviendrait sans passer par ses oreilles.

La voix fut là, au bout d'une attente qui dura moins de trois heures. « *Salutations, Donross* », dit la voix. Et au même instant cinq minuscules cosmonefs apparurent devant le visipanneau. L'aiguille du Monold s'immobilisa entre le 25 et le 26 : la masse de chacun des cosmonefs n'atteignait pas vingt-six grammes.

— Dois-je parler à haute voix ou me suffira-t-il de penser ?

— *Cela n'a aucune importance. Vous pouvez parler, si vous souhaitez vous concentrer sur une idée en particulier ; mais commencez par marquer un silence.*

Une trentaine de secondes passèrent, puis Ross crut entendre dans son cerveau l'écho d'un soupir :

— *J'en suis navré, mais je crains que cette conversation n'apporte rien, ni à vous ni à nous. Voyez-vous, Donross, nous ne connaissons pas les coordonnées de votre planète d'origine. Nous aurions pu les découvrir peut-être, mais cela ne nous intéressait pas. Nous n'éprouvons aucune hostilité, mais nous avons su, par les pensées des Terriens, qu'ils n'osaient pas se montrer amicaux. Vous ne pourrez donc jamais, si vous obéissez aux ordres que vous avez reçus, rentrer chez vous pour rendre compte.*

Don Ross ferma les yeux. C'était donc la fin. Toute poursuite de la conversation était inutile. Il avait donné sa parole à l'amiral Sutherland, il devait obéir au pied de la lettre.

— *Vous avez raison, dit la voix. Nous sommes perdus, Donross, vous et nous, et ce que nous vous dirions n'y changerait rien. Nous ne pouvons pas passer à travers le filet tendu par vos vaisseaux ; nous avons, déjà perdu la moitié de notre espèce dans notre tentative.*

— La moitié ? Vous voulez dire que...

— Oui. Nous n'étions que mille. Nous avons construit dix vaisseaux, pour cent passagers chacun. Cinq de ces vaisseaux ont été détruits par les Terriens, il n'en reste plus que cinq, ceux que vous voyez ; c'est tout ce qui reste de notre espèce. Cela vous intéresse-t-il, bien que vous soyez voué à mourir, d'en savoir un peu sur nous ?

Il fit « oui » de la tête, oubliant que les autres ne pouvaient pas le voir ; mais ils perçurent la pensée qui lui avait fait hocher la tête.

— Nous sommes une espèce ancienne, bien plus ancienne que la vôtre. Notre planète est – était – une minuscule planète du compagnon noir de Sirius ; elle n'a que cent cinquante kilomètres de diamètre. Vos cosmonefs ne l'ont pas encore trouvée, mais ce n'est qu'une question de temps. Nous avons été des êtres pensants tout au long de centaines de millénaires, mais nous n'avons jamais créé de cosmonautique. Nous n'en avons aucun besoin, et cela ne nous intéressait en rien.

» Il y a vingt années terrestres, un de vos cosmonefs est passé tout près de notre planète, et nous avons capté les pensées des hommes qui étaient à bord. Nous avons aussitôt su que notre seul espoir, notre unique chance de survivre, était une fuite immédiate vers les limites extrêmes de la Galaxie. Ces pensées des Terriens nous avaient fait comprendre que, tôt ou tard, nous serions découverts, même si nous restions sur notre planète, et qu'à peine découverts nous serions exterminés sans pitié.

— Vous n'aviez pas envisagé de vous défendre en combattant ?

— Non. Nous n'aurions pas pu, même si nous l'avions voulu... et nous ne le voulions pas. Il nous est impossible de tuer. Si la mort d'un seul Terrien, ou même d'une créature moindre, assurait notre survie, nous serions incapables de provoquer cette mort.

» Cela, vous ne pouvez pas le comprendre. Ah... si, je me rends compte que vous comprenez. Vous n'êtes pas comme les autres Terriens, Donross. Mais revenons à notre histoire. Nous avons recueilli les données des voyages spatiaux dans les esprits des membres du vaisseau qui nous avait frôlés, et nous avons transposé cela à l'échelle, pour vous minuscule, de nos propres constructions cosmonautiques.

» Nous avons construit dix vaisseaux, ce qui suffisait pour emmener tous les représentants de notre espèce. Mais nous nous trouvons dans l'impossibilité d'échapper à vos patrouilles. Cinq de nos vaisseaux ont essayé, et ils ont tous été détruits.

— Je suis responsable d'un cinquième de ces pertes, dit Don Ross d'une voix sombre : j'ai détruit un de vos cosmonefs.

— Vous ne faisiez qu'obéir aux ordres. Vous n'avez rien à vous reprocher. L'obéissance est presque aussi solidement enracinée en vous que l'impossibilité de tuer l'est en nous. Ce premier contact, avec le cosmonef où vous étiez, nous l'avons établi délibérément : il nous fallait avoir la certitude que vous nous détruiriez dès que vous nous apercevriez.

» Mais depuis lors, un par un, quatre autres de nos vaisseaux ont tenté de passer, et tous ont été détruits. Nous avons rassemblé ici les survivants, quand nous avons appris que vous alliez nous contacter à partir d'un cosmonef non armé.

» Mais même si vous enfreniez vos ordres et retourniez vers votre Terre, peu nous importe où elle est, pour faire un rapport sur ce que nous venons de vous dire, votre flotte ne recevrait pas d'instructions pour nous laisser passer. Il y a trop peu de Terriens comme vous, pour l'instant. Il est possible que dans les âges à venir, quand les Terriens auront atteint les limites de la Galaxie, il y ait davantage d'hommes de votre espèce. Mais dans l'état actuel des choses, les chances même pour un seul de nos vaisseaux de passer à travers le filet sont infimes.

» Adieu, Donross. Mais quelle est cette étrange émotion qui parcourt votre esprit, pendant que se contractent vos muscles ? Je ne comprends pas ce que cela signifie. Si, peut-être... cela manifeste que vous venez de percevoir quelque chose d'incongru. Mais votre pensée est trop complexe, trop multiforme. Expliquez-nous.

Don Ross parvint enfin à maîtriser son fou rire :

— Écoutez-moi, ami étranger incapable de tuer. Je vais veiller à ce que vous passiez à travers notre cordon et trouviez la sécurité que vous cherchez. Ce qui est amusant, c'est la façon dont je vais le faire. Ce sera en obéissant aux ordres et en allant vers ma propre mort. Je vais foncer vers l'espace extérieur, pour y mourir. Vous, vous tous, vous pouvez y aller avec moi, et y vivre. En cosmo-stop. Vos minuscules vaisseaux seront invisibles pour les détecteurs des patrouilleurs, si vous vous serrez contre les parois de mon engin. Et, avantage supplémentaire, la force de gravitation de mon vaisseau vous maintiendra en place et vous évitera de gaspiller du combustible. Je vous emmènerai à cent mille parsecs, au moins, avant que mon combustible soit épuisé. Nous aurons alors largement dépassé le cordon tendu par nos patrouilleurs et la portée de leurs détecteurs.

Il y eut un long silence, puis la voix résonnant sous le crâne de Don Ross articula « *Merci* ». Doucement. À peine audible.

Don Ross attendit que les cinq vaisseaux aient disparu de son visipanneau, attendit d'avoir entendu les cinq légers coups frappés sur sa coque par les minuscules cosmo-stoppeurs. Puis il éclata de rire et se plia aux ordres reçus, et fonça vers l'espace extérieur et la mort.

*

Sur une minuscule planète, en orbite autour d'une étoile lointaine et peu lumineuse, invisible de la Terre, à l'autre bout de la Galaxie, cinq fois plus loin que la plus aventureuse des expéditions humaines dans l'espace, se trouve la statue d'un Terrien. La statue est faite d'un métal précieux ; elle est immense, haute de vingt-cinq bons centimètres, et

elle est d'un art exquis.

Des insectes rampent sur cette statue, mais ils en ont le droit, ce sont eux qui l'ont construite, et ils l'honorent. La statue est faite d'un métal très dur. Dans un monde dépourvu d'atmosphère, elle durera éternellement... ou jusqu'à ce que des Terriens la découvrent et l'émiettent en faisant tout sauter. À moins que, bien sûr, d'ici là les Terriens aient terriblement changé.

MONSIEUR DIX POUR CENT

Je suis paralysé par la peur. Pas seulement parce que demain, c'est le grand jour, le jour où je passerai par une petite porte verte pour vérifier l'odeur du gaz cyanhydrique. Ce n'est même pas du tout pour ça, je *veux* mourir. Mais...

Tout a débuté par ma rencontre avec Roscoe. Mais avant d'en venir là, il faut que je vous esquisse ce que j'étais A. Ros – *Ante Roscoe*.

J'étais jeune, raisonnablement beau dans le genre grosses-mécaniques, raisonnablement intelligent, assez bien élevé. Je m'appelais Bill Wheeler, alors. J'étais comédien en devenir, de télé ou de cinéma, en devenir depuis cinq ans passés sans avoir réussi à me faire engager pour le moindre film publicitaire, ne parlons même pas des films série B. Je mangeais grâce à un job du soir, de 18 à 2 heures, dans un débit de hamburgers de Santa Monica.

J'avais pris ce job, au début, parce qu'il me laissait mes journées libres pour aller en autocar à Hollywood et y faire le tour des agences et des studios. Mais le soir où ça a commencé, le soir où la chance a fait demi-tour pour moi, je venais à peu près d'y renoncer : il y avait bien huit jours que je n'étais pas allé à Hollywood. J'étais resté à me reposer, à me donner un beau bronzage de bonne santé sur la plage, tout en me livrant à de lourdes méditations quant à mon avenir, essayant de déterminer quel type de travail me conviendrait en m'étant accessible, me mènerait à une vie où je trouverais au moins *quelques* satisfactions. Jusque-là, c'était être comédien ou rien ; le renoncement au simple espoir de devenir comédien demandait un gros réajustement de mes idées sur l'existence.

Ma chance a commencé à tourner un soir à 18 heures, à l'heure même où je me serais pointé à mon débit de hamburgers, si ce n'avait été mon jour de repos ; et cela s'est passé sur l'Olympic Boulevard, pas loin de la Quatrième Rue, à Santa Monica.

J'ai trouvé un portefeuille. Le portefeuille ne contenait que trente-cinq dollars en billets, mais il y avait aussi dedans une carte du *Diner's Club*, une de l'International, une *Carte Blanche* et d'autres cartes de crédit encore.

Je me suis alors dirigé vers le bar le plus proche, pour boire un verre et réfléchir.

Je n'avais jamais rien fait de franchement malhonnête, ma vie durant, mais je suis arrivé à la conclusion que cette découverte, au plus bas du périgée de ma vie, était un signe lancé par Quelqu'un ou Quelque chose, pour m'indiquer que c'était le grand soir de ma vie, en même temps qu'un grand virage.

Je savais bien qu'il serait risqué d'utiliser longtemps les cartes de crédit, mais je pouvais tranquillement en user un soir, un soir et une nuit. Je me paierais un fin gueuleton, alcools à discrétion, un hôtel cinq étoiles, une call-girl, tout le toutim. (Oui, je sais bien, les call-girls n'acceptent pas d'être payées par cartes de crédit, mais rien ne m'interdisait d'utiliser ces cartes pour obtenir du numéraire, autant de numéraire que le permettrait l'opulence de chacune de mes escales, et ces escales allaient être aussi nombreuses que possible, avant que j'en vienne au stade call-girl de la soirée.)

Avec un minimum de chance, je devais finir ma soirée avec un joli paquet. Et le dernier usage que je ferais d'une carte de crédit serait pour une place d'avion m'emmenant loin de ce coin sans espoir, dès le lever du soleil. Je recommencerais ma vie ailleurs, en faisant autre chose. En faisant n'importe quoi, sauf jouer la comédie. Ça, c'était fini... sauf si, le relent d'échec comme comédien professionnel évaporé, j'en venais à faire du théâtre d'amateur, en dilettante.

Je me mis à établir mon plan minutieusement, car il n'y avait pas de temps à perdre.

Je commençai par demander au barman de m'appeler un taxi. Le taxi me conduisit chez moi. Chez moi, pendant une demi-heure, je m'exerçai à imiter la signature des cartes de crédit : je ne tardai pas à réussir des contrefaçons parfaites, sans même un coup d'œil au modèle. Je demandai un autre taxi, fis mes valises et me trouvai prêt quand le taxi fut là. Je demandai au chauffeur de me conduire chez le plus proche loueur de voitures.

Je voulais une Cadillac et fus un peu déçu de devoir me contenter d'une Chrysler, mais ça n'avait pas grande importance, puisque bien probablement personne ne la verrait, en dehors des employés de parkings.

Au loueur, je dis ce que je comptais dire à des tas de gens avant que la soirée ne s'achève : je me trouvais à court de liquide, je lui serais reconnaissant de... je lui signerais une facture correspondante, avec ma carte de crédit. Oui, bien sûr, j'avais d'autres pièces d'identité ; y compris, Dieu soit loué, un permis de conduire au même nom que les cartes de crédit. Le loueur vérifia sur un registre, me remit cinquante dollars et je me trouvai lancé dans ma carrière criminelle.

Je commençais à avoir faim. Je m'engageai donc dans Wilshire, en direction d'Hollywood, confiai ma voiture au garagiste du Derby et entrai. Toutes les tables étaient occupées, et le maître d'hôtel me dit

que j'en aurais pour quinze à vingt minutes à attendre. Je lui répondis que ça irait très bien et qu'il me trouverait au bar, dès qu'il aurait une table. Puis je me dirigeai vers le bar.

Là, je pris le seul tabouret libre et me trouvai assis à côté d'un homme lui aussi visiblement seul, puisque ses autres voisins étaient une femme et un homme qui se regardaient dans le blanc des yeux et se parlaient sans s'occuper de lui. C'était un petit bonhomme tiré à quatre épingles, aux cheveux presque entièrement blancs, épais et bien coiffés, avec une petite moustache blanche ; mais son teint rose et sa peau de bébé montraient bien qu'il était plus jeune qu'on aurait pu le penser, à voir ses cheveux et sa moustache blancs. De toute évidence, il était arrivé au bar peu avant moi, puisqu'il n'avait pas encore de verre devant lui.

C'est le barman qui, en fait, se chargea de nous faire faire connaissance. Pensant que nous étions ensemble, il prit nos commandes et en apportant nos verres nous demanda si nous voulions deux additions ou une seule. Le petit bonhomme me prit de vitesse, puisque je m'apprêtais à le faire : il me demanda si je lui ferais l'honneur de boire avec lui, en lui laissant l'addition. Je remerciai et acceptai. Deux « à votre santé », et la conversation était lancée.

Pour autant que je me le rappelle, nous avons négligé le temps qu'il fait, comme gambit d'ouverture, et nous sommes trouvés dans le deuxième sujet du jour à Los Angeles, un soir d'été : les chances des Dodgers pour le championnat.

Comédien – plus précisément ex-candidat-comédien – je me suis toujours beaucoup intéressé aux accents ; l'accent de mon interlocuteur m'intriguait beaucoup. C'était de l'anglais d'Oxford, avec juste une touche de libanais et quelques gouttes de pur hollywoodien, le tout persillé de tournures pop. Si je suis amené à le citer, dans la suite du récit, je n'essaierai même pas de rendre cela.

Il me plaisait bien, et la réciprocité semblait vraie. Presque aussitôt, et sans autre forme de présentation, nous en sommes venus à nous appeler par nos prénoms. Il me demanda de l'appeler Roscoe. Je lui demandai de m'appeler Jerry, et non Bill, puisque J était la première initiale de J. R. Burger, le nom figurant sur les cartes de crédit. J'avais décidé que, si Roscoe n'avait pas encore dîné, je l'inviterais à ma table. Les choses étant ce qu'elles étaient, deux dîners ne me coûtaient pas plus cher qu'un seul.

Le base-ball, dont ni lui ni moi ne savions grand-chose, épuisé, la conversation passa au cinéma. Oui, me dit-il, il était dans la branche. Pas très activement, pour le moment, mais il avait des investissements dans plusieurs productions indépendantes, et dans deux Spectacles télévisés. Jusqu'à il y a trois ans, il avait produit ou réalisé des films, une douzaine en tout, les premiers à Londres, les suivants aux États-

Unis. N'étais-je pas comédien ? Il trouvait que j'avais une allure et une façon de parler incitant à penser que je pouvais en être un.

Ne me demandez pas pourquoi ni comment ça s'est fait, mais je me suis soudain trouvé lui racontant toute l'amère vérité sur mon échec ; chose curieuse, je ne lui racontais pas cela avec amertume, mais au contraire avec légèreté, en donnant à mes aventures des allures de farce. Chose plus curieuse encore, j'en voyais moi-même le côté farce. J'étais bien lancé quand un serveur est venu demander si j'étais le monsieur qui attendait une table. Je répondis que oui et demandai à Roscoe s'il accepterait mon invitation à partager mon dîner. Il accepta.

Les commandes faites et les plats servis, je me suis trouvé amené à faire tous les frais de la conversation au long du dîner. Il fallut bien que je change la fin de mon histoire, évidemment, pour justifier ma prospérité relative du moment, mais cela ne présentait guère de difficultés : je me contentai d'inventer un petit héritage d'un oncle. Et j'ajoutai que je savais tirer la leçon des choses, et que je n'allais pas laisser ce petit capital s'épuiser dans le tonneau sans fond que j'alimentais depuis cinq ans. Je rentrais dans ma ville natale, pour me trouver une occupation sérieuse.

Le serveur s'approcha, puis s'éloigna, après avoir laissé l'addition. Je la retournai, la couvrant d'un pourboire généreux et d'une carte de crédit. J'étais très heureux de voir que Roscoe ne discutait pas pour payer l'addition ni même pour la partager. Je tenais à établir mon crédit et à obtenir du numéraire sur une de mes cartes. Et, plus pour dire quelque chose que pour me renseigner, je demandai à Roscoe combien je pouvais obtenir du Derby en numéraire, dont je me trouvais à court.

— Pourquoi leur demander quoi que ce soit, mon vieux ? dit-il. J'ai toujours pas mal de liquide sur moi. Cinq cents dollars, ça vous suffirait ?

Je fis de mon mieux pour ne pas prendre un air épanoui, en lui assurant que ça suffirait. Je n'avais pas espéré plus de cent dollars du restaurant, qui prendrait sûrement un risque sur un client à carte de crédit, mais pas trop. Quand le serveur revint, je lui demandai un chéquier en blanc. Pendant que j'inscrivais le nom d'une banque à l'emplacement prévu, et que je libellais le chèque au porteur, Roscoe tirait de sa poche un clip en or dans lequel tous les billets avaient l'air d'être de cent dollars, et il y en avait plus d'une douzaine.

Il me tendit cinq billets, je lui tendis le chèque. Il y jeta un coup d'œil et ses sourcils marquèrent un soupçon d'étonnement.

— Mon cher Jerry, dit-il, j'avais de toute façon l'intention de vous inviter à venir chez moi, pour continuer la conversation, mais j'ai maintenant deux raisons de le faire. Nous portons, semble-t-il, le même nom. À moins que vous n'ayez trouvé un portefeuille que j'ai

perdu cet après-midi à Santa Monica.

Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, oui, *maintenant* je sais que c'était plus qu'une coïncidence – dans une ville aussi immense que Los Angeles – mais que pouvais-je imaginer, sur le coup ? Je ne pouvais même pas me demander s'il ne m'avait pas suivi jusqu'au Derby : il y était avant moi.

L'idée folle me vint de me précipiter vers la porte : il ne connaissait pas mon vrai nom, n'est-ce pas, et si je parvenais à sortir, tout était dit. Mais si je me mettais à courir, et s'il appelait « au voleur ! », une demi-douzaine de serveurs avaient leur chance de me ceinturer ou de me faire un croc-en-jambe. Lui, il continuait à parler, du ton le plus calme :

— J. R., c'est Joshua Roscoe, vous comprenez donc pourquoi, entre deux mots, j'ai choisi le moindre. Maintenant, ne faites pas l'imbécile, je pourrai peut-être vous faire une proposition intéressante. On y va ?

Il se leva ; je marquai gauchement mon accord en hochant la tête et me levai aussi, me demandant quelle proposition il pouvait bien avoir à me faire. Il n'avait pas l'air d'une tante, mais si tel était le cas, j'étais de taille à me défendre.

Je le suivis donc et, ça c'était évidemment une coïncidence, une voiture de police avec deux flics dedans était arrêtée à côté de l'entrée du Derby Roscoe donna un dollar au portier – les petits billets, il les avait en vrac dans une poche ; le clip en or était réservé aux billets de cent – et demanda un taxi. J'avais déjà ouvert la bouche pour dire que j'avais une voiture au parking de l'hôtel, mais je me ravisai, ne dis rien et décidai d'attendre la suite des événements.

Au taxi, il donna une adresse à La Cienga. Il ne parla pas, pendant le trajet, ce qui me laissa la possibilité de faire du calcul mental. Je pouvais rembourser, ou tout juste. Sur mes vingt-cinq dollars à moi, je veux dire. L'addition au restaurant représentait, pourboire compris, douze dollars. Et si je ramenais la Chrysler tout de suite, je n'aurais à mon débit qu'une trentaine de kilomètres et deux ou trois heures ; les cinquante dollars que m'avait donnés le loueur, sur ma carte de crédit, je les avais toujours, je pouvais rembourser. Si Roscoe acceptait, c'est ce que j'allais lui proposer.

Le taxi s'arrêta devant un immeuble très cossu. Était-ce une coïncidence de plus ? Là encore, une voiture de police était rangée le long du trottoir en face. Pour moi, la suite était tracée : j'écouterais ce qu'il avait à me dire, je lui exposerais mon plan et je n'en viendrais à la solution de force que si tout le reste échouait.

Un ascenseur nous déposa au quatrième étage, où Roscoe ouvrit la porte d'un très agréable appartement de célibataire. Je devais par la suite apprendre que c'était un appartement de six pièces, mais sans domestiques logés sur place, parce qu'il tenait à son quant-à-soi. D'un

geste, il me désigna un sofa, s'approcha d'un petit bar dans un coin :

— Un cognac ?

Je fis signe que oui, puis me mis à parler, à proposer mon coup de la restitution, pendant qu'il versait le cognac dans deux gobelets. Il s'approcha, me tendit un des gobelets :

— Épargnez-moi les détails sordides, Jer... au fait, est-ce votre vrai prénom, ou l'aviez-vous choisi pour aller avec la première initiale du nom sur les cartes de crédit ?

— C'est Bill. William Trent.

Je n'étais pas du tout disposé à lui dire mon nom de famille, avant d'avoir la certitude que je ne risquais rien. Mais je pouvais bien lui dire mon prénom.

Je fus soulagé de le voir s'asseoir dans un fauteuil, face à moi, et non à côté de moi, sur le sofa :

— C'est bien banal, dit-il. Avec vos cheveux tirant sur le rouge, que diriez-vous de Brick ? Brick Brannon, ça vous irait ?

Oui, ça me plaisait bien. De toute façon, il pouvait m'appeler comme il voudrait, tant qu'il n'appelait pas les flics ou ne me faisait pas d'avances.

— À votre santé. Brick. Maintenant, l'histoire que vous m'avez racontée : qu'est-ce qu'il y a de vrai, dedans ?

— Tout est vrai, à condition de remplacer l'héritage de l'oncle par le portefeuille trouvé.

Il posa son verre, traversa la pièce, jusqu'à un petit bureau sur lequel il prit un script de film, polycopié. Il chercha un passage, revint vers le sofa, me tendit le texte :

— Lisez le rôle de Philippe, sur un feuillet et demi. C'est un bûcheron, fruste, illettré. Accent canadien. Profondément amoureux de sa femme, mais fou furieux contre elle, dans cette scène de querelle. Lisez le texte pour vous, d'abord, puis essayez de le dire. Pour les répliques de la femme, marquez simplement un temps.

Je lus le texte en silence, puis j'essayais de le jouer. Il me dit de passer une douzaine de pages, jusqu'à une certaine scène, et de dire les répliques d'un autre personnage. Puis ce fut un troisième rôle. À chaque fois, il m'expliquait rapidement le personnage, sa façon de parler, ses relations avec les autres personnages de la scène.

Après les trois essais, il me dit de poser le manuscrit et de reprendre mon cognac. Il prit son temps, savoura une gorgée du sien.

— Bon, dit-il, vous *êtes* un comédien. Vous n'avez simplement pas eu votre chance. Je peux faire une vedette de vous, dans les deux ans, si vous me laissez vous diriger.

— En échange de quoi ? demandai-je, avec l'impression qu'il était devenu fou.

— Dix pour cent. Mais dix pour cent de la totalité du brut, et sous la

table. Vous comprenez, je ne suis pas agent patenté, et il faudra que vous vous assuriez les services d'un de ceux-là, que vous lui payiez dix pour cent aussi, pour s'occuper des détails, établir vos contrats, etc. Mon action à moi se déroulera en coulisse.

— Moi, ça me va, mais je n'ai encore jamais réussi à trouver un imprésario convenable. Où vais-je en trouver un ?

— Je m'en chargerai. Il faudra lui payer dix pour cent de vos recettes brutes aussi, parce qu'il ne faut pas qu'il sache... il faut que personne ne soupçonne l'existence d'une convention entre nous deux. Ses dix pour cent à lui, vous les déduirez de votre déclaration de revenus, les miens non, parce qu'ils seront de la main à la main. D'accord ?

— Moi, ça me va, dis-je à nouveau.

Et j'étais parfaitement sincère. J'avais bien souvent envisagé, en désespoir de cause, d'essayer de soudoyer un imprésario, de lui proposer de me prendre à vingt ou même à cinquante pour cent, s'il me poussait vraiment. Je l'avais même proposé ouvertement à plusieurs de ceux qui avaient accepté de me recevoir, et je m'étais chaque fois fait mettre à la porte.

— Pas d'autres clauses ?

— Une encore. Étant donné qu'il n'y aura rien d'écrit, pour nous lier, je vous demanderai votre parole d'honneur de ne pas me laisser vous faire une situation de vedette, pour ensuite tenter de me laisser tomber. Voici donc ce que je vous propose de préciser :

» Vous et moi pouvons annuler notre accord, pendant la première année. Mais si, au cours de cette première année, votre revenu brut atteint ou dépasse vingt-cinq mille dollars, notre accord deviendra définitif et irrévocable. D'accord ?

— D'accord.

Tous mes efforts pour devenir comédien ne m'avaient jamais rapporté cent dollars ; vingt-cinq mille, cela dépassait les limites du rêve.

Et même s'il était fou, je n'avais rien à perdre. Et de plus il n'allait pas me faire coffrer. Ce qui me rappela à la réalité ; je sortis son portefeuille de ma poche et le lui tendis :

— Pour le remboursement...

— Oui, oui, soupira-t-il. J'ai horreur des détails, alors déblayons-les tout de suite. Dites-moi tout ce que vous avez fait, depuis que vous avez trouvé le portefeuille.

Je lui fis l'historique complet et posai le portefeuille sur la table.

Il le prit, le vida de l'argent qu'il contenait et le mit dans sa poche :

— Résumons-nous. Cinq cent trente-cinq de ces dollars sont à moi. Gardez-les, à titre d'emprunt ; vous me les rembourserez dans un mois ou deux. Ramenez la voiture louée et rendez les cinquante dollars en

espèces. Ne comptons pas l'addition que vous avez signée de mon nom au Derby : c'est moi qui offre le dîner.

» Ne reprenez pas votre emploi aux hamburgers. Dès ce soir, louez un studio ou un appartement à Hollywood. Le costume que vous portez n'est pas mal, mais si c'est le meilleur que vous avez, procurez-vous-en un autre dès demain, avec tous les accessoires nécessaires. Ah, oui : achetez-vous un blouson de moto en cuir noir et des jeans, si vous n'en possédez pas déjà.

— Un blouson de moto ? Pourquoi ça ?

— Ne vous occupez pas du pourquoi. Attendez !

Il prit son clip à billets de banque, en dégacha huit billets de cent, dollars et me les tendit :

— Vous me devez huit cents dollars en plus. Achetez-vous une voiture. Il vous faudra vous déplacer. Il vous faudra aller à Universal City, à Culver City... l'industrie du cinéma n'est pas concentrée à Hollywood. Vous pouvez aller jusqu'à cinq cents dollars pour une voiture d'occasion. Vous la ferez reprendre pour acheter du neuf dans quelques mois.

» Voyons... je n'oublie rien ? Si : Bill Trent, c'est votre vrai nom ?

— C'est Bill Wheeler.

— C'était. Désormais c'est Brick Brannon. Et c'est tout. Téléphonez-moi sans faute demain en début d'après-midi. Mon numéro est à l'annuaire... et vous ne risquez pas d'oublier mon nom, vous vous êtes donné assez de mal pour contrefaire la signature, conclut-il avec un sourire en coin.

Ce fut une soirée bien occupée, encore que sans rapport avec ce que j'avais projeté. Je pris un taxi jusqu'au Derby, pour y reprendre la Chrysler au parking ; la Chrysler me ramena à Santa Monica, où le loueur empocha les cinquante dollars qu'il m'avait avancés et déchira le bon que j'avais signé, sans même écouter mes explications. Par un heureux hasard, le loueur était installé sur la portion du Santa Monica Boulevard où on ne compte plus les marchands de voitures d'occasion ouverts le soir ; je laissai donc mes valises chez le loueur, et partis à pied chercher une voiture à acheter. Je n'eus aucun mal à trouver ce que je cherchais, une Rambler à cinq cents dollars. Après avoir fait le tour du pâté de maisons pour l'essayer, je n'eus pas à marchander beaucoup pour la ramener à quatre cent cinquante, et la payai comptant.

Le temps d'aller récupérer mes valises et de reprendre la route d'Hollywood et je me retrouvai sur Sunset Strip suffisamment tôt pour m'y mettre en quête d'une garçonnière à louer, en trouver une et m'y installer. Pour cent cinquante dollars par mois, j'avais un domicile, une place de parking pour la Rambler, une piscine à ma disposition et même le service téléphonique assuré par une standardiste. Et il n'était

toujours pas bien tard, l'heure à laquelle ma soirée devait s'achever, dans mon projet initial, était encore loin. Mais je me sentais soudain épuisé, et je me couchai aussitôt après avoir défait mes valises. J'aurais dû être bien trop sur les nerfs pour dormir, mais je m'endormis profondément, aussitôt couché.

Le lendemain matin j'allai sur Hollywood Boulevard, pour y acheter un complet bien coupé, encore que de confection, plus quelques babioles. Et même ce foutu blouson de cuir noir, dont je ne voyais pas l'utilité. Des jeans, j'en avais déjà plusieurs paires. Retour à la maison, piscine, déjeuner dans un restaurant en face, et le coup de téléphone à Roscoe après.

— Vous êtes un bon petit gars, dit-il. Vous connaissez un agent du nom de Ray Ramspagh ?

— Oui, je connais...

Je le connaissais en effet. Respectueusement. C'était le plus grand des marchands de viande pour studios. Le plus grand et le plus efficace. Il ne s'occupait que d'une poignée de clients triés sur le volet. Je n'avais jamais osé rêver même de l'approcher.

— Vous avez rendez-vous avec lui à 14 heures. Soyez-y.

— J'y serai. Je vous téléphone pour vous donner le résultat ?

— Je le connais déjà. Mon cher Brick, à partir de maintenant, il ne faudra plus me téléphoner que quand vous aurez touché un chèque. Dès que vous en touchez un, vous m'appellez, nous prenons rendez-vous ici ou ailleurs, et vous me remettez mon pourcentage en espèces.

J'arrivai à l'heure au bureau de Ramspagh, sur South Vernon Drive, et n'eus pas à attendre : sa secrétaire m'introduisit aussitôt. Ramspagh entra tout de suite dans le vif du sujet :

— Roscoe dit que vous êtes bon, et je le crois sur parole. Voici un contrat qui n'attend que votre signature. C'est le contrat standard, mais lisez-le avant de signer. Emportez-le dans la pièce de ma secrétaire, pour le lire. J'ai quelques coups de fil à donner.

C'était un contrat imprimé, et je l'aurais bien signé de confiance, mais puisqu'il avait l'air de vouloir se débarrasser de moi pour donner ses coups de téléphone, j'emportai le contrat dans le bureau de la secrétaire, où je le lus, paragraphes en petits caractères y compris. Puis je signalai. La secrétaire appela Ramspagh sur le téléphone intérieur, puis me dit qu'il m'attendait et que si je voulais bien y aller tout de suite...

— J'ai quelque chose qui devrait coller, m'annonça-t-il. Un petit rôle, mais il faudra que vous commenciez par en accepter quelques-uns, le temps de vous faire connaître. Vous n'avez qu'un plan dans un nouveau feuilleton dont le tournage commence à Revue. Le rôle était attribué, mais le garçon qui l'avait vient d'avoir un accident, ce matin. Ils ont besoin de vous, au plus vite. Vous pourrez y être pour 3

heures ?

Je n'arrivais pas à articuler un mot, je fis oui de la tête.

— Parfait. Vous demanderez Ted Crowther. Au fait, vous gagneriez du temps si vous pouviez y arriver tout habillé pour le rôle. Vous jouez une petite frappe, un de ces petits durs qui essaient de ressembler à Brando dans *L'Équipée sauvage*. Vous avez des jeans et un blouson de cuir noir ?

Je ravalai ma salive et fis encore signe que oui.

— Alors passez chez vous, mettez-vous en tenue, et foncez, mon petit vieux. Nous sommes sur la bonne route.

Ça n'a pas été plus difficile que ça, pour obtenir mon premier rôle. Et pendant longtemps je fus trop occupé pour pouvoir me demander comment Roscoe avait pu savoir, le soir précédent, que je prendrais un meilleur départ, pour mon premier rôle, si j'avais un blouson de moto noir prêt à enfiler, chez moi. Quand il m'avait conseillé l'achat du blouson, l'accident qui avait mis hors course le comédien prévu pour le rôle n'avait pas encore eu lieu.

Mais je crois avoir compris pourquoi il avait agi ainsi. En dehors du fait qu'il m'avait obtenu, sur-le-champ et sans problème, un contrat avec un imprésario de grandes vedettes – un miracle en soi – Roscoe ne devait qu'exceptionnellement laisser percevoir son « subtil doigté italien ». C'est par Ramspagh que m'arrivaient tous mes rôles, et apparemment nous nous débrouillions parfaitement par nous-mêmes. Mais la première fois, histoire de me mettre au parfum, Roscoe avait *exprès* montré son subtil doigté. Il tenait à me donner matière à réflexion.

Mais je n'avais pas tellement le temps de réfléchir, certainement pas assez de temps pour paniquer. D'un seul coup, tout mon temps était pris. De petits rôles au début, parfois de simples passages, mais autant que je pouvais en tenir. Et vers la fin de l'année je m'établissais, ou j'étais établi, dans une situation de « second rôle » important. J'aurais sans doute pu gagner davantage d'argent, mais il arrivait à Ramspagh de refuser pour moi des rôles mieux payés, pour m'en faire jouer de moins payés. Il ne voulait pas que je sois « typé », qu'on me classe dans une catégorie. Et il refusait de me laisser engager pour un rôle important dans quelque feuilleton ou série, où j'aurais été tenu par contrat de faire la même chose encore et encore.

Et j'atteignis néanmoins un revenu brut d'un peu plus de cinquante mille dollars, cette année-là, le double donc du chiffre à partir duquel mon accord avec Roscoe devenait irrévocable. Irrévocable, il le devint. Après les deux commissions de dix pour cent, l'une déductible pour l'impôt et l'autre non, et après le versement des impôts, il me restait encore un peu plus de cinq cents dollars net par semaine. Pour ne rien dire d'une Jaguar, de placards pleins de complets et de chemises

superbes, et d'un appartement vraiment très bien.

L'année suivante, je doublai mon chiffre. Je doublai mon revenu net, je veux dire, qui passa à mille dollars par semaine, ce qui représentait un revenu brut bien plus que doublé, puisque cela me faisait passer dans une catégorie plus lourdement imposée. J'étais passé dans la catégorie des grands deuxièmes rôles au cinéma, et mon nom était suffisamment connu pour qu'à mes apparitions dans les séries télévisées il soit précédé de la mention « Vedette invitée ». Dans plusieurs spectacles j'avais eu le rôle vedette.

Cette année-là, pourtant, il se passa quelque chose qui me rappela l'étendue de la prescience (je ne trouve pas de meilleur mot) de Roscoe, tout en me faisant apparaître une autre facette, dont je n'avais pas compris qu'il l'estimait allant de soi, de nos relations.

Ce que je vais vous dire n'est pas l'événement, mais c'est un préliminaire nécessaire pour le comprendre. J'avais passé une semaine à Las Vegas, pour les extérieurs d'un film. Je ne suis pas joueur, mais un soir je suis allé dans un des casinos. J'y ai pris pour mille dollars de plaques. Démarrant avec des mises de cent dollars, j'ai eu une bonne série, et très vite j'en vins à jouer le maximum, cinq cents dollars. J'eus un moment un peu plus de vingt mille dollars devant moi, puis ma chance tourna. Quand je me vis redescendre à onze mille, c'est-à-dire à dix mille de bénéfice net, je quittai la table. À mon retour, je pris rendez-vous avec Roscoe, pour lui remettre ses dix pour cent de dessous-de-table, sur mes revenus depuis notre dernière rencontre. Il compta les billets, puis me réclama mille dollars de plus, sur mes dix mille de revenu supplémentaire à Las Vegas. Je les lui donnai, sans discuter. Je n'avais pas cherché à tricher, je n'avais simplement pas compris que quand il m'avait parlé de dix pour cent de la totalité, c'est bien de la totalité qu'il avait parlé. Il n'y avait rien de mystérieux à ce qu'il ait été au courant, plusieurs autres comédiens et des techniciens du film s'étaient retrouvés avec moi au casino.

C'est l'enchaînement de cette aventure qui m'inquiéta, et la suite vous fera comprendre pourquoi. L'équipe retourna à Las Vegas, pour tourner des raccords, une semaine plus tard. J'allai jouer un peu : pourquoi pas, j'étais encore en fonds. Cette fois, je perdais quatre mille dollars. Mais comme ce soir-là je n'avais jamais de bonnes séries, je ne restais pas longtemps dans un casino ; j'entrais, je sortais, je suis bien entré pour jouer dans une douzaine de casinos du Strip. J'étais seul et personne ne pouvait faire le bilan de mes gains et de mes pertes. Et néanmoins, à ma rencontre suivante avec Roscoe, quand je lui eus remis son dû, il m'en rendit aussitôt une partie : quatre cents dollars. C'était parfaitement régulier : s'il prenait sa part sur mes gains, pourquoi n'aurait-il pas participé à mes pertes ? Mais comment pouvait-il être au courant ?

Quoi qu'il en soit, c'était une indication de plus sur ce qu'il entendait par dix pour cent de la totalité. Le coup vraiment stupéfiant fut celui de mon mariage. Oui, vous avez deviné, mais il faut quand même que j'explique comment les choses se sont passées.

La troisième année de ma carrière commença par mon premier engagement en vedette dans un film important, à cinq mille dollars par semaine. Il y avait deux rôles principaux, dans ce film, ma covedette était une jeune comédienne très belle, en pleine ascension professionnelle : Lorna Howard. Avant que le tournage ne commence, nous nous réunissions pour les préparatifs et mises au point, dans le bureau du producteur qui, un jour, eut une inspiration soudaine :

— Ce n'est qu'une idée en l'air, dit-il, mais je vous vois là tous les deux jeunes, libres et célibataires. Si vous vous mariez – l'un avec l'autre, bien sûr – ça pourrait faire un coup de pub superbe. Ça ferait du bien au film... et à vos carrières aussi. Et... et ça pourrait rester un simple mariage de convenance, bien sûr, conclut-il avec un détachement parfaitement imité.

Je me tournai vers Lorna, levant un sourcil interrogateur :

— Resterait-il de convenance ? demandai-je.

Elle se tourna vers moi, sourcil assorti :

— Bien sûr, monsieur, tout dépend de ce que vous entendez par convenance.

Et c'est ainsi que le mariage fut décidé et eut lieu.

À me pencher sur mon passé, il m'est difficile de comprendre, et impossible d'expliquer, pourquoi j'avais si peu usé des possibilités nouvelles que ma carrière fulgurante m'ouvrait auprès des femmes, depuis deux ans. Non, je n'avais pas vécu en moine. Mais mes aventures étaient restées relativement peu nombreuses, et je n'y avais guère attaché d'importance. Ces deux années avaient, bien sûr, été celles d'un travail harassant, et à la fin d'une dure journée j'étais le plus souvent épuisé et obsédé par l'idée du lendemain, où il allait encore falloir me lever tôt pour remettre ça. Il m'était arrivé de passer des semaines d'affilée, sans que m'effleure l'envie d'avoir une femme dans mon lit.

Le mariage m'arracha à cet univers. Il n'était pas question d'amour, entre Lorna et moi, mais elle était aussi concupiscente que belle, et notre mariage ne resta pas dans les limites du mariage de convenance. C'était merveilleux, au début ; une vie de cabrioles, parfois au sens littéral. Il allait de soi que nous étions, l'un et l'autre, totalement libres, et puisqu'il n'y avait pas d'amour entre nous, il ne devait pas y avoir davantage de jalousie. Pour ma part, je n'ai jamais usé de cette liberté, mais je ne tardai pas à me rendre compte que je ne devais pas tout à fait lui suffire et qu'elle avait une petite liaison. J'eus la certitude que cette liaison lui prenait dix pour cent de son temps,

lorsque j'appris, par hasard, qui était son amant.

J'aurais été mal fondé à récriminer, mais la situation perdit sa saveur pour moi. Elle le sentit et la séparation se fit petit à petit. Une fois le film présenté et lancé, elle alla à Reno pour un divorce discret. Cela ne me coûta pas un sou, incidemment : elle avait plus de fortune que moi, et les mêmes revenus. Si j'avais eu à payer les frais du divorce ou à verser une pension alimentaire, j'ai l'impression que dix pour cent de l'ensemble de mes débours m'auraient été remboursés.

Entre-temps, j'avais signé pour un autre rôle de vedette, avec un cachet cette fois vraiment astronomique. C'est alors que je pris conscience des réalités. À partir d'un certain chiffre de revenus, je perdais de l'argent au lieu d'en gagner. La plupart des gens ne s'en rendent pas compte, et moi je n'y avais jamais songé, mais quand la part imposable du revenu dépasse deux cent mille dollars en Amérique et que le contribuable est célibataire, c'est quatre-vingt-onze pour cent de ce qui dépasse cette somme que le fisc lui prend, ne laissant au contribuable que neuf pour cent – sur lesquels il doit encore payer les impôts locaux. Or moi, qui donnais dix pour cent de mon revenu *brut* à Roscoe, qui les lui remettais de la main à la main et par conséquent non déductibles, je *perdais* de l'argent dès que mes revenus dépassaient deux cent mille dollars. Si jamais je parvenais au demi-million par an, toutes mes économies y passeraient. Il était exclu que je devienne jamais une *grande* vedette.

Mais ce n'est pas cela qui m'amena à la décision de tuer Roscoe, seul moyen de mettre un terme à un accord irrévocable. Je n'étais pas à ce point avide d'argent ni assoiffé d'une célébrité plus grande. De toute façon, je pouvais suivre l'exemple de quelques autres vedettes et ne tourner qu'un seul film par an. L'idée ne m'enchantait pas, ça n'aurait pas fait le bonheur de Ramspough, mais il s'y serait fait.

Ce qui a tout brisé, c'est que je suis tombé amoureux.

Un amour soudain, total, qui me transfigurait, le premier de ma vie et, j'en étais persuadé, le dernier. Elle n'était pas comédienne et n'avait jamais eu envie de le devenir. Elle s'appelait Bessie Evans, et elle était script-girl à la Columbia. Et dès notre première rencontre, elle est tombée amoureuse de moi aussi totalement que j'étais amoureux d'elle.

Il fallait que Roscoe disparaisse. Ce n'était pas une simple liaison que je voulais avec Bessie. Je voulais l'épouser, l'épouser pour de bon. Et tant que Roscoe vivait, je ne pouvais pas le faire. Ou je ne voulais pas. S'il obtenait dix pour cent de ce mariage-là, il faudrait que je le tue de toute façon, alors autant le tuer avant.

Il m'était impossible d'expliquer à Bessie pourquoi je ne pouvais pas l'épouser tout de suite, bien sûr ; il fallait bien que je lui demande de me faire confiance. Elle me fit confiance. Le temps de mettre au point

mon plan pour tuer Roscoe et me libérer, j'installai Bessie sous un faux nom dans un petit appartement, à Burbank. Je la voyais aussi peu que le permettait l'ardeur de notre amour, et je prenais des précautions extrêmes pour ne jamais être suivi quand j'allais la voir.

Peu important les détails de ce que j'avais mijoté pour tuer Roscoe : je m'étais procuré un revolver qu'on pourrait bien retrouver après le meurtre sans une chance de remonter jusqu'à moi, et une clé de son appartement. Et je m'étais déguisé de façon si parfaite que, même si quelqu'un m'apercevait dans son appartement ou près de son immeuble, j'étais impossible à reconnaître ou à identifier par la suite.

C'est un matin à 3 heures que je me suis servi de la clé. Revolver au poing, j'ai traversé sans bruit le living-room, j'ai ouvert la porte de la chambre à coucher. La lumière passant par la fenêtre était juste suffisante pour que je le voie se dresser sur son lit, au bruit de la porte que j'ouvrais. J'ai tiré six fois.

Je serais bien parti aussitôt, mais, dans le silence qui suivit les coups de feu, j'entendis le bruit d'une fenêtre qui se refermait doucement, dans la cuisine semblait-il.

Et je me souvins qu'une fenêtre de la cuisine de Roscoe donnait sur un escalier d'incendie.

Une horrible et soudaine intuition me fit allumer la lumière dans la chambre à coucher. Et l'intuition se trouva confirmée. Ce n'était pas Roscoe, seul au lit, qui s'y était dressé. C'est Bessie, momentanément seule, qui y avait réagi à mon entrée. Pourquoi n'avais-je pas compris que dix pour cent de tout n'impliquait pas uniquement dix pour cent de l'argent et dix pour cent des mariages ?

En fait, je suis mort sur le coup, dans cette chambre à coucher. Ma décision de mourir était prise, et s'il était resté une cartouche dans le barillet, je me serais bien probablement logé une balle dans le crâne. Mais j'ai téléphoné à la police. Le temps que la police arrive, j'en étais venu à me dire qu'autant laisser la justice faire le boulot pour moi, dans la chambre à gaz.

J'ai refusé de répondre aux questions des policiers, de crainte qu'un avocat se serve de mon histoire pour présenter, contre ma volonté, un plaidoyer de folie. Pour éviter cela, quand j'ai eu un avocat et que je lui ai parlé, je lui ai raconté une histoire à dormir debout, qui l'a amené à penser qu'il y avait matière à plaider. Au procès, mon avocat m'a donc laissé aller au contre-interrogatoire par le procureur. À ce contre-interrogatoire, je me suis systématiquement laissé mettre en pièces, pour être bien sûr d'être condamné à mort par le jury.

Roscoe avait disparu, et on ne sait toujours pas où il est. Étant donné que le crime avait été commis dans son appartement, la police avait cherché à le retrouver, pour lui poser des questions. Mais, comme on n'avait pas besoin de lui pour me faire condamner, les

recherches n'ont pas été très poussées.

Où que soit Roscoe, l'accord entre nous reste « définitif et irrévocable ». Et c'est cela qui me fait paniquer, paniquer au point que voilà plusieurs nuits que je n'ai pas pu fermer l'œil.

Que représentent dix pour cent de la mort ? Vais-je rester à dix pour cent vivant, avec dix pour cent de conscience, tout au long d'une éternité grise ? Reviendrai-je à la vie, pour recommencer à souffrir, un jour sur dix, ou un an sur dix... et incarné comment ? Ou alors, si Roscoe est bien celui que je crois qu'il est, qu'est-ce qu'il pourra faire de dix pour cent d'une âme ?

Ce qui est certain, c'est que *demain je saurai*. Et je suis paniqué.

AÉLUROPHOBE

Aussi loin que remontaient ses souvenirs, Hilary Morgan se revoyait souffrant d'aélurophobie, c'est-à-dire d'une peur morbide de *Felis domestica*, autrement dit, du chat dit domestique ou commun.

Comme toutes les phobies, celle-ci faisait partie du domaine échappant totalement au contrôle du conscient. Hilary pouvait se dire, se disait, et se laissait dire par ses amis compatissants qu'il n'y avait aucune raison pour lui d'avoir ainsi peur d'une si gentille et inoffensive petite bestiole – d'un pussycat, disaient ses amis, puisque Hilary était non seulement aélurophobe, mais encore anglophone. Il va de soi que les chats peuvent griffer, et qu'il leur arrive de le faire ; mais le danger potentiel qu'ils représentent est bien inférieur à ce qu'on peut craindre d'un chien. Un chien, même tout petit, pour peu qu'il ait du tempérament, peut vous enlever fort douloureusement un bon morceau d'épiderme ; quant aux gros chiens, ils constituent un péril mortel en puissance. Un chat ? Bôôôf ! Et pourtant, Hilary adorait les chiens et avait peur des chats. De tous les chats.

Il lui suffisait d'apercevoir un chat dans la rue, à vingt mètres de là, pour courber le dos et changer de trottoir, éventuellement au mépris de la redoutable circulation automobile ; tout plutôt que de se trouver près d'un chat. S'il n'y avait aucun autre moyen d'éviter d'affronter un chat, Hilary faisait demi-tour et filait. Aucun de ses amis ne possédait de chat. Jamais il n'acceptait une invitation chez des personnes dont il venait de faire la connaissance, sans s'être bien assuré que l'ami en puissance ne possédait aucun représentant de la gent féline. Et il avait toujours recours à cette périphrase, ou à quelque autre comparable, tellement le seul mot *chat*, ou tout mot commençant par cette syllabe lui faisait horreur. Il n'entrait jamais dans la meilleure boîte de nuit d'Albany (ville où il vivait), parce qu'elle s'appelait le Chattanooga Club, et il se sentait devenir pâle et tremblant dès que quelqu'un de la MacReady Noil Company (où il était employé) parlait de chatouilles. Il évitait de rencontrer, et ne se serait jamais lié, avec quelqu'un du nom de Félix ; la présence d'un chanoine le mettait mal à l'aise, comme celle d'une sœur de charité ; il ne portait jamais de chapeau, il n'apportait son obole qu'aux œuvres de bienfaisance qui s'abstenaient d'organiser des ventes de charité.

Mais en dehors des divers inconvénients et complications qu'entraînait pour lui sa phobie, il avait une vie et des amours parfaitement normales. Des amours surtout : la trentaine passée, il était encore célibataire, mais ne vivait pas du tout en moine ; comme il le disait lui-même, s'il y avait eu un mot pour désigner le contraire d'un moine, c'est ce mot qui aurait le mieux qualifié son mode de vie – s'il avait pratiqué le français, il serait allé jusqu'à recourir aux pires calembours sur l'antimoine. Il aimait les femmes, et fort heureusement leur plaisait beaucoup, ce qui lui valait une surabondance de plaisirs ch... non, cet adjectif-là, il s'interdisait même de le penser. De plaisirs *de la chair*, disait-il. Il ne tenait pas à sombrer dans la folie par la faute d'un adjectif.

Dans l'ensemble donc Hilary Morgan, malgré les inhibitions et les difficultés entraînées par son aélurophobie, était un homme très heureux. Et il aurait probablement continué à être un homme très heureux si deux choses ne lui étaient arrivées au cours de sa trente-cinquième année.

Il tomba amoureux, vraiment, follement, amoureux de la femme la plus séduisante qu'il ait jamais rencontrée.

Un oncle riche mourut en lui laissant cinquante mille dollars en héritage.

Il aurait pu survivre à l'un ou l'autre de ces événements en apparence favorables ; c'est leur combinaison qui causa la perte d'Hilary Morgan. Il demanda, bien sûr, la main de celle qu'il aimait, les choses étant ce qu'elles étaient ; et cette main lui fut bien sûr accordée, non à cause de l'héritage, mais parce que son amour était largement payé de retour. Et sa bien-aimée ne manifesta aucune intention de le laisser la langue pendante jusqu'au jour du mariage, car s'il fallait vraiment lui trouver un défaut, cette bien-aimée n'en avait qu'un, une légère disposition maniaque... mais de la manie la plus désirable, la nymphomanie. Et Hilary n'y trouvait rien à redire, absolument rien. Lui-même présentait en effet quelques symptômes de priapisme, et la thérapeutique la plus recommandée – le « traitement » le plus efficace, si l'on veut – pour le priapisme est la nymphomanie. Et réciproquement.

Oui, Hilary Morgan était très heureux en amour, et très heureux d'avoir hérité. Comme il a été dit plus haut, c'est la combinaison qui allait être fatale. Sa fiancée voulait un mari sans faille, aussi bien mentalement que physiquement. Elle le persuada donc de dépenser une part de l'héritage, une part aussi importante qu'il le faudrait, mais qui ne dépasserait cependant pas quelques milliers de dollars, pour s'assurer les services d'un « tord-méninges », d'un psychiatre capable de le guérir de son aélurophobie.

Le psychiatre choisi était efficace. En douze sessions, le passé

d'Hilary fut désemprouillé, mis à plat, étalé sur la table, en remontant jusqu'à l'âge de trois ans. Quand il avait trois ans, Hilary avait encore plus peur des chats qu'à l'âge adulte.

Mais les souvenirs conscients d'Hilary refusaient de plonger plus profond dans le passé. Tout ce que son conscient savait, et encore ne le savait-il que de seconde main, par on-dit, des événements antérieurs à son troisième anniversaire, c'était que sa mère était morte en le mettant au monde ; des infirmières, des nourrices et des gouvernantes s'étaient succédé pour s'occuper de lui, de sa naissance jusqu'au remariage du père d'Hilary, lequel n'avait à l'époque pas tout à fait trois ans.

Pour franchir la barrière des souvenirs conscients, le psychiatre eut recours à l'hypnotisme, afin de produire le phénomène dit de la régression, thérapeutique banale qui permet au sujet de revivre et de relater les événements d'un passé oublié par le conscient.

Sous l'hypnose la plus profonde, le psychiatre ramena la mémoire d'Hilary à l'âge de deux ans et six mois, au jour où son père était rentré un jour avec un chaton qu'il avait tendu à Hilary, en lui disant : « Il est à toi, fiston ! Tu vois ! Un kitty ! », puisque kitty est le mot anglais pour désigner un chaton.

Hilary avait alors poussé un hurlement, en tous points semblable aux hurlements qu'il faisait maintenant résonner dans l'appartement du psychiatre, lequel se hâta de réveiller son patient. Le psychiatre expliqua ce qui venait de se passer, et dit à son malade que cela suffisait pour la journée, que la source de l'aéluropobie n'était plus bien loin, que dès la prochaine séance peut-être serait mis au jour le traumatisme qui avait amené un si petit enfant à hurler à la vue d'un si mignon chaton.

À la séance suivante, le psychiatre le replongea dans une hypnose profonde et le fit régresser plus loin encore. Ramené, pour l'esprit et les souvenirs, à l'âge de deux ans, Hilary revécut et relata sous hypnose un autre événement qui, dès que le souvenir lui en fut revenu, lui fit à nouveau pousser d'affreux hurlements.

Et, cette fois, le psychiatre le réveilla plus vite encore, et c'est tout sourire qu'il annonça la bonne nouvelle à Hilary :

— Nous venons enfin de découvrir l'événement traumatisant qui vous a mené à votre peur des chats. Désormais, vous n'en aurez plus peur du tout.

» Quand vous aviez deux ans, vous avez eu une gouvernante dont on ne savait pas qu'elle était une redoutable psychopathe. Un matin, exaspérée par les cris que vous poussiez dans votre petit parc, elle fut prise de folie homicide, courut à la cuisine chercher un couteau et se précipita sur vous en tentant de vous tuer. Fort heureusement, votre père était dans la pièce à côté ; il entendit les hurlements que vous

vous étiez mis à pousser en voyant le couteau brandi ; il se précipita et arriva à temps pour désarmer la femme, qui fut placée dans un hôpital psychiatrique.

— Mais quel rapport, demanda Hilary, avec ma peur de... du genre animal dont j'ai peur ?

Comme il ressort de la réponse du psychiatre à cette question, parfaitement logique et normale, Hilary ne serait jamais devenu aélurophobe s'il n'avait déjà été atteint d'anglophonie : en aucune langue autre que l'anglais le fatal enchaînement psychopathologique qui suit n'aurait en effet été possible :

— La gouvernante en question s'appelait Kitty, expliqua le psychiatre. Il est normal que, six mois plus tard, quand votre père vous eut offert un chaton en le désignant de son nom anglais, *kitty*, votre esprit ait fait l'association avec l'aventure traumatisante dont était responsable une nommée Kitty. Vous avez donc hurlé de terreur.

» Vous venez de revivre ce souvenir, vous savez la cause fondamentale de vos troubles, vous n'aurez par conséquent plus peur des chats. Vous êtes libéré de votre aélurophobie. Et je vais vous le prouver sur-le-champ.

» En prévision de cette réussite, j'ai chargé ma secrétaire d'apporter un chat, son propre chat, au bureau ce matin. Elle l'avait laissé dans un panier, hors de vue, pendant que vous traversiez le salon d'attente pour venir ici. La secrétaire va nous apporter maintenant l'animal... et vous n'éprouverez aucune peur en le voyant. Vous serez sensible à la beauté de cet animal, et vous aurez probablement envie de le caresser.

Le psychiatre décrocha le téléphone intérieur et dit quelques mots brefs à sa secrétaire.

— J'espère que vous avez raison, docteur ! dit Hilary. S'il en est bien ainsi, cela reviendrait à dire que mon inconscient a fait un transfert absurde... C'est bien d'un « transfert » qu'il s'agit, je crois, ou faudrait-il plutôt parler d'une « association d'idées » ? De toute façon, si j'ai bien saisi, je n'aurais jamais dû avoir peur des chats. J'aurais dû avoir peur des...

La porte s'ouvrit, et la superbe secrétaire du psychiatre entra, avec un chat dans les bras. Hilary Morgan la regarda... et poussa un hurlement de terreur.

Ce n'était pas la vue du chat qui le faisait hurler.

On aurait probablement pu, avec le temps, guérir Hilary de sa gynéphobie, peur panique des femmes à ne pas confondre avec la misogynie, dont les victimes se bornent à les haïr ou mépriser. Malheureusement, l'anglophonie de Hilary, aggravée de ludiverbisme et de catachrésie(3), s'était cristallisée sur la syllabe *cat*, qui évoque le chat en langue anglaise.

On aurait pu, éventuellement, guérir Hilary par recours à la

catharsis, si la catastrophique soudaineté de la découverte de la catégorie véritable de sa phobie ne l'avait cataclysmiquement catapulté dans une catatonie catabolique, laquelle entraîna une catalepsie profonde précédant l'issue fatale. Après une brève exposition sur un catafalque, il fut enterré dans une catacombe des Catskills tout proches.

SIRIUS ET PAS-COUTUME

Béatement, je prélevais les dernières pièces de monnaie dans nos machines, et je les comptais pendant que Ma inscrivait les chiffres dans le petit carnet rouge, à mesure que je les annonçais. C'étaient de jolis chiffres.

Oui, nous n'avions pas à nous plaindre, sur les deux planètes de Sirius, Thor et Freda. Sur Freda surtout. Dans ces lointaines petites colonies de la Terre, le besoin de distractions de tout ordre est immense, et l'argent ne compte pas pour ces gens. Ils avaient fait la queue pour pouvoir pénétrer sous nos tentes et bourrer nos machines de pièces de monnaie. Malgré les frais importants de l'expédition, nous n'avions donc pas perdu notre temps.

Oui, ils étaient bien réconfortants ces chiffres qu'inscrivait Ma. Elle se tromperait, bien sûr, en faisant les additions, mais Ellen reprendrait tout cela, dès que Ma y aurait renoncé. Ellen a le don des chiffres, elle sait faire la balance des comptes. Elle est bien balancée aussi, et je ne dis pas ça parce qu'elle est ma fille unique. De toute façon, c'est à mettre au crédit de Ma, et non au mien. Moi, je suis bâti comme un remorqueur spatial.

Je remis en place le collecteur de la Course-des-Roquettes, et levai les yeux. J'ouvrais la bouche pour appeler Ma, quand la porte de la cabine de pilotage s'entrebâilla, et John Lane apparut dans l'embrasement. Ellen, assise à la table face à Ma, posa son livre et leva aussi la tête. Elle n'avait d'yeux que pour Johnny, et ses yeux brillaient.

Johnny salua impeccablement, comme il convient à un pilote de cosmonef privé s'adressant au propriétaire-commandant de bord. Ce salut me portait sur les nerfs, mais je n'arrivais pas à lui en faire perdre l'habitude, en raison du Règlement qui lui faisait obligation d'agir ainsi.

— Objet à l'avant, capitaine Wherry ! annonça-t-il.

— Un objet ? Quel objet ?

Ni la voix ni le visage de Johnny n'auraient pu laisser deviner si cela cachait quelque chose de louche. À Polytechnique de Mars-City, on les façonne à toujours présenter un visage impassible, et Johnny en était sorti avec mention Très Bien. C'est un gentil garçon, mais il vous

annoncerait la fin du monde du même ton qu'il annoncerait que le dîner est servi, si servir le dîner faisait partie des attributions des pilotes.

— On dirait une planète, monsieur, fut son seul commentaire.

Il me fallut un bon moment pour digérer la nouvelle.

— Une planète ? répétais-je.

Ce n'était pas éblouissant, comme réaction de ma part. Je gardais les yeux fixés sur Johnny, en caressant l'espoir qu'il avait bu, ou je ne sais pas, moi... Non, je ne voyais pas d'inconvénient à ce qu'il repère une planète en étant à jeun, mais si jamais Johnny se laissait aller à boire trois ou quatre verres, l'alcool, sait-on jamais, lui désamidonnerait un peu la colonne vertébrale. J'aurais enfin quelqu'un avec qui en échanger quelques bien bonnes. On finit par se sentir perdu à voyager à travers l'espace avec pour toute compagnie deux bonnes femmes et un ancien élève de Polytech-Mars à cheval sur le Règlement.

— Une planète, monsieur. Plus précisément, un objet ayant la taille d'une planète. Diamètre quatre mille huit cents kilomètres environ, distance environ trois millions. Orbite, apparemment autour de Sirius A.

— Johnny, lui dis-je, nous sommes à l'intérieur de l'orbite de Thor, qui est Sirius-1, ce qui veut dire que c'est la première planète de Sirius ; comment pourrait-il y avoir une planète à l'intérieur de cette orbite ? Est-ce que vous cherchez à me faire marcher, Johnny ?

— Vous pouvez vérifier par le hublot, monsieur, et vérifier mes calculs, répondit sèchement Johnny.

Je me levai et passai dans la cabine de pilotage. Il y avait bien un disque au centre du hublot frontal. Vérifier les calculs de Johnny, ça c'était un autre problème. Mes connaissances mathématiques me permettent de vérifier le rendement d'une machine à sous, mais ne vont pas plus loin. J'étais donc tout disposé à croire Johnny sur parole, pour les calculs.

— Johnny ! m'écriai-je. Nous venons de découvrir une nouvelle planète ! C'est-y pas quelque chose, ça ?

— Si, monsieur, répondit-il de sa voix neutre habituelle.

C'était quelque chose, mais pas grand-chose quand même. Ce que je veux dire, c'est que le système planétaire de Sirius n'est pas colonisé depuis longtemps, et il n'y avait rien de surprenant à ce qu'une petite planète de moins de cinq mille kilomètres de diamètre ait pu passer inaperçue. D'autant plus que (mais on l'ignorait à l'époque) son orbite est très excentrique.

Il n'y avait pas assez de place dans la cabine de pilotage pour Ma et Ellen, qui restaient à la porte ; je me poussai de côté pour quelles puissent apercevoir le disque par le hublot avant.

— Quand est-ce qu'on y sera, Johnny ? demanda Ma.

— Notre point de plus grande approche au cap actuel sera atteint dans deux heures, madame Wherry. Nous serons alors à huit cent mille kilomètres de la planète.

— Nous y passons ? demandai-je.

— À moins, monsieur, que vous jugiez préférable de changer de cap et de passer plus au large.

Je jugeai préférable de m'éclaircir la gorge, regardai Ma et Ellen, pour m'assurer qu'elles étaient d'accord :

— Johnny, dis-je, nous allons passer *moins* au large. J'ai toujours eu envie de voir une planète nouvelle, vierge de toute intervention humaine. Nous allons y atterrir, même s'il nous est impossible de sortir de notre vaisseau sans masques à oxygène.

— Bien, monsieur, dit Johnny en faisant son salut.

Il me sembla néanmoins lire de la désapprobation dans le fond de ses yeux. S'il désapprouvait, il n'y avait pas à lui donner tort. On ne sait jamais sur quoi on va tomber, à foncer ainsi dans les terres vierges de l'espace. Une cargaison de toiles de tentes et de machines à sous ne constitue pas l'équipement adéquat pour l'exploration, n'est-ce pas ?

Mais le Pilote Parfait ne discute jamais les ordres du propriétaire, que le diable l'emporte ! Johnny s'assit et se mit à enfoncez les touches de l'ordinateur, Ma et Ellen s'écartèrent et, moi, je sortis de la cabine pour lui laisser la place de travailler.

— Ma, dis-je, je suis complètement idiot.

— Tu le serais si tu ne l'étais pas, répondit-elle.

Le temps de comprendre ce qu'elle voulait dire, de répondre par une grimace, et je regardai Ellen. Mais Ellen ne me regardait pas. Elle avait de nouveau cette expression rêveuse. Cela me donna envie de retourner dans la cabine de pilotage, de flanquer un coup de coude dans les côtes de Johnny, et de voir si ça le réveillerait.

— Ma petite Ellen, ce Johnny...

Mais je ressentis une brûlure à la joue, et je compris que c'était Ma qui me lançait un regard furieux, alors je m'interrompis. J'allai chercher un jeu de cartes et me mis à faire des réussites, jusqu'à l'instant de mettre pied à terre.

Johnny sortit de la cabine de pilotage, fit le salut réglementaire et annonça :

— Atterrissage réalisé, monsieur. Atmosphère à dix-seize à la jauge.

— Ce qui veut dire quoi en langage de chrétien ? demanda Ellen.

— C'est respirable, mademoiselle Wherry. Un peu fort en azote et faible en oxygène, par rapport aux normes terrestres, mais néanmoins parfaitement respirable.

C'était un numéro, ce paroissien, quand il s'agissait de donner une réponse précise. Je ne comprenais plus :

— Alors, qu'est-ce qu'on attend ?

— Vos ordres, monsieur.

— Foutez-moi la paix avec mes ordres, Johnny. Ouvrons la porte, et allons-y.

Nous avons ouvert la porte. Johnny est descendu le premier, tout en ajustant une paire de chalujeurs à son ceinturon. Nous lui avons emboîté le pas.

Il faisait frais dehors, mais pas froid. Le paysage était identique à celui de Thor, avec ses collines ondulantes et nues, faites d'argile verdâtre cuite et recuite. Il y avait une vie végétale, une végétation brunâtre à ras du sol.

Je regardai le ciel pour avoir une idée de l'heure. Sirius était presque au zénith, autrement dit, Johnny nous avait fait atterrir en plein milieu de la face éclairée :

— Avez-vous pu vous faire une idée de la période de rotation ? demandai-je à Johnny.

— Je n'ai pas eu le temps d'effectuer mieux qu'une approximation, monsieur. C'est d'environ vingt et une heures et dix-sept minutes.

C'est ce qu'il appelait une approximation.

— Comme approximation, ça me suffit, intervint Ma. Ça nous donne un après-midi entier pour faire un tour. Qu'est-ce qu'on attend ?

— On attend la petite cérémonie, Ma. Il faut qu'on donne un nom à la planète, pas vrai ? Et où t'as mis la bouteille de champ' qu'on gardait pour mon anniversaire ? Je crois que ce qu'on fête aujourd'hui est plus important, non ?

Elle m'indiqua l'endroit, et j'allai chercher la bouteille et des verres.

— Avez-vous un nom à proposer, Johnny ? Vous avez été le premier à l'apercevoir.

— Non, monsieur.

— L'ennuyeux, dis-je, est que les noms de Thor et de Freda sont désormais faux... je veux dire que, dans les catalogues planétaires, Thor est référencé Sirius-1, et Freda est Sirius-2 ; avec cette orbite intérieure, ils devraient être Sirius-2 et Sirius-3. Ou alors il faudrait appeler cette planète Sirius-0. Eh bien, je vous propose de l'appeler Sirius-3, pour simplifier. La 3 viendra avant la 1 et la 2 ? Oui. Ce n'est pas la coutume. Eh bien, tant pis, on l'appellera Pas-Coutume, Sirius et Pas-Coutume.

Ellen sourit, et je pense que Johnny aussi aurait souri si sourire n'avait été manquer de tenue. Mais Ma fit la grimace :

— William...

Mais elle s'interrompit tout net, car il venait de se passer quelque chose. Quelque chose, plus précisément, avait jeté un coup d'œil par-dessus le sommet de la plus proche colline. Ma était la seule à avoir les yeux tournés de ce côté-là, elle poussa un cri et s'agrippa à moi. Nous nous tournâmes alors tous dans la même direction.

C'était la tête de quelque chose qui ressemblait à une autruche, mais c'était plutôt plus gros qu'un éléphant. Et cela portait un col dur avec une cravate à pois autour de son cou maigre, et cela portait un chapeau. Et ce chapeau était jaune bouton-d'or et s'ornait d'une longue plume pourpre. La chose nous considéra une minute environ, cligna de l'œil, puis ramena sa tête derrière la colline.

Aucun d'entre nous ne dit rien. Je respirai alors à fond et annonçai :

— Voilà qui est réglé comme du papier à musique. Planète, je te baptise Sirius et Pas-Coutume.

Je me penchai et frappai la glaise du col de la bouteille de champagne. Mais le seul résultat fut une entaille dans la glaise, la bouteille restant intacte. Je cherchai un rocher pour casser le verre, mais il n'y en avait pas.

Ce n'était pas la peine d'insister. J'ai débouché la bouteille de champagne, et nous avons tous bu un coup, sauf Johnny qui s'est contenté de tremper ses lèvres, pour le principe : il ne boit pas et ne fume pas. Moi, je me suis envoyé une bonne rasade. Cela fait, j'ai versé une petite libation sur le sol et rebouché la bouteille : j'avais comme une intuition que j'aurais peut-être plus besoin de champagne que la planète. Il y avait du whisky en abondance dans les soutes, ainsi que de la bière verte de Mars, mais plus de champagne.

— Bon, dis-je, en avant.

— Ce n'est peut-être pas prudent, intervint Johnny... il y a des habitants, monsieur.

— Des habitants ! Je ne sais pas ce que c'était que cette chose qui a passé la tête par-dessus la colline, mais c'était pas un habitant. Et si ça se remontre, je lui fous un coup de cette bouteille sur la tronche.

Cela dit, avant qu'on ne parte, je rentrai dans le *Chitterling* pour y prendre une paire supplémentaire de chalujeurs. Un que je planquai dans ma ceinture et l'autre que je confiai à Ellen : elle tire mieux que moi. Quant à Ma, qui raterait un immeuble de l'Administration avec une mitraillette, je ne lui en attribuai pas.

Je donnai alors le départ, et, par une sorte de consensus tacite, nous sommes partis dans la direction opposée à celle où nous avions vu apparaître l'allez-savoir-quoi. Les collines avaient, au début, l'air toutes semblables entre elles, et aussitôt la première franchie, le *Chitterling* disparut à nos vues. Mais j'avais remarqué que. Johnny consultait sa boussole-bracelet toutes les deux ou trois minutes, et j'étais sûr qu'il saurait reconnaître le chemin du retour.

Rien ne se passa, trois collines durant. Puis Ma parla :

— Regardez ! dit-elle.

Nous avons regardé, et à une vingtaine de mètres sur notre gauche, nous avons vu un buisson pourpre, d'où montait un bourdonnement. Nous nous sommes approchés et avons constaté que le bourdonnement

provenait d'un tas de choses qui voletaient autour du buisson. Ces choses ressemblaient à des oiseaux, mais à y regarder de plus près on remarquait que leurs ailes restaient immobiles. Et ces choses n'en montaient et descendaient pas moins dans l'air. J'ai essayé de mieux voir leurs têtes, mais à la place où auraient dû se trouver les têtes, les choses n'avaient qu'une sorte de buée. Une buée circulaire.

— C'est des hélices, dit Ma, comme en avaient les avions de jadis.

Elle avait l'air d'avoir raison.

Je lançai un regard à Johnny, qui me lança un regard, et nous fîmes en même temps un pas vers le buisson. Mais les oiseaux, ou les je-ne-sais-quoi, s'envolèrent rapidement, dès que nous eûmes bougé dans leur direction. Ils piquèrent en rase-mottes, et furent rapidement hors de vue.

Nous nous sommes remis en route, sans que personne ne dise un mot, cette fois, et Ellen vint marcher à mes côtés. Nous étions juste assez en avant pour que ni Ma ni Johnny ne puissent nous entendre, et Ellen dit :

— Pop...

Comme elle ne disait rien d'autre, je lui ai répondu :

— Oui, mon petit ?

— Rien, dit-elle tristement. N'en parlons plus.

Je savais donc de quoi elle voulait me parler, bien sûr, mais je ne trouvais rien à dire, sauf du mal de Polytech-Mars, et il valait mieux pas. Polytech-Mars est trop parfait pour être amène, de même que ses diplômés raides comme des parapluies. Néanmoins, au bout d'une douzaine d'années dans le monde extérieur, il arrive à certains d'entre eux de s'assouplir et de sortir leur train d'atterrissage.

Mais Johnny n'en était pas là, il s'en fallait d'une dizaine d'années. L'occasion de devenir pilote du *Chitterling* avait été une belle chance pour lui, et c'était évidemment son premier emploi. Au bout de quelques années chez nous, il serait évidemment qualifié pour piloter un plus gros vaisseau. Il arriverait à sa qualification plus vite que s'il lui avait fallu faire ses débuts comme officier subalterne dans un cosmonef plus petit.

Il n'y avait rien à lui reprocher, sauf qu'il était trop beau et ne le savait pas. Il ne savait rien en dehors de ce qu'on lui avait enseigné à Polytech-Mars, et à Polytech-Mars on ne lui avait rien enseigné en dehors des math, de l'astrogation et de l'art de saluer. Et on ne lui avait pas appris à oublier de saluer. Je me tournai vers Ellen :

— Ellen... Ne...

— Ne quoi, Pop ?

— Rien. N'en parlons plus.

Je n'avais même pas commencé à le lui dire, et voilà qu'elle me regardait en rigolant, et moi je la regardais en rigolant, et c'était

comme si on avait tout discuté de toute l'affaire. Oui, bien sûr, on n'était pas plus avancés, mais ça nous aurait avancés à quoi d'avancer, si vous voyez ce que je veux dire.

Et c'est à ce moment que, arrivés au sommet d'un petit coteau, nous nous sommes arrêtés, parce que, juste devant nous, s'arrêtait une rue pavée ne menant nulle part.

Une rue plastipavée banale, quotidienne, comme on en voit dans n'importe quelle ville de la Terre, avec sa chaussée, ses trottoirs, ses caniveaux, sa ligne médiane peinte. La seule différence, c'était que la rue partait de nulle part, c'est-à-dire de l'endroit où nous étions arrêtés, et de là elle menait au moins jusqu'au sommet du coteau suivant. Et il n'y avait pas une maison, pas un véhicule, pas un être vivant en vue.

Je regardai Ellen, Ellen me regardait, et nous avons tous deux regardé Ma et Johnny Lane qui venaient de nous rejoindre, et j'ai alors demandé :

— Qu'est-ce que c'est, Johnny ?

— Cela me semble être une rue, monsieur.

Il prit conscience du regard que je lui lançais et rougit un peu. Puis il se pencha et examina le pavage de plus près. Puis il se redressa et, là, il avait l'air vraiment étonné. Il fallait bien que je lui pose la question :

— Alors, c'est quoi ? Un glaçage au caramel ?

— C'est du Permaplast, monsieur. Ce n'est pas nous qui avons découvert cette planète, Permaplast est une marque déposée.

— Ouais. Mais pourquoi les indigènes d'ici n'auraient-ils pas inventé le même procédé ? S'ils ont les mêmes matières premières sous la main...

— Bien sûr, monsieur. Mais chaque pavé porte la marque Permaplast, si vous voulez bien regarder de plus près.

— Bon, mais les indigènes pourraient avoir...

Non, ce n'était pas la peine de continuer, c'était idiot. Mais ça fait mal de se dire qu'on est le patron d'un groupe qui a découvert une nouvelle planète, et de trouver des pavés portant une marque déposée sur Terre au premier coin de rue qu'on rencontre. J'essayai de me raccrocher :

— Mais qu'est-ce qu'ils peuvent faire d'une rue, ici ?

— Le seul moyen de le savoir, dit Ma avec beaucoup d'à-propos, est d'y aller voir. Qu'est-ce qu'on attend ?

Nous n'avions rien à attendre, nous avons donc repris notre marche, bien plus facile désormais. Arrivés au sommet du coteau suivant, nous avons aperçu un bâtiment. Une bâtisse de deux étages, en briques rouges, avec une enseigne sur laquelle on lisait : « Bon-ton Restaurant », calligraphié à l'ancienne, en cursive anglaise.

Ma me mit la main sur la bouche, que je venais d'ouvrir, et elle eut probablement raison parce que le commentaire que je m'apprêtais à articuler aurait été très grossier. La bâtisse était à moins de cent mètres de nous, nous faisant face à l'endroit où la rue tournait à angle droit.

Je pressai le pas en silence et fus sur place avec peut-être un mètre d'avance sur les autres. J'ouvris la porte pour entrer à l'intérieur de l'auberge, et restai figé sur le seuil parce que l'auberge n'avait pas d'intérieur. Elle ne comportait qu'une façade, comme un décor de cinéma, et par la porte ouverte on ne voyait rien d'autre que la succession ondulante des coteaux et collines verdâtres.

Je reculai donc d'un pas, pour regarder de plus près l'enseigne du : « Bon-ton Restaurant ». Les autres s'approchèrent et regardèrent par la porte que j'avais laissée ouverte. Puis il ne se passa rien, jusqu'au moment où Ma commença à s'énerver :

— Et alors. Pop, tu ne fais rien ?

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Que j'entre commander un dîner avec foie gras et langouste, arrosé au champagne ? Oh, j'oubliais !

La bouteille de champagne était dans ma poche. Je la pris, la débouchai, la passai à Ma, puis à Ellen, puis bus presque tout ce qui restait. Je venais sans doute de boire trop vite, les bulles montèrent me chatouiller les narines, ce qui me fit éternuer.

J'étais néanmoins prêt à tout. Je suis retourné à la porte du bâtiment qui n'existait pas. Je me disais que je trouverais peut-être une indication sur la date à laquelle on avait construit ça, ou quelque chose comme ça, je ne sais pas, moi. Il n'y avait rien. À l'intérieur, ou plus précisément derrière la façade, c'était une surface lisse et nue. Une sorte de plastique.

Il restait à inspecter le sol. C'est ce que j'ai fait alors, et j'y ai alors remarqué des trous, qui semblaient avoir été creusés par des insectes. Et c'était probablement le cas, puisque, à côté d'un de ces trous, se tenait une grosse blatte noire. Je fis un pas vers la blatte, qui sauta aussitôt dans le trou.

Ça m'avait quand même un peu soulagé. En repassant par la porte, j'avais un fait à annoncer :

— Ma, j'ai vu une blatte. Et tu sais ce qu'elle a de remarquable ?

— Non. Quoi ?

— Rien. Ce qui est remarquable, c'est qu'elle n'a rien de remarquable. Ici, où les autruches portent des chapeaux, où les oiseaux ont des hélices, où les rues ne vont nulle part, où les maisons n'ont pas d'intérieur, ce qui est remarquable, c'est que les blattes n'ont pas de plumes.

— Tu es sûr ? demanda Ellen qui avait des doutes.

— Bien sûr que j'en suis sûr. On va escalader la colline suivante, pour voir ce qu'il y a de l'autre côté.

Nous y sommes allés, nous avons vu. Entre cette colline-là et la suivante, la rue tournait à angle droit ; nous faisant face il y avait l'entrée d'un chapiteau de forains, avec un vaste calicot portant l'enseigne « Penny Arcade ».

Cette fois, je n'ai même pas ralenti mon allure ; j'avais parfaitement reconnu le décor :

— Ils ont copié le calicot dont Sam Heideman se servait pour son spectacle, dans le temps. Tu te souviens de Sam et du bon vieux temps, Ma ?

— Ce vaurien d'ivrogne ! grogna Ma.

— Oh, Ma ! Tu l'aimais bien. Sam, rappelle-toi.

— Oui. Toi aussi, je t'aimais bien. Mais ça ne retire rien au fait que toi, et lui...

— Du calme, Ma, coupai-je.

Nous étions arrivés en face du chapiteau. On aurait bien dit de la vraie toile de tente, avec ses creux comme des vagues, entre deux poteaux. Regarder derrière ? Non, je ne pouvais pas :

— Non, dis-je, je n'ai pas le courage. Qui irait farfouiller dans son passé ?

Mais Ma, elle, avait déjà passé la tête entre deux pans de toile :

— Salut, Sam, vieille éponge ! disait-elle...

Il ne faut pas pousser. Je lui donnai un coup de coude dans les côtes :

— Non, Ma ! Faut pas plaisanter avec...

Et je m'interrompis. J'avais à mon tour écarté les pans de toile, j'étais passé sous le chapiteau, et c'était bien une tente, avec ses quatre murs de toile. Et, rangées le long des murs, il y avait les bonnes vieilles machines à sous. Et, assis à compter les pièces de monnaie derrière la caisse, il y avait Sam Heideman, et son expression de surprise ne devait pas être plus marquée que la mienne.

— Pop Wherry ! Que le...

J'hésite à transcrire le vocabulaire de Sam exprimant sa surprise, car il y coupa court pour s'en excuser auprès de Ma et d'Ellen. Après ça. Sam et moi avons procédé au traditionnel échange de bourrades, et je lui ai présenté Johnny Lane.

Sam n'avait absolument pas changé depuis le bon vieux temps des fêtes foraines sur Mars et Vénus. Il était en train d'expliquer à Ellen qu'elle était « juste haute comme ça », la dernière fois qu'il l'avait vue. Elle ne se souvenait sûrement pas de lui, hein...

C'est alors que Ma a reniflé.

Quand Ma renifle comme ça, c'est qu'il y a quelque chose qui mérite d'être regardé. J'ai aussitôt détourné les yeux de ce brave vieux Sam,

pour les reporter sur Ma, puis sur ce que Ma regardait. Je n'ai pas reniflé, mais j'ai dit : « Ah ! »

Une femme s'avancait, venant du fond de la tente, et quand je dis « une femme », c'est bien que je ne trouve pas le mot juste, en admettant qu'il y en ait un. C'était sainte Cécile et la reine Guenièvre et Betty Boop, les trois à la fois. Elle était comme un coucher de soleil au Nouveau-Mexique et comme les froides lunes d'argent de Mars, vues des Jardins Équatoriaux. Elle était comme une vallée vénusienne au printemps et comme Dorzalski jouant du violon. C'était vraiment quelque chose.

J'entendis un autre « Ah ! » à côté de moi, une intonation qui ne m'était pas familière. Il me fallut une bonne seconde pour comprendre ce que l'intonation avait de non familier : je n'avais encore jamais entendu Johnny Lane dire : « Ah ! » Cela me coûta un effort, mais je détournai les yeux de la fille pour regarder Johnny. Et ma première pensée fut : « Pauvre Ellen ! » Car le garçon était emballé. Emballé, empaqueté, ficelé.

Juste à temps – peut-être de voir Johnny me fut-il utile – je parvins à me rappeler que je suis quinquagénaire et heureux en ménage. J'ai serré le bras de Ma, et je m'y suis accroché :

— Sam... dis-je... d'où sort cette vision surhu... sur-machinesque, en admettant que les indigènes de cette planète soient des Machins...

Sam regarda derrière lui, et fit posément les présentations :

— Miss Ambers, je vous présente de vieux amis à moi, qui sont entrés en passant. Madame Wherry, je vous présente miss Ambers, la star de cinéma.

Puis il poursuivit, tout aussi paisiblement, présentant d'abord Ellen, puis moi, puis Johnny. Ma et Ellen se montrèrent trop polies. Moi, j'ai peut-être exagéré dans l'autre sens, en faisant semblant de ne pas remarquer la main que me tendait miss Ambers : vieux comme je suis, je craignais d'oublier de la lâcher, une fois que je l'aurais agrippée. Cela vous donne une idée de ce qu'était la fille.

Johnny, lui, a bel et bien oublié de lâcher la main.

— Espèce de vieux truand, me disait Sam, qu'est-ce que tu fous ici ? Je croyais que tu te limitais aux colonies, et je ne m'attendais sûrement pas à te voir débarquer sur un plateau de cinéma.

Je commençais à comprendre. Ou presque :

— Un plateau ?

— Bien sûr. Planetary Cinema, Inc. Avec moi comme conseiller technique pour les scènes de fête foraine. Ils voulaient filmer des plans à l'intérieur d'une kermesse de machines à sous, alors je suis allé chercher mon vieux matériel, pour l'installer ici. Toute l'équipe est au camp de base à cette heure.

Les choses prenaient enfin leur place :

— Et cette façade de restaurant, le long de la rue... c'est un décor ?

— Bien sûr. La rue aussi. Ils n'en avaient pas besoin, mais pour le scénario, il leur fallait filmer des paveurs au boulot.

— Bon, bon, bon. Mais l'autruche avec sa cravate, et les oiseaux à hélices ? Ce ne sont pas des accessoires de film, ça... ou alors si ?

J'avais entendu parler de Planetary Cinema Inc. comme d'une boîte qui n'avait pas peur de réaliser l'impossible. Mais Sam secoua la tête :

— Non. Tu as dû croiser des échantillons de faune indigène. Il y en a un peu, pas trop, et c'est pas gênant pour le boulot.

Mais Ma avait aussi des questions à poser :

— Dis donc, Sam, comment ça se fait, si cette planète a déjà été découverte, que nous n'en ayons jamais entendu parler ? Depuis combien de temps on la connaît ? Et qu'est-ce que c'est que toute cette histoire ?

Sam jubilait :

— C'est un nommé Wilkins qui a découvert la planète, il y a dix ans. Il a signalé sa découverte au Conseil, mais avant que ça se sache, Planetary Cinema a eu des échos, et a proposé au Conseil un loyer pharamineux, à condition que personne n'en sache rien. Alors, vu qu'il n'y a ici ni minerais ni rien de précieux, et que pour la culture le sol ne vaut rien, le Conseil a signé le bail comme Planetary Cinema le voulait.

— Mais pourquoi faire ce secret ?

— Pas de touristes, pas de distractions et une méchante avance sur la concurrence. Toutes les grandes compagnies du cinéma s'espionnent l'une l'autre, pour se voler les idées. Ici, on a toute la place voulue, et on peut travailler tranquillement, sans témoins ni espions.

— Et nous, maintenant que nous savons ?

— Eh bien, sacré veinard, je pense qu'on t'assurera une rente princière, maintenant que tu sais, et qu'on essaiera de t'amener à ne rien dire à personne. Et tu auras sans doute, en prime, une carte d'entrée permanente pour toutes les salles de Planetary Cinema.

Sam alla chercher des bouteilles et des verres dans un buffet, et les apporta sur un plateau. Ma et Ellen n'en voulaient pas, mais Sam et moi avons éclaté deux ou trois verres chacun, et c'était du meilleur. Johnny et miss Ambers étaient dans un coin de la tente et se parlaient à voix basse en ayant apparemment oublié le reste du monde. On les a laissés tranquilles, surtout après que j'ai eu expliqué à Sam que Johnny ne buvait pas.

Johnny n'avait toujours pas lâché, depuis le temps, la main de miss Ambers, et la regardait dans le blanc des yeux. Je ne pouvais pas ne pas remarquer qu'Ellen veillait, tout en se déplaçant, à ne pas regarder du côté de Johnny. Je la plaçais, mais je n'y pouvais rien. Des trucs comme ça, quand ça arrive, ça arrive. Et s'il n'y avait pas eu Ma...

Mais, ayant remarqué que Ma commençait à s'agiter, j'ai annoncé qu'il serait temps de retourner au cosmonef et de nous mettre sur notre trente-et-un, puisqu'il était question de rente princière. Nous pourrions décoller et venir atterrir plus près. Nous n'en étions pas à quelques jours près, nous pouvions faire escale sur Pas-Coutume. Sam en eut mal aux côtés, de rire, quand je lui eus raconté comment j'en étais venu à donner ce nom à la planète.

Il me restait à arracher Johnny à sa vedette, et à le ramener au grand air. Ce ne fut pas facile. Il avait un air absent, béat. Il oublia de me saluer quand je lui adressai la parole. Il ne me dit même pas « monsieur ». Il ne prononça même pas un mot.

Nous non plus, d'ailleurs ; nous remontions la rue en silence.

Il y avait quelque chose qui me turlupinait, et je n'arrivais pas bien à déterminer ce que c'était. Il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond. Quelque chose de pas logique.

Ma aussi paraissait inquiète. Elle se décida enfin à me le dire :

— Dis, Pop, s'ils tiennent vraiment à ce que personne ne sache, pour cette planète, est-ce qu'ils ne vont pas...

— Non, ils ne le feront pas !

J'avais répondu un peu trop brusquement. Mais ce n'était pas ça qui me turlupinait.

Je regardais cette rue neuve et d'une perfection sans faille, et c'est là qu'il y avait comme de l'eau dans le gaz. J'ai traversé en diagonale ; j'ai poursuivi ma marche le long du trottoir ; le haut du trottoir franchi, on retrouvait la glaise verdâtre, dans laquelle il n'y avait rien à voir, sauf des trous et encore des trous, et des blattes et encore des blattes identiques à celle que j'avais aperçue au « Bon-ton Restaurant ».

Peut-être n'étaient-ce pas des blattes, après tout, à moins que la production du film ne les ait amenées. Mais la ressemblance avec la blatte commune était suffisante pour qu'on s'en contente – en supposant qu'il soit possible de se contenter de blattes, bien sûr. Et au moins elles ne portaient pas cravate et n'avaient pas d'hélices ; elles n'étaient même pas emplumées. C'était des blattes comme toutes les blattes.

J'ai bien essayé de descendre du trottoir pavé pour écraser une ou deux de ces blattes, mais elles se défilaient et s'engouffraient dans leurs trous. Elles avaient de bons réflexes et un jeu de jambes à la hauteur.

Je suis retourné marcher à côté de Ma, sur la chaussée.

— Qu'est-ce que tu es allé faire ? demanda alors Ma.

— Rien.

Ellen marchait à côté de Ma, et veillait à garder un visage sans expression. Je n'avais pas de mal à deviner à quoi elle pensait, et

j'aurais bien aimé pouvoir faire quelque chose. Je ne trouvais rien à proposer, sauf de rester sur Terre quelque temps, à l'issue de cette expédition, et de donner à Ellen l'occasion d'oublier Johnny en lui faisant rencontrer de jeunes godelureaux à la pelle. Elle finirait peut-être par en trouver un à son goût.

Johnny, lui, avançait comme un somnambule. Pour être pris, il était pris. Et ça lui était tombé dessus comme une tuile par grand vent ; les gars comme lui, c'est toujours comme ça que ça leur arrive. Ce n'était peut-être pas l'amour, c'était peut-être un simple engouement, mais il fallait voir l'état où ça le mettait. Il ne savait même plus sur quelle planète il était.

Nous venions de passer le sommet du premier coteau, nous ne pouvions plus voir le chapiteau de Sam. C'est alors que Ma posa sa question :

— Dis, Pop, tu as vu une caméra quelque part ?

— Non. Mais tu sais, ça coûte des millions ces machins. On ne les laisse pas traîner quand on ne s'en sert pas.

Nous approchions de la façade du restaurant. C'était vraiment drôle à voir, de profil, quand on en approchait dans ce sens. Et rien d'autre à voir, rien que la rue pavée et les vallonnements d'argile verdâtre.

Il n'y avait pas de blattes sur les pavés, et je venais de me rendre compte que je n'en avais jamais aperçu une seule, là. Comme si jamais une blatte ne s'y aventurait, serait-ce pour simplement traverser. Pourquoi une blatte traverserait-elle la rue ? Pour aller de l'autre côté ?

Et il y avait toujours ce quelque chose qui me turlupinait, ce quelque chose qui était moins logique et cohérent que le reste de l'aventure.

Et plus ça allait, et plus ça me turlupinait. Je voyais venir le moment où je tournerais moi-même au turlupin. Ah, si je pouvais boire un bon petit coup... Sirius baissait à l'horizon, le soir approchait, mais il faisait encore très chaud. J'en venais à avoir envie de boire même un verre d'eau. Ma aussi avait l'air fatiguée :

— On s'arrête pour souffler un peu ? proposai-je. Nous sommes à peu près à mi-chemin du retour.

Comme nous étions justement en face du Bon-ton Restaurant, c'était l'endroit tout choisi pour une halte. Je me tournai vers Johnny :

— Johnny ! Vous voudriez aller nous commander à dîner ?

Johnny fit son salut impeccable, articula : « Oui, monsieur ! » et fit deux pas vers la porte. Et soudain il piqua un fard jusqu'aux oreilles et s'arrêta pile. Insister n'aurait pas été charitable, je ne sais pas comment j'ai fait, mais je n'ai pas éclaté de rire.

Ma et Ellen s'étaient assises sur le bord du trottoir.

Moi, je suis allé vers la porte du restaurant, pour voir. Rien n'avait changé. L'envers du décor était toujours le même, lisse comme verre.

La même blatte – ou une autre identique – était toujours au même endroit, au bord du même trou.

J'ai commencé par dire : « Bonjour ! » à la blatte. Comme elle ne répondait pas, j'ai essayé de l'écraser sous mon pied, mais la bestiole n'avait rien perdu de ses réflexes... j'ai remarqué un détail bizarre : la blatte avait foncé vers l'abri avant que j'aie esquissé le moindre geste ; elle s'était précipitée à l'instant où je prenais la décision de l'écraser.

Je repassai alors la porte pour m'adosser au mur. Un beau mur bien ferme ; c'était reposant. Je pris un cigare et j'étais en train de l'allumer, quand l'allumette me tomba des doigts : je venais presque de mettre le doigt sur ce qui me turlupinait.

Ce qui me turlupinait, c'était un détail à propos de Sam Heideman.

— Ma ! appelai-je : Sam Heideman... est-ce qu'il n'est pas mort ?

Et alors, en synchronisme terrifiant avec ma question, il n'y eut plus de mur, là où je m'appuyais. Et j'étais en train de tomber en arrière. Et, tout en tombant, j'entendais Ma hurler et Ellen piailler.

Je me suis relevé du sol d'argile verdâtre. Ma et Ellen se relevaient aussi, les fesses endolories d'être tombées sur l'argile, de toute la hauteur du trottoir, soudain disparu, au bord duquel elles s'étaient assises. Johnny vacillait, déséquilibré par la disparition soudaine, sous ses pieds, d'une vingtaine de centimètres de chaussée pavée.

Il n'y avait plus trace de rue ni de restaurant. Rien que le vallonnement verdâtre tout autour. Et... si, les blattes étaient toujours là.

J'étais tombé de tout mon haut, et ça m'avait secoué. Ça m'avait aussi rendu furax. Il me fallait quelque chose pour passer ma fureur. Et il n'y avait que des blattes. Elles n'avaient pas disparu dans le néant, elles. Je visai la plus proche. Encore raté. Et cette fois, j'en étais sûr, la blatte avait amorcé son mouvement de fuite avant que j'aie esquissé un geste.

Ellen avait les yeux fixés là où il aurait dû y avoir la rue ; elle les reporta ensuite là où il aurait dû y avoir la façade du restaurant ; elle les dirigea enfin là d'où nous venions, comme si elle s'était demandé si le chapiteau y était toujours, avec ses machines à sous.

— Il n'y est pas, dis-je.

— « Quoi » n'est pas « où » ? demanda Ma.

— Le chapiteau. La production de films. Tout le toutim. Et surtout pas Sam Heideman. C'est quand je me suis rappelé, pour Sam Heideman – on nous l'a dit il y a cinq ans, à Luna-City, qu'il était mort – qu'il ne pouvait pas être là, que tout le reste a disparu. Et dès que j'ai compris ça, on nous a retiré tout le reste de sous les pieds.

— « On » ? Qui c'est « on » ? De quoi tu parles ?

J'étais sur le point de ramener Ma à plus de correction grammaticale, mais le regard qu'elle me lança m'en empêcha :

— Ne restons pas ici à discuter, dis-je. Retournons au cosmonef, au plus vite, d'abord. Vous saurez nous y ramener, Johnny, bien qu'il n'y ait plus de rue pavée ?

Il fit signe que oui, oubliant de me donner du monsieur et même de faire le salut réglementaire. Mais je n'étais pas inquiet ; Johnny retrouverait son chemin, il avait beau avoir reçu son coup de bambou entre les deux oreilles sous le chapiteau, se guider à la boussole-bracelet est une seconde nature.

De toute façon, à partir du moment où nous nous sommes trouvés à l'endroit où s'achevait la rue qui venait de disparaître, il n'y a plus eu de problème : nous avions l'empreinte de nos pas dans l'argile pour nous guider. Nous sommes ainsi passés au sommet de la colline où nous avons vu le buisson aux oiseaux à hélice, mais les oiseaux n'y étaient plus. Le buisson non plus d'ailleurs.

Mais le *Chitterling* était toujours là, Dieu soit loué. Nous l'avons aperçu du plus loin, et il semblait que rien n'y était changé depuis que nous l'avions quitté. Et nous avons pressé le pas pour y être plus vite : *home, sweet home*.

J'ouvris la porte et m'effaçai pour laisser Ma et Ellen entrer les premières. Ma avait déjà un pied à l'intérieur, quand nous entendîmes la voix :

— Nous vous souhaitons bon voyage.

— Nous nous le souhaitons aussi, répondis-je. Et allez au diable.

Je fis signe à Ma d'entrer dans le cosmonef : plus vite je serais parti de là, plus je serais heureux. Mais la voix insistait :

— Attendez ! Nous tenons à vous expliquer la situation, afin que vous ne reveniez plus.

Revenir ? Ça, non ; si une telle idée m'avait jamais effleuré, je ne me le serais pas pardonné. Mais ils n'avaient pas à le savoir, eux !

— Pourquoi on ne reviendrait pas ? dis-je avec rigueur.

— Parce que votre civilisation n'est pas compatible avec la nôtre. Nous avons examiné votre psyché pour nous en assurer. Nous avons projeté des images, à partir des images que nous trouvions dans votre inconscient, pour étudier vos réactions. Nos premières images, nos premières projections de pensée étaient confuses. Votre psyché, nous ne l'avons bien analysée et comprise qu'au bout de votre promenade : là, nous avons été en état de projeter des êtres semblables à vous.

— Pour Sam Heideman, d'accord. Mais la pé... la femme ? Elle ne pouvait se trouver dans la mémoire d'aucun d'entre nous, puisque aucun d'entre nous ne la connaissait.

— Ah, elle... C'était un assemblage... une idéalisation. Mais ce n'est qu'un détail sans importance. En étudiant votre comportement, nous avons compris que votre civilisation se préoccupe des choses, alors que la nôtre ne s'intéresse qu'aux idées. Nous n'avons rien à échanger.

Des contacts entre nous ne pourraient rien donner de bon, mais on pourrait en craindre beaucoup d'ennuis. Notre planète ne possède aucune richesse matérielle susceptible d'intéresser votre espèce.

Là, j'étais bien obligé d'être d'accord : ces vallonnements monotones d'argile, où ne parvenaient à survivre que quelques buissons minables et peu nombreux d'ailleurs. Rien ne pourrait jamais pousser là. Quant aux richesses minérales, je n'avais pas aperçu le moindre caillou.

— Je vous le concède, dis-je. Une planète où il n'y a que des buissons et des blattes, je la laisse à qui la veut. Dans ces conditions...

Mais je venais de me rendre compte de quelque chose qui ne collait pas :

— Ça ne colle pas. Il y a autre chose ici, ou alors à qui est-ce que je suis en train de parler ?

— Vous parlez à ce que vous appelez des blattes, ce qui marque une incompatibilité de plus entre nous. Plus précisément, vous dialoguez avec une projection de pensée devenue voix, et c'est nous qui assurons la projection. Laissez-moi vous dire, à ce propos, que vous nous apparaissez plus répugnants encore que nous à vous.

Je regardai à mes pieds, et il y en avait trois, prêtes à sauter dans leurs trous si j'esquissais le moindre geste.

Nous n'avions plus rien à nous dire. Nous sommes montés à bord tous les quatre, et j'ai donné mes ordres à Johnny :

— Parez à décoller. Destination : la Terre.

Johnny fit le salut réglementaire :

— Oui, monsieur.

Puis il passa dans sa cabine de pilotage et en referma la porte. Et il y resta tant que l'appareil ne fut pas sous pilotage automatique. Sirius s'éloignait rapidement à l'arrière du cosmonef. Ellen était allée dans sa chambre. Ma et moi jouions aux cartes.

— Puis-je descendre de garde, monsieur ? demanda Johnny.

— Bien sûr. Reposez-vous.

Johnny traversa la pièce d'un pas raide, et alla s'enfermer chez lui. Ma et moi ne tardâmes pas à aller nous coucher aussi. J'étais sur le point de m'endormir, quand j'entendis des bruits. Je me levai pour aller voir ce qui se passait. Quand je rentrai j'étais détendu et souriant :

— Tout s'arrange, Ma, dis-je. Johnny Lane est saoul comme un Polonais.

J'étais si heureux que Ma eut droit à une grosse claque sur les fesses.

— Crétin ! grogna-t-elle. C'est juste l'endroit où je me suis fait mal en tombant, quand le trottoir a disparu sous moi. Et qu'est-ce que ça a de si beau que Johnny se soit saoulé ? Tu ne serais pas saoul, toi, par hasard ?

— Non, et j'ai peut-être tort. Mais rends-toi compte, il m'a dit d'aller

me faire foutre ! Et sans me saluer ! Moi, le propriétaire du cosmonef !

Ma me regardait avec l'air de ne pas comprendre. Les femmes, c'est quelquefois subtil, mais pas toujours.

— Écoute, dis-je. Il ne va pas se saouler tous les jours. Aujourd'hui, il en avait besoin. Tu ne te rends pas compte de ce qui est arrivé à son amour-propre ?

— Parce qu'il...

— Parce qu'il est tombé amoureux fou de la pensée projetée par une blatte. Ou parce qu'il a cru tomber amoureux. Pour oublier ça, il était bien obligé de se payer une vraie cuite. Maintenant, quand il aura cuvé son alcool, il sera devenu humain. Je prends le pari. Et je te parie aussi que, devenu humain, il verra enfin Ellen, il se rendra compte qu'elle est jolie. Et je te parie qu'il en sera amoureux fou avant que nous soyons revenus sur Terre. Je vais aller chercher une bouteille, il faut arroser ça. À la santé de Sirius et Pas-Coutume.

Et pour une fois j'avais raison. Johnny et Ellen étaient fiancés avant que nous soyons suffisamment proches de la Terre pour commencer à décélérer.

DEUX POIDS, DEUX MESURES

11 avril. Je n'arrive pas à déterminer si je suis scandalisé ou effrayé, ou si simplement je m'interroge sur la possibilité pour les règles du jeu d'être différentes, de l'autre côté de la vitre. La morale, ai-je toujours pensé, est immuable. Et il faut bien qu'il en soit ainsi : deux poids, deux mesures, ce ne serait pas juste. Leur censeur a simplement fait preuve de négligence ; il ne peut pas en être autrement.

Ce n'est pas bien important, d'ailleurs, mais cela s'est produit pendant un western. J'étais Whitey Grant, marshal de West Pecos, cavalier accompli, tireur d'élite, parfait héros. Un gang de truands était arrivé en ville, me cherchant ; de vrais tueurs ; et comme tout le monde en ville avait trop peur pour leur tenir tête, il avait bien fallu que je m'en charge à moi tout seul. Black Burke, le meneur des hors-la-loi, que je n'ai pas eu à tuer, qu'il m'avait suffi d'assommer, m'a bien dit par la suite, à travers les barreaux de la prison, que la situation lui rappelait un peu celle du *Train sifflera trois fois*, c'était peut-être vrai, mais quelle importance ? *Le Train sifflera trois fois* n'était qu'un film ; il peut arriver à la réalité de se modeler sur la fiction ; cela n'a rien de surprenant, non ?

Mais c'est avant qu'on en soit là, alors que nous étions encore « sur l'antenne », que j'ai eu l'occasion de regarder à travers la vitre (que nous appelons parfois « l'écran ») ce qui se passait dans *l'autre* monde. On ne peut le faire que quand on se trouve directement face à écran. Il est relativement rare que cela arrive ; mais cela nous permet de jeter un coup d'œil dans cet autre monde, un monde, lui aussi, peuplé de gens, de gens semblables à nous, sauf en cela qu'au lieu d'avoir des activités diverses ou de vivre des aventures variées, ils se contentent de rester assis à nous regarder à travers l'écran. Et, pour une raison qui constitue pour moi un mystère (un parmi beaucoup d'autres), nous n'avons jamais l'occasion de voir, d'une soirée à l'autre, la même personne ou le même groupe de personnes nous observant depuis cet autre monde.

Hier soir, donc, j'ai eu l'occasion de regarder à travers la vitre. Dans le living-room, sous mes yeux, il y avait un jeune couple assis. Le garçon et la fille étaient assis l'un contre l'autre, tout contre, sur un sofa. Ils étaient à, peut-être, trois mètres de moi, et ils s'embrassaient.

Bon, d'accord pour un baiser, *ici* on tolère un baiser, à l'occasion, mais à condition qu'il soit bref et surtout chaste. Or, le baiser que je voyais n'avait l'air ni chaste ni bref. Ces deux-là étaient comme imbriqués l'un dans les bras de l'autre, ils étaient comme hors du monde, et il n'en finissait pas, leur baiser qui paraissait passionné... un baiser à implication sexuelle certaine. À trois reprises, m'approchant et m'éloignant de l'écran, je les ai vus. Et à la troisième fois, ils étaient encore serrés l'un contre l'autre, bouche contre bouche.

Quand je les ai aperçus pour la troisième fois, toujours enlacés, vingt secondes au moins s'étaient écoulées. Je n'ai pu m'empêcher de détourner les yeux : trop, c'est trop. Un baiser d'au moins vingt secondes ! Un baiser bien probablement plus long, pour peu qu'ils aient commencé avant que je les aperçoive, ou qu'ils aient continué après que je les ai eu perdus de vue. Un baiser de vingt secondes ! On se demande bien quelle censure ils ont là-bas, comment ils choisissent des censeurs aussi négligents.

Où trouvent-ils des *annonceurs pour financer* des productions qui bravent ainsi la censure ?

Le western terminé, et la vitre redevenue opaque, quand nous nous sommes retrouvés entre nous, dans notre monde à nous, j'ai eu envie d'en discuter avec Black Burke ; nous avons eu toute une conversation à travers les barreaux. Mais tout en parlant, je réfléchissais ; et j'ai fini par décider que non, il ne fallait pas lui dire ce que j'avais vu. Burke sera sans doute pendu bientôt, après son procès qui a lieu demain. Il fait face à la situation avec courage, mais pourquoi ajouter à la somme de ses soucis ? Bien sûr, c'est un tueur. Mais ce n'est pas vraiment un mauvais bougre, et il a l'esprit bien assez préoccupé comme cela, avec l'imminence de sa pendaison.

*

15 avril. Je suis maintenant sérieusement inquiet. Cela s'est reproduit hier soir. Et c'était bien pire ! J'ai vraiment subi un choc.

Au long des soirées écoulées entre la première fois et celle-ci, j'avais une appréhension, j'hésitais presque à regarder dehors. Je n'ai regardé l'écran en face que rarement, et aussi brièvement que possible. Mais chaque fois que j'ai regardé, je n'ai rien vu d'anormal. C'était chaque fois un autre living-room, mais sans jamais de jeune couple seul en train d'insulter à la législation sur la décence. C'étaient toujours des gens assis, se tenant convenablement, nous regardant. Des enfants parfois. Le public normal.

Mais hier soir !

C'était *vraiment* scandaleux. Encore un jeune couple, mais bien sûr pas le même que l'autre soir, ni dans le même living-room. Il n'y avait pas de sofa dans celui-ci, rien que deux fauteuils rembourrés et

profonds... et ils étaient tous les deux installés dans le même ; elle était sur les genoux du garçon.

Au premier abord, je n'avais rien discerné de plus.

J'étais médecin, et la situation était terriblement grave à l'hôpital, où je me précipitais d'une urgence à l'autre, tout occupé à sauver des vies humaines. Mais à l'approche du générique final, de ce que nous appelons *Fin* et qui se situe au moment où apparaît le dernier flash publicitaire, qui empêche les gens du dehors de nous voir et nous empêche de les regarder, j'étais en train de donner de bons conseils à un médecin plus jeune, en évitant de le regarder en face pour ne pas l'intimider. Cela m'amena à poser le regard sur l'écran. Et, à travers la vitre, c'est ce couple-là que je vis à nouveau.

S'étaient-ils déplacés ? Ai-je aperçu au deuxième abord quelque chose qui m'avait échappé au premier ? Non, ils ne s'embrassaient pas, ils regardaient bien l'écran. Mais...

La jeune femme portait un short, un short très court, et le garçon avait *la main sur la cuisse* de la femme ! Et cette main n'était pas simplement posée sur la cuisse ! Non, elle bougeait lentement, elle caressait la cuisse ! En quels antres du vice vivent-ils, dans cet autre monde où l'on tolère des spectacles pareils ? Un homme caressant la cuisse, la cuisse *nue* d'une femme ! *Dans* notre monde à *nous*, rien que d'y penser, nous avons froid dans le dos !

Je frissonne, en ce moment, rien que d'y penser.

Qu'est-ce que c'est que cette Commission de Censure qu'ils ont ?

Existerait-il, entre nos deux mondes, une différence qui m'échapperait ? L'inconnu est toujours effrayant. Je suis effrayé. Et plus que scandalisé, horrifié.

*

22 avril. Une semaine entière s'est passée depuis le deuxième de ces incidents consternants. Je commençais à être rasséréné, j'en venais à penser que les deux violations des principes de la censure dont j'avais été le témoin étaient des manifestations d'indécence isolées, des événements ayant fortuitement échappé à la vigilance des censeurs. Et puis il y a eu l'événement d'hier soir.

Ce que j'ai vu – plus exactement entendu – hier soir constituait une violation flagrante d'une tout autre partie du Code.

Avant de le décrire, il conviendrait peut-être d'expliquer le phénomène « auditif ». Nous n'entendons qu'exceptionnellement des sons provenant de l'autre côté de l'écran. Les sons sont en règle générale trop faibles pour traverser la vitre, ou alors ils sont noyés sous notre dialogue, sous les bruits que nous faisons, ou sous la musique qui s'élève au long de séquences sans dialogue. (Il fut un temps où je m'interrogeais sur la source de cette musique, puisque, à

l'exception des scènes se déroulant dans des boîtes de nuit, des dancings ou analogues, il n'y a jamais de musiciens pour la produire ; je ne cherche plus à comprendre, maintenant, je suis arrivé à la conclusion qu'il y a là un mystère que nous ne sommes pas censés comprendre.) Pour que l'un de nous entende vraiment des sons identifiables provenant de l'autre monde, il faut tout un concours de circonstances. Cela ne peut se produire qu'au cours d'une séquence sans dialogue ni musique, où un silence absolu se fait dans notre monde à nous. Et, en ces moments privilégiés, un seul d'entre nous peut espérer entendre, car il faut qu'il se trouve très près de la vitre. (Chez nous, on appelle ça un « très gros plan ».) Quand toutes ces circonstances sont réunies, un d'entre nous a une chance d'entendre, de façon suffisamment distincte pour comprendre, quelques mots ou même une phrase entière prononcée dans le monde extérieur.

Hier soir, pendant un certain temps, j'ai pu bénéficier d'un tel concours de circonstances idéal ; et j'ai entendu articuler une phrase complète, tout en voyant clairement la personne qui parlait et celle à laquelle le discours était adressé. C'était un couple d'allure très ordinaire, entre deux âges, assis convenablement, à bonne distance, sur un sofa qui me faisait face. Et l'homme a dit très précisément ceci, que je suis sûr d'avoir bien entendu, car il parlait fort, comme si la femme avait été dure d'oreille... il a dit :

— Nom de ..., quelle ! On va tourner ce de bouton et descendre boire un pot au bistrot, hein !

Le mot que je remplace par quatre points était le nom de l'Être Suprême, que le Code autorise à prononcer, mais pas dans un contexte aussi clairement blasphématoire ; le deuxième était une scatologie en cinq lettres, et le troisième une franche obscénité impliquant que le bouton avait été ramassé sur un trottoir.

Je suis profondément troublé.

*

30 avril. Je n'ai aucune raison sérieuse de noircir une page à ajouter à celles que je rassemble pour tenir mon Journal. Je jetterai probablement ce feuillet quand il aura été noirci jusqu'au bout. J'écris simplement parce qu'il faut que j'écrive quelque chose, et autant écrire ceci que des mots sans suite.

J'écris, autant le préciser, « à l'écran », pour employer notre jargon. Ce soir, je suis journaliste, installé devant ma machine à écrire, dans la salle de rédaction de mon quotidien.

La part active que je prends à cette aventure est achevée, et je suis maintenant en arrière-plan ; mon rôle désormais consiste uniquement à avoir l'air occupé et à taper à la machine. Étant donné que je tape en professionnel, sans regarder le clavier, j'ai ce soir toute facilité pour

lever les yeux vers la vitre et regarder ce qui se passe dans l'autre monde. En ce moment, par exemple, je vois encore un jeune couple. Le décor où je les vois est celui de leur chambre à coucher. Ils sont de toute évidence mariés, puisqu'ils nous regardent de leurs lits – de leurs lits, au pluriel, bien sûr. Je suis heureux de constater qu'ils respectent le Code, qui autorise à montrer des couples mariés échangeant des propos d'un lit jumeau à l'autre, pourvu que la séparation soit suffisante, mais interdit de les montrer dans un lit double où, même si chacun occupe l'extrême de son bord de lit, la situation serait par trop suggestive.

Encore un coup d'œil. Ces deux personnes ne semblent pas particulièrement intéressées par ce qui se passe sur notre écran, vu de leur côté. Je les vois parer. Je n'entends évidemment pas ce qui se dit : même si, de notre côté, le silence était total, je serais trop loin de la vitre. Mais je vois qu'il pose une question, et qu'elle lui répond oui en souriant.

Oh ! Elle vient de rejeter ses couvertures, de lancer ses jambes hors du lit, de s'asseoir.

Elle est nue.

Mon Dieu ! Comment peux-Tu *permettre* des choses pareilles ? C'est inconcevable ! Dans notre monde, une femme nue, ça n'existe pas ! Cela ne peut pas exister !

Je la vois se lever, et je ne peux plus arracher les yeux de ce spectacle inconcevable, inconcevablement beau. J'ai un peu tourné la tête, c'est du coin de l'œil que je vois l'homme rejeter, à son tour, ses couvertures et apparaître, lui aussi, nu. Il lui fait signe, comme pour l'appeler, et elle reste un instant immobile, debout, riant, les yeux sur la nudité du garçon qui regarde la nudité de la femme.

Il se passe quelque chose d'étrange, quelque chose que je n'ai jamais encore ressenti, quelque chose que je n'imaginais pas possible, quelque chose dans le creux de mes reins. Je voudrais bien arracher mes yeux du spectacle, et je ne peux pas.

La femme traverse en deux pas l'espace entre les deux lits, et se couche à côté de l'homme. Et voilà qu'il l'embrasse, et qu'il la caresse. Et maintenant...

Comment de telles choses sont-elles possibles ?

C'est donc vrai ! Il n'y a pas de Commission de Censure pour *eux* ! Ils *peuvent* faire, et ils *font* des choses qui, dans notre monde, ne peuvent être que suggérées, et très discrètement, comme se passant là où les caméras n'ont pas accès ! Comment se peut-il qu'ils soient libres, alors que nous ne le sommes pas ? C'est atroce ! C'est *cruel* ! On nous refuse l'égalité des droits !

Laissez-moi sortir d'ici ! LAISSEZ-MOI SORTIR !

Au secours ! Que quelqu'un m'entende ! AU SECOURS !

QU'ON ME LAISSE SORTIR DE CETTE PUTAIN DE BOITE !

SCHÉMA DE PRINCIPE

Pour ponctuer son dédain, Miss Macy renifla comme d'autres produisent des bruits vulgaires, et commenta la situation :

— Pourquoi les gens se font-ils tout ce souci ? Ils ne nous *font* rien, vous ne direz pas le contraire !

Dans les villes, partout ailleurs, c'était la panique. Rien de tel dans le petit jardin de Miss Macy. Miss Macy considérait calmement les silhouettes monstrueuses, hautes de quinze cents mètres, des envahisseurs.

Ils avaient atterri, une semaine auparavant, dans un cosmonef de cent cinquante kilomètres de long, qui s'était posé en douceur dans le désert de l'Arizona. Il en était sorti mille, qui faisaient maintenant le tour du propriétaire.

Mais, comme l'avait fait remarquer Miss Macy, ils n'avaient fait de mal à personne, ils n'avaient rien cassé. Ils n'étaient pas faits d'une matière suffisamment dense pour endommager quoi que ce soit. Quand l'un d'entre eux posait son pied sur vous ou sur la maison où vous vous trouviez, vous vous trouviez plongé d'un coup dans une nuit noire ; tant que le pied restait là, vous n'y voyiez rien ; mais c'était tout.

Ils n'avaient prêté aucune attention aux humains, et tous les efforts pour entrer en communication avec eux avaient échoué. Tout comme avaient échoué toutes les attaques lancées contre eux par l'armée de terre et par l'aviation. Les obus explosaient à l'intérieur d'un corps envahisseur, sans lui faire de mal. La bombe H même qu'on avait lâchée sur l'un d'entre eux, en profitant d'un moment où il traversait une zone désertique, ne l'avait pas le moins du monde incommodé.

Ils ne s'étaient, apparemment, même pas aperçus de notre présence.

Miss Macy se tourna vers sa sœur, qui s'appelait aussi Miss Macy puisque ni l'une ni l'autre n'étaient mariées :

— Que pourrait-on souhaiter de mieux comme preuve de ce qu'ils ne nous veulent aucun mal ?

— J'espère que tu as raison, Amanda, mais regarde ce qu'ils sont en train de faire ! dit Miss Macy-sœur.

La journée était belle, ou plus précisément avait commencé par l'être. Le ciel matinal avait été d'un bleu très pur, contre lequel les

têtes presque humanoïdes des géants s'étaient découpées nettement, au-dessus de leurs épaules, à mille cinq cents mètres d'altitude. Mais une sorte de brume commençait à tomber, et Miss Macy s'en aperçut en suivant le regard de sa sœur. Il y avait deux envahisseurs en vue, chacun avec entre les mains un objet cylindrique dont se dégageait la brume qui retombait lentement vers la surface de la planète. Miss Macy renifla à nouveau, cette fois tout simplement pour humer l'air :

— Ils s'amuse à faire des nuages, maintenant ! Chacun s'amuse comme il peut ! On ne va tout de même pas avoir peur d'un *nuage*, n'est-ce pas ? Je ne comprends pas pourquoi les gens s'inquiètent ainsi.

Son commentaire fait, elle reprit son travail.

— C'est un fertilisant que tu répands, Amanda, avec ta bombe ? demanda Miss Macy-sœur.

— Non, dit Miss Macy, c'est un insecticide.

POLITESSE

Rance Hendrix, spécialiste en exo-psychologie (psychologie des autres mondes) attaché à la troisième expédition vénusienne, arpentait avec lassitude les sables chauds, à la recherche d'un Vénusien ; dès qu'il en aurait rencontré un, il tenterait d'établir des relations amicales : c'était sa cinquième tentative. L'entreprise était décourageante. Les quatre tentatives précédentes avaient abouti à quatre échecs. Les experts attachés aux expéditions précédentes n'avaient, eux aussi, enregistré que des échecs.

Ce n'est pas rencontrer un Vénusien qui était difficile ; mais tous ceux qu'on avait rencontrés ne s'intéressaient absolument pas aux Terriens, et aucun d'entre eux n'avait manifesté la moindre disposition amicale. Cette absence totale de sociabilité était d'autant plus étrange que les Vénusiens parlaient les langues terriennes : des aptitudes télépathiques inconnues leur permettaient de saisir les moindres nuances de n'importe laquelle des langues parlées chez nous, et de répondre aux questions de façon aussi précisément nuancée... mais avec une hostilité sans nuances.

Il en venait justement un, la pelle sur l'épaule.

— Salut, Vénusien, dit Hendrix d'une voix enjouée.

— Adieu, Terrien, répondit le Vénusien sans s'arrêter.

C'était aussi vexant qu'ennuyeux pour Hendrix, qui emboîta le pas au Vénusien. Il devait courir pour ne pas se laisser distancer par le Vénusien aux longues jambes.

— Pourquoi vous refusez-vous à parler avec nous ? demanda Hendrix.

— Moi ? Je vous parle, bien que ça ne me plaise guère. Veuillez vous éloigner.

Le Vénusien s'arrêta et se mit à creuser le sol avec sa pelle, à la recherche d'œufs de korvil, sans davantage s'occuper du Terrien.

Hendrix le dévisagea, l'air frustré. C'était toujours la même chanson, quel que soit le Vénusien. Toutes les méthodes et procédures enseignées en psychologie terrienne comme en exo-psychologie échouaient.

Et ce sable qui brûlait les pieds à travers les semelles ; et cet air qui, respirable, n'en sentait pas moins le formol et n'en corrodait pas moins

les poumons, s'ajoutant à la fin de non-recevoir systématique... C'en était trop, Hendrix y renonça, il explosa :

— Eh bien, va te fourrer ta... dans le... !

C'est là une entreprise qui, pour un Terrien, constitue une impossibilité anatomique évidente. Mais les Vénusiens sont bisexués. Le Vénusien se retourna, incrédule, ravi : pour la première fois, un Terrien lui tenait le langage qui, sur Vénus, est la moindre des marques de civilité.

Il répondit par un souhait du même tonneau, avec un grand sourire tout bleu, posa sa pelle sur le sol et s'assit pour engager la conversation avec le Terrien si aimable. Et ce fut le point de départ d'une merveilleuse amitié et d'une compréhension parfaite entre la Terre et Vénus.

LES ONDULATS

Définitions extraites du *Mini-Gus* (version abrégée, à l'usage des élèves et étudiants, du *Dictionnaire de la langue française* de Paul Gustave), édition 2028 :

ONDULAT *n. m.* [XX^e ; de *mécanique ondulatoire*]. *Fam.* Dule.

DULE *n. m.* [XX^e ; *contraction de bidule*]. Inorganat du genre radio.

INORGANAT *n. m.* [XX^e]. Entité inorganique. « Les dules sont des inorganats » (Fr. Brown).

RADIO *n. f.* 1* Classe d'inorganats. 2* Bande de fréquences située entre les fréquences de courants domestiques et les fréquences lumineuses. 3* Vx Moyen de communication utilisé jusqu'en 1987.

*

Les premières salves de l'invasion ne furent absolument pas bruyantes, ce qui ne les empêcha pas d'être entendues par des millions de personnes. Georges Bailey était un individu parmi ces millions, et si je fais état de Georges Bailey, c'est parce qu'il fut le seul à se trouver à moins d'un googol d'années-lumière de la vérité, dans son hypothèse initiale. (Un googol est un nombre mythique, qui s'exprime par un 1 suivi de cent zéros, soit 10¹⁰⁰.)

Georges Bailey était saoul, et les choses étant ce qu'elles étaient, on ne peut guère le lui reprocher. Il écoutait la variété la plus vomitive de la publicité radiophonique. Il ne l'écoutait pas parce que tel aurait été son bon plaisir, la chose va sans dire, mais parce qu'il avait reçu de son patron l'ordre de l'écouter. Son patron était J.R. McGee, de la chaîne de radio MID.

Georges Bailey écrivait des textes publicitaires pour la radio. La seule chose qui lui fit plus horreur que la publicité était la radio. Et le voilà qui était assis, après ses heures de travail, à écouter des émissions publicitaires dithyrambiques et écœurantes radiodiffusées par une station concurrente.

— Bailey, lui avait dit J.R. McGee, vous devriez mieux connaître les réalisations de la concurrence. Vous devriez surtout vous tenir au fait de ce que diffusent nos clients qui sont également clients des autres chaînes.

On ne discute pas les suggestions appuyées de son employeur quand on veut garder une situation de beaucoup de dollars par semaine.

Mais on garde le droit de boire beaucoup de whisky-sour tout en écoutant. Georges Bailey ne s'en privait pas.

Et, entre deux flashes publicitaires, il jouait au gin-rummy avec Maisie Hetterman, mignonne petite dactylo rousse employée aux studios. Cela se passait dans l'appartement de Maisie, devant le poste de radio de Maisie (par principe, Georges ne possédait ni poste de radio ni téléviseur) ; mais l'alcool était fourni par Georges.

— ... seuls les meilleurs tabacs, disait la radio, entrent dans la fabrication des *bip-bip-bip*, les cigarettes préférées des Américains.

— Marconi ! dit Georges en lançant un regard torve à la radio.

Ce qu'il voulait dire, ce n'était pas « Marconi », bien sûr, c'était « Morse » ; mais les whisky-sour lui avaient un peu embrouillé les idées... et c'est ainsi que sa première hypothèse se trouva être plus proche de la réalité qu'aucune des millions d'autres hypothèses initiales. C'était bien de Marconi qu'il s'agissait, en un sens. En un sens très pervers.

— Marconi ? demanda Maisie.

Georges avait horreur de parler en compétition avec la radio ; il commença donc par tourner le bouton.

— Je voulais dire Morse, rectifia-t-il. C'est du morse, comme on l'utilise chez les boy-scouts et au Service des Transmissions. J'ai été boy-scout.

— Tu as bien changé.

Georges poussa un profond soupir :

— N'empêche qu'il va arriver des bricoles à quelqu'un ; ça coûte cher d'envoyer des communications en morse dans les bandes de fréquences de la radiodiffusion.

— Et ça veut dire quoi ?

— Ce que ça veut dire ? Ah, tu veux dire ce que ça veut dire... Eh bien, S, la lettre S. *Bip-bip-bip*, c'est S. SOS, c'est *bip-bip-bip-bô-bô-bô-bip-bip-bip*.

— O, c'est *bô-bô-bô* ?

— Redis-le-me-le, Maisie. J'aime. J'aime que tu me dises *bô-bô-bô*.

— Non, écoute, Georges, c'est peut-être vraiment un S.O.S. Rallume le poste.

Georges ralluma le poste. La marque de cigarettes n'avait pas encore fini de se vanter :

— ... essieux aux goûts les plus *bip-bip-bip*-nés préfèrent l'arôme plus raffiné des *ciga-bip-bip-bip*-trose. Dans leur nouvelle présentation qui leur *bip-bip-bip*-cheur.

— Ce n'est pas S.O.S. C'est une suite de S.

— Comme une bouilloire qui chante ? C'est peut-être un nouveau

gag publicitaire ?

Georges secoua la tête :

— Non, mon coco. Aucun gag publicitaire ne couvre jamais le nom de la marque. Attends, j'ai une idée.

Il tendit la main et manœuvra le bouton de réglage un peu vers la droite, puis un peu vers la gauche, et la stupeur se peignit sur son visage. Il tourna le bouton jusqu'à l'extrême gauche, en forçant. Il n'y avait aucun émetteur là, pas même le chuintement d'une porteuse...

— *Bip-bip-bip*, continuait imperturbablement le poste. *Bip-bip-bip*.

Il tourna le bouton jusqu'à l'extrême droite :

— *Bip-bip-bip*.

Georges coupa le contact et fixa Maisie sans la voir, ce qui était en soi une performance.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, Georges ?

— Je l'espère, dit Georges Bailey. Je l'espère de tout cœur.

Il avait déjà empoigné la bouteille pour se verser à boire, mais changea d'avis. Il venait d'avoir l'intuition que quelque chose d'important se passait, et il préférait ne pas aborder la situation avec le cerveau trop embrumé.

Mais il était très loin d'avoir compris à quel point c'était important.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Georges ?

— Je n'ai pas la moindre idée de ce que je veux dire. Mais ce que je peux te dire, Maisie, c'est que, si on fonce aux studios, on a une bonne chance d'y voir du sport.

*

5 avril 1987. C'est le soir où sont arrivés les ondulats.

La soirée avait commencé comme toutes les soirées. Mais ce n'était plus une soirée comme les autres.

Georges et Maisie avaient commencé par chercher un taxi, puis, n'en trouvant pas, s'étaient rabattus sur le métro. Oui, le métro fonctionnait encore, à l'époque. Le métro les déposa à un pâté de maisons de l'immeuble de Radio-MID.

L'immeuble avait tout de l'asile d'aliénés. Georges, tout sourire, traversa le hall d'un pas lent, au bras de Maisie, prit l'ascenseur jusqu'au cinquième et, sans raison aucune, donna un dollar au garçon d'ascenseur. Jamais encore, de toute sa vie, il n'avait donné de pourboire à un garçon d'ascenseur. Le garçon le remercia :

— Vous feriez mieux d'éviter les gros bonnets, monsieur Bailey. Ils sont prêts à mordre dès qu'on a l'air de les regarder.

— Merveilleux ! dit Georges.

De l'ascenseur, il se dirigea droit vers le bureau de J.R. McGee lui-même.

Des voix stridentes s'entrecoupaient derrière la porte vitrée. Georges

mit la main sur la poignée, et Maisie essaya de l'en arracher :

— Georges ! murmura-t-elle, tu vas te faire virer !

— Chaque chose en son temps... Ne reste pas sur le pas de la porte, coco.

Gentiment mais fermement, il repoussa Maisie jusqu'à une zone de sécurité.

— Mais, Georges, qu'est-ce que tu...

— Regarde bien.

Les voix surexcitées furent stoppées net par l'ouverture de la porte. Tous les regards se portèrent sur Georges, qui passa la tête dans la pièce, puis ouvrit la bouche et articula :

— *Bip-bip-bip. Bip-bip-bip.*

... et se recula, juste à temps pour échapper aux éclats de verre qui giclèrent de la porte vitrée fracassée par un presse-papiers et par un encrier qui la percutèrent simultanément.

Puis il saisit Maisie par le bras et tous deux descendirent l'escalier en courant.

— Maintenant, annonça-t-il, on va boire un coup.

Le bar sur l'autre trottoir, en face de l'immeuble de la radio, était bondé, mais la foule y était étrangement silencieuse. En hommage à la clientèle, faite pour l'essentiel de gens de la radio, il n'y avait pas de téléviseur dans l'établissement. Mais il y avait un poste de radio perfectionné, et presque tout le monde était massé sous le haut-parleur.

— *Bip*, disait la radio. *Bi-bô-b'bô-bip-bô-bip-bô-bip...*

— Ce que c'est beau, tu ne trouves pas ? souffla Georges à l'oreille de Maisie.

Quelqu'un tripota le bouton. Un autre demanda :

— C'est quelle fréquence ?

— Celle de la police, répondit quelque troisième, il faut essayer un poste étranger.

Quelqu'un approuva, manœuvra le bouton.

— Ça, ça devrait être Buenos Aires, dit quelqu'un.

— *Bip-bô-bô-bip-bip* ! dit la radio.

Quelqu'un se passa la main dans les cheveux et dit d'une voix autoritaire :

— Fermez-lui le clapet, à cette foutue radio.

Quelqu'un d'autre ralluma.

Georges, qui avait l'air de s'amuser, se dirigea, suivi de Maisie, vers un recoin où il avait aperçu Pete Mulvaney assis tout seul face à une bouteille. Lui et Maisie s'assirent en face de Pete.

— Salut ! dit Georges d'une voix grave.

— Saleté, dit Pete, chef du service technique de Radio-MID.

— Belle nuit, Mulvaney, dit Georges. As-tu remarqué la lune qui

chevauche les nuages laineux, tel un galion d'or ballotté sur les crêtes mousseuses de vagues argentées, par un orageux...

— La ferme, j'essaie de réfléchir.

— Whisky-sour, dit Georges au garçon. Deux.

Puis il se tourna vers Mulvaney :

— Tant que tu y es, essaie de réfléchir à haute voix, qu'on en profite. Mais d'abord, comment as-tu fait pour t'évader de la maison de fous d'en face ?

— Je suis viré, foutu à la porte, sur le sable.

— On y fera des pâtés ensemble. Qu'est-ce que tu as fait ? Tu leur as dit *bip-bip-bip* ?

L'admiration se peignit sur le visage de Pete :

— Tu as fait ça ?

— Et j'ai un témoin. Et toi, qu'est-ce que tu leur as fait ?

— Je leur ai dit ce que je pense que c'est, et eux ils pensent que je suis fou.

— Et tu l'es ?

— Oui.

— Parfait, dit Georges. Alors la suite nous intéresse... non, attends : et la télé ?

— C'est le même coup. Les mêmes *bip-bô* dans les haut-parleurs, et l'image vacille et pâlit, à chaque trait ou point ; ce n'est plus qu'une grisaille de flocons de neige.

— C'est parfait. Et maintenant, explique-moi ce qui a flanché. Ce n'est pas que ça m'intéresse, tout ce que je demande c'est que ce soit une tuile sérieuse mais je voudrais savoir.

— À mon avis, c'est le continuum espace-temps. Il y a un gauchissement dans le continuum.

— Ce cher vieux continuum ! dit Georges Bailey.

— Tu veux la boucler, Georges ? intervint Maisie : moi, ça m'intéresse.

Pete prit la bouteille devant lui et se versa encore à boire :

— L'espace, dit-il, est gauchi, tordu, replié. Et il est fini. Une fois parti dans une direction donnée, à condition de continuer pendant le temps voulu, on retrouve son point de départ. C'est le coup de la fourmi qui rampe à la surface d'une pomme.

— L'exemple type, ce n'est pas une pomme, c'est une orange.

— D'accord pour l'orange. Alors imagine que les premières ondes radio à avoir été produites viennent juste d'achever le grand tour. En quatre-vingt-six ans.

— Quatre-vingt-six ans ? Mais je croyais que les ondes radio se propagent à la vitesse de la lumière... et en ce cas, en quatre-vingt-six ans, elles ne peuvent franchir que quatre-vingt-six années-lumière, et il est exclu que ce soit le périmètre de l'univers, puisqu'il y a des

galaxies dont on sait qu'elles sont à des millions, ou même à des milliards d'années-lumière. Je ne me souviens pas des chiffres exacts, Pete, mais notre Galaxie à nous est vachement plus grande que quatre-vingt-six années-lumière, à elle toute seule.

— C'est bien pour ça que je dis que l'espace est nécessairement gauchi, soupira Pete Mulvaney. Il y a un raccourci, quelque part.

— Ce n'est plus un raccourci, c'est un court-circuit.

— Bravo. Mais écoute ce qu'on reçoit. Tu sais lire le morse ?

— Plus guère. Et en tout cas pas à ce rythme.

— Moi, je sais. C'est du pur préhistorico-américain, jusque dans les formules argotiques. C'est le baratin qu'on ramassait sur toutes les antennes, du temps où ça s'appelait T.S.F., avant même qu'il y ait des émetteurs réguliers. Je reconnais l'argot, les abréviations, les bavardages entre l'amateur de T.S.F. installé dans son grenier et l'autre sans-filiste opérant dans sa grange. C'était un festival de manipulateurs de graphie, de cohérents de Branly et de galènes... tu devrais entendre sous peu un solo de violon. Et tu sais ce qu'il va jouer, ce violoniste ?

— Non. Quoi ?

— Le *Largo* de Haendel. Le premier disque de phono à avoir jamais été transmis par radio... on disait T.S.F., à l'époque. Transmis par Fessenden depuis l'émetteur de Brant Rock en 1906. Tu vas entendre son indicatif, CQ-CQ, dans pas longtemps. Je te parie un verre.

— Je veux bien te suivre. Mais qu'est-ce que c'était que ce *bip-bip-bip* par lequel tout a commencé ?

— Marconi, mon vieux Georges ! Quel a été le signal le plus puissant jamais radiodiffusé, par qui, et quand ?

— Marconi ? *Bip-bip-bip* ? Il y a quatre-vingt-six ans ?

— Tu as droit à la médaille en chocolat. Le premier signal à avoir franchi l'Atlantique, le 12 décembre 1901. Trois heures durant, le puissant émetteur de Marconi installé à Poldhu, avec ses mâts d'antenne hauts de soixante mètres, envoyait à intervalles réguliers la lettre S, *bip-bip-bip*, pendant que Marconi avec deux assistants installés à St. John de Terre-Neuve faisait monter à cent vingt mètres d'altitude un cerf-volant tirant une antenne, pour finir par capter le signal. Ça a traversé l'Atlantique, mon vieux, avec les étincelles jaillissant des monstrueuses bouteilles de Leyde installées à Poldhu ! Avec vingt mille volts de jus jaillissant de l'antenne monstrueuse !

— Pas si vite, Pete ! Ne nous emballons pas ! Tu dérailles : si cela se passait en 1901, et si la première radiodiffusion musicale a eu lieu en 1906, ça nous laisse encore cinq ans à attendre que la musique de Fessenden nous arrive, par le même canal. Même s'il existe un raccourci de quatre-vingt-six ans dans l'espace, et même si ces signaux ne se sont pas affaiblis, en cours de route, au point d'être devenus

inaudibles. C'est du délire.

— Je t'avais prévenu, je suis fou. Ces signaux, après avoir franchi des distances pareilles, seraient tellement faibles qu'on pourrait les considérer comme inexistantes. De plus, les signaux qu'on reçoit couvrent toutes les bandes de fréquences, y compris les micro-ondes, et la puissance est identique sur toute la gamme. Et, pour couronner le tout, comme tu l'as si bien fait remarquer, nous avons déjà remonté presque cinq ans en deux heures, ce qui constitue une impossibilité absolue. Je t'avais prévenu, c'est de la folie.

— Mais...

— Ta gueule ! Écoute ! dit Pete.

Une voix, tout empâtée mais indubitablement humaine, sortait du haut-parleur, mêlée à la friture et aux signaux en morse. Puis de la musique, faible et grésillante, mais c'était indubitablement du violon. Et le violon jouait le *Largo* de Haendel.

Soudain la musique se mit à grimper dans l'aigu, atteignit le suraigu, devint douloureuse à entendre, continua à monter, dépassa les limites audibles et disparut.

Quelqu'un hurla : « Éteignez cette foutue radio ! », quelqu'un d'autre l'éteignit, et cette fois plus personne ne la ralluma.

— Je n'y croyais pas vraiment non plus, dit Pete. Et il y a un autre argument encore contre cette thèse : ces signaux perturbent également la télévision, ce que des ondes radio sont incapables de faire...

» Il doit y avoir une tout autre explication, reprit Pete après une méditation plutôt morose. Plus j'y repense maintenant, et plus je suis amené à penser que j'ai tort de penser cela.

Pete avait raison : il avait tort.

*

— Totalement irrationnel ! proclama M. Ogilvie.

M. Ogilvie retira ses lunettes, fronça les sourcils d'un air féroce, remit ses lunettes et s'en servit pour parcourir les feuillets de copie qu'il tenait à la main. Les ayant parcourus, il les rejeta avec mépris sur son bureau, où ils glissèrent jusqu'à buter contre la plaquette sur laquelle on lisait les nom et qualité du titulaire du bureau :

B.R. Ogilvie
Rédacteur en Chef

— Totalement irrationnel ! répéta M. Ogilvie.

Casey Blair, son meilleur reporter, souffla un rond de fumée dans lequel il inséra un doigt, puis demanda :

— Pourquoi ?

— Parce que... parce que c'est *totalement* irrationnel.

— Il est 3 heures du matin, dit Casey Blair. Les interférences ont

commencé il y a cinq heures, et il n'y a plus une seule émission qui passe désormais, que ce soit à la télé ou à la radio. Tous les postes émetteurs du monde entier ont cessé d'émettre.

» Et ils ont cessé pour deux raisons. Primo parce que c'était un pur gaspillage d'énergie électrique. Secundo parce que tous les gouvernements l'ont exigé, afin de ne pas compliquer davantage le boulot des techniciens de radiogoniométrie qui cherchent à repérer la source de l'interférence. Voilà donc cinq heures, depuis l'apparition de l'interférence, que tous les techniciens utilisent tout le matériel de radiogoniométrie disponible, et pour aboutir à quelles conclusions ?

— C'est totalement irrationnel, répéta le rédacteur en chef.

— Totalement. C'est néanmoins un fait. À 23 heures, heure de New York, Greenwich a obtenu (je transpose tout en temps de New York) la direction générale de Miami, pour la source. La source a dérivé vers le nord et à 2 heures elle était située dans l'axe de Richmond, en Virginie. À 23 heures, San Francisco trouvait un cap sur Denver. Trois heures plus tard, la dérive vers le sud amenait le cap sur Tucson. Hémisphère Sud : détection à partir de Capetown en Afrique du Sud. Source localisée d'abord dans la direction de Buenos Aires, dérivant ensuite vers Montevideo, quinze cents kilomètres plus au nord.

» À 23 heures, New York repérait des signaux faibles, pointant vers Madrid ; à 2 heures du matin, plus aucun signal repérable. Peut-être est-ce parce que New York utilise une boucle qui ne s'oriente que dans un plan horizontal.

— Absurde !

— Je préfère vous entendre dire « totalement irrationnel », monsieur Ogilvie. C'est totalement irrationnel, mais absolument pas absurde. Cet ensemble de relevés, ainsi que tous les autres relevés dont j'ai eu connaissance, tout cela concourt vers un point unique... à condition de les interpréter comme autant de lignes droites, de tangentes à la Terre, au lieu de les imaginer incurvées et suivant la courbure du globe. J'ai fait l'expérience avec un petit globe terrestre et une carte du ciel. Toutes les lignes relevées convergent sur la constellation du Lion.

Casey Blair se pencha sur le bureau et posa l'index sur la première page de l'article qu'il venait d'apporter :

— Les radiogoniomètres opérant aux endroits d'où le Lion apparaît au zénith n'obtiennent aucun signal. Les postes situés sur le périmètre de la Terre par rapport à ce point obtiennent les signaux les plus forts. Écoutez... faites vérifier mes données par un astronome, si vous voulez, avant de publier mon article. Mais faites vite, si vous ne tenez pas à lire cela dans un autre journal avant.

— Mais les couches externes de l'atmosphère, Casey...

— Je sais, je sais. Tout cela est totalement irrationnel. Mais c'est un

fait. Et le journal boucle dans une heure. Vous feriez mieux d'envoyer ma copie à la composition et de faire vérifier ce que j'ai écrit pendant que ça se compose. Et il y a un autre point à faire vérifier.

— Quoi encore ?

— Je n'avais pas les données nécessaires pour déterminer les positions des planètes. Le Lion est sur l'écliptique ; une planète se trouve peut-être entre les deux, sur la trajectoire. Pourquoi pas Mars...

Le regard de M. Ogilvie s'éclaira, puis s'obscurcit derechef :

— Le monde entier n'a pas fini de se foutre de nous, si vous vous êtes trompé, Blair.

— Et si je ne me suis pas trompé ?

Le rédacteur en chef décrocha son téléphone et donna ses ordres.

*

La première page de la dernière édition (6 heures du matin) du *Morning Messenger* de New York, en date du 6 avril 1987, était barrée sur toute sa largeur par une grosse manchette :

L'INTERFÉRENCE RADIO
PROVIENT DE L'ESPACE

Des Extra-Terrestres tentent peut-être
d'établir une communication avec nous

Il n'y avait plus aucune tentative d'émettre, que ce soit en radio ou en télévision.

Dès l'ouverture de la Bourse, les actions des entreprises de radio et de télévision étaient en baisse de plusieurs points ; il y eut une chute brutale des cours vers midi, puis quelques demandes firent un peu remonter les cours.

Les réactions de la population étaient diverses ; les personnes ne possédant pas de postes de radio se précipitaient pour en acheter un, et cela entraîna un boom, sur les portatifs comme sur les gros appareils puissants. Les ventes de téléviseurs furent par contre stoppées net : il n'y avait plus d'émissions, plus d'images donc à espérer ; quant au son, c'était le même grésillement qui arrivait, magma de signaux, de parole et de musique, que dans les postes de radio. Ce qui, comme Pete Mulvaney l'avait rappelé à Georges Bailey, était la manifestation d'une impossibilité absolue : les fréquences radio ne peuvent en aucun cas activer le circuit son d'un téléviseur. Mais ces fréquences radio l'activaient... *si c'étaient bien* des fréquences radio.

À écouter les postes de radio, c'étaient des fréquences radio, encore qu'affreusement hachurées. Personne ne pouvait en supporter longtemps l'écoute. Oui, bien sûr, il y avait des instants privilégiés, quelques secondes d'affilée pendant lesquelles les vieillards pouvaient

reconnaître la voix d'une vedette de leur adolescence, des échos du match Carpentier-Dempsey, ou un fragment de reportage sur Pearl Harbor (Pearl Harbor... vous vous souvenez ? L'attaque japonaise...). Mais ces instants où il y avait quelque chose à écouter étaient rarissimes. Pour l'essentiel, ce qui sortait des haut-parleurs était une affreuse mixture de musiquettes, de publicité et de rognures de ce qui avait été de la musique. Le tout parfaitement indéchiffrable, et qui devenait très vite insoutenable.

Mais la curiosité est toujours plus forte que tout. Les ventes de postes récepteurs montèrent en flèche, pendant quelques jours.

Il y eut d'autres montées en flèche de ventes, moins explicables, moins accessibles à l'analyse logique. Comme aux beaux jours de la peur d'une invasion martienne à la suite de l'émission de Welles, en 1938, les armuriers vendirent tous leurs stocks de fusil de chasse et d'armes de poing. Les libraires se virent demander autant de bibles que de livres d'astronomie – et les livres d'astronomie se vendaient comme des petits pains. Dans tout un secteur du continent américain, il y eut un accroissement vertigineux de la demande pour des paratonnerres, et les installateurs ne descendaient d'un toit que pour remonter sur un autre.

Pour une raison qui n'a jamais été élucidée, les habitants de Mobile, dans l'Alabama, se précipitèrent sur les hameçons de pêche, dévalisant en quelques heures les quincailleries et magasins d'articles de sports.

Les livres d'astrologie rapportèrent des fortunes, ainsi que les monographies sur la planète Mars. Oui, sur la planète Mars, nonobstant le fait que Mars était à l'époque de l'autre côté du soleil et que tous les articles de tous les journaux avaient affirmé qu'il n'y avait aucune planète entre la Terre et la constellation du Lion.

Ce qui se passait était vraiment étrange... et il n'y avait aucune source d'information sur les événements, en dehors de la presse écrite. Les gens se massaient devant les imprimeries, pour ne pas rater les dernières éditions. Les chefs des services de ventes sombraient doucement dans la folie furieuse.

De petits groupes de curieux s'assemblaient aussi autour des studios de radio et de télévision réduits au silence, et les conversations s'engageaient à voix basse, comme pour une veillée funèbre. Les portes de Radio-MID étaient verrouillées, le portier ne laissant pénétrer que les techniciens qui cherchaient à débrouiller les données du problème. Certains de ces techniciens attaquaient leur vingt-sixième heure de travail sans sommeil.

*

Georges Bailey se réveilla à midi, avec juste une légère migraine. Il se rasa, prit sa douche, sortit ; il se contenta d'un petit déjeuner

liquide, peu alcoolisé, et se sentit enfin les idées claires. Il acheta les premières éditions des journaux du soir et leur lecture lui apporta une joie profonde : il avait vu juste, on ne savait toujours pas ce qui foirait, mais ça foirait sérieusement.

Mais qu'est-ce qui foirait ?

La réponse vint dans les éditions suivantes des journaux du soir. La manchette était en style télégraphique, pour permettre de caser du trente-six, le plus gros des caractères disponibles

PLANÈTE ENVAHIE,
DIT SCIENTIFIQUE

Pas un seul abonné ne reçut son journal, ce soir-là : les porteurs de journaux étaient assaillis dès qu'ils sortaient de l'imprimerie. Ils vendaient leurs journaux, au lieu de les livrer aux abonnés, les plus malins obtenant jusqu'à un dollar. Les livreurs sots et honnêtes, qui ne voulaient pas vendre, n'eurent pas davantage d'exemplaires à livrer : la foule les leur prenait sans payer.

Dans les toutes dernières éditions, la manchette subit un changement mineur – mineur du point de vue typographique, mais majeur quant à la signification :

PLANÈTE ENVAHIE,
DISENT SCIENTIFIQUES

Quatre lettres de plus : SEN pour transformer DIT en DISENT, un S ajouté à SCIENTIFIQUE ; les quatre lettres SENS changeaient tout le sens du titre(4).

Tous les records furent battus ce soir-là à Carnegie Hall, à l'occasion d'une conférence donnée à minuit. Une conférence imprévue et non annoncée. Le Pr Helmetz était descendu du train à 23 h 30 et avait été assailli par une foule de reporters. Helmetz, professeur à Harvard, était le scientifique qui avait le premier parlé d'invasion.

Harvey Ambers, directeur de Carnegie Hall, s'était frayé un chemin à travers la foule des journalistes. Il parvint au but ayant perdu en route ses lunettes, son souffle et son chapeau, mais il s'accrocha au bras de Helmetz et, dès qu'il eut retrouvé son souffle, il hurla à l'oreille de celui-ci :

— Il faut que vous donniez une conférence à Carnegie Hall ! Cinq mille dollars pour une conférence sur les Dules !

— D'accord ! Demain après-midi, ça ira ?

— Non ! Tout de suite ! Venez !

— Mais...

— On fera salle comble ! Vite !

Et, n'ayant plus ni lunettes ni chapeau à perdre, il se mit à jouer des coudes vers la sortie, tout en hurlant :

— Laissez passer ! Vous pourrez tous entendre le professeur à Carnegie Hall, et ici aucun de vous ne peut rien entendre. Et n'oubliez pas de faire la publicité de la réunion, en cours de route.

La publicité en question fut si bien faite que, Carnegie Hall bourré, il fallut installer une sono à l'extérieur, pour les foules massées dans tout le quartier alentour.

N'importe quel fabricant de machines à laver ou de spaghetti aurait volontiers payé un million de dollars le droit de persiller la conférence de ses flashes publicitaires, à la radio ou à la télé... mais il n'y eut malheureusement ni radio ni télé pour diffuser cela : les canaux étaient occupés par les Dules.

*

— Et maintenant, s'il y a des questions... dit le Pr Helmetz.

— Professeur ! cria un journaliste plus rapide que les autres : est-ce que tous les radiogoniomètres confirment ce que vous venez de nous dire à propos du changement intervenu cet après-midi ?

— Absolument. Vers midi, tous les signaux captés ont commencé à faiblir. À 14 h 45, il n'y a plus eu de signaux. Jusque-là, les ondes radio venaient du ciel, changeant constamment de cap par rapport à la surface de la Terre, mais restant immuables par rapport à un point de la constellation du Lion.

— Par rapport à quelle étoile du Lion ?

— Par rapport à aucune des étoiles figurant sur nos cartes du ciel. Cela provenait, soit d'un point immatériel dans l'espace, soit d'une étoile trop peu lumineuse pour nos télescopes.

» Mais à 14 h 45 aujourd'hui... plus exactement hier, puisqu'il est minuit passé... tous les radiogoniomètres sont devenus muets. Les signaux persistaient néanmoins, arrivant désormais de tous les azimuts avec la même intensité. Les Bidules étaient tous en place.

» Il n'y a aucune autre conclusion possible. La Terre est désormais cernée, prise comme dans un cocon, par des ondes radio *n'ayant aucun point d'origine*, qui contournent sans cesse la Terre en tous sens, changeant de forme à volonté... mais restant à l'image des signaux radio d'origine terrestre, des signaux qui ont initialement attiré leur attention et les ont fait venir ici.

— À votre avis, proviennent-ils d'une étoile invisible pour nous, ou peuvent-ils être originaires d'un simple point de l'espace ?

— Je penche pour le point de l'espace. Et pourquoi non ? Ce ne sont pas des êtres matériels. S'ils nous sont venus d'une étoile, il faut que ce soit une étoile bien sombre pour nous être invisible, puisqu'elle serait nécessairement relativement proche... distante de quarante-trois

années-lumière seulement, ce qui n'est pas la mer à boire.

— Comment pouvez-vous déterminer cette distance ?

— En admettant – ce qui est une hypothèse très raisonnable – qu'ils se sont mis en route dès qu'ils ont perçu nos premiers signaux radio, c'est-à-dire l'émission par Marconi de la lettre S, il y a quatre-vingt-six ans. Étant donné que les premiers arrivés ont pris cette forme-là, nous supposons qu'ils sont partis dans notre direction au reçu de ces signaux. Les signaux de Marconi ont atteint, il y a quarante-trois ans, un point situé à quarante-trois années-lumière ; se déplaçant, eux aussi, à la vitesse de la lumière, les Bidules auraient mis quarante-trois ans pour arriver jusqu'à nous.

» Logiquement, seuls les premiers arrivés ont pris la forme de signaux en morse. Les suivants ont pris la forme des autres ondes qu'ils ont croisées (et peut-être absorbées) en cours de route. On doit trouver maintenant, autour de la Terre, des fragments d'émissions récentes, d'émissions d'il y a quelques jours à peine. Il doit même y avoir des fragments des toutes dernières émissions, mais celles-ci n'ont pas encore été repérées.

— Pourriez-vous décrire un de ces Bidules, professeur ?

— Ni mieux ni moins bien que je ne pourrais décrire une onde radio. Si on va au fond des choses, ces Bidules *sont* des ondes radio, bien qu'ils n'émanent d'aucun émetteur. Ils représentent une forme de vie à base de mouvement ondulatoire, comme notre forme de vie à nous est à base de vibrations de la matière.

— Et ils sont de dimensions diverses ?

— Oui... et doublement, en quelque sorte. On mesure les ondes radio de crête à crête, ce qui donne la dimension dite de longueur d'onde. Étant donné que les Bidules couvrent toute l'étendue de toutes les gammes d'ondes de nos récepteurs radio et télé, nous avons le choix entre deux hypothèses : soit ils ont des dimensions suffisamment variées pour occuper toutes les cases de nos cadrans, soit ils ont la faculté de s'adapter à tous les réglages de cadran que nous pouvons faire.

» Mais cela ne rend compte que de la longueur d'onde. On peut également dire, en un sens, qu'une onde radio a une longueur « hors tout », déterminée par sa durée totale d'émission. Quand une antenne émettrice lance un élément de programme qui dure une seconde, l'onde porteuse de ce programme a une longueur totale d'une seconde-lumière, soit en gros 300 000 kilomètres. Un programme d'une demi-heure sans interruption produit, en fait, une onde porteuse continue dont la longueur totale est de trente minutes-lumière.

» Les Bidules, mesurés individuellement à cette deuxième toise, ont des tailles allant de quelques milliers de kilomètres (correspondant à une durée de quelques fractions de seconde) à facilement un million

de kilomètres (plusieurs secondes d'émission). L'extrait de programme le plus long à avoir été observé a duré environ sept secondes, ce qui représente plus de deux millions de kilomètres.

— Mais enfin, professeur Helmetz, pourquoi tenez-vous pour acquis que ces ondes sont des entités vivantes ? Pourquoi ne seraient-ce pas simplement des ondes ?

— Parce que ce que vous appelez « simplement des ondes » serait soumis à un certain nombre de lois, comme la matière inanimée est soumise à un certain nombre de lois. Un animal peut, par exemple, escalader une colline, alors qu'une pierre ne le peut pas, sauf à y être amenée par quelque force externe. Ces Bidules qui nous ont envahis sont des formes de vie parce qu'ils font preuve de volonté, parce qu'ils savent changer la direction de leur déplacement, et plus encore parce qu'ils maintiennent leur identité : deux signaux n'entrent jamais en conflit dans un poste récepteur donné. Ils se suivent, mais ne se superposent pas. Ils ne se mélangent pas comme le feraient des signaux émis. Ce ne sont pas « simplement des ondes ».

— Diriez-vous qu'ils sont doués de raison ?

Le Pr Helmetz retira ses lunettes et les essuya lentement, tout en réfléchissant :

— Je doute que nous le découvrons jamais, dit-il enfin. L'intelligence d'êtres de cette catégorie, s'ils en sont doués, se situe sur un plan tellement différent qu'il ne peut pas exister de point d'intersection à partir duquel nous pourrions avoir des relations. Nous sommes faits de matière. Eux sont immatériels. Il n'y a rien de commun entre nous.

— Mais s'ils sont doués d'une forme d'intelligence...

— Les fourmis ont une intelligence, en un sens. Appelez cela « instinct », si vous voulez, mais l'instinct n'en est pas moins une forme d'intelligence ; l'instinct leur permet de réaliser certaines des choses que leur ferait réaliser l'intelligence. Nous ne pouvons cependant pas établir de communication avec des fourmis, et il est encore plus improbable que nous parvenions jamais à établir de communication avec ces Bidules. La différence d'espèce entre l'intelligence des fourmis et la nôtre n'est pas grande, si on la confronte à la différence d'espèce entre l'intelligence des Bidules, s'ils en ont une, et la nôtre. Non, je ne pense pas que nous parvenions jamais à établir la communication.

*

Le professeur avait raison sur ce point. La communication avec les Dules (contraction que l'usage a imposée au nom initialement donné aux Bidules) n'a jamais pu être établie.

Dès le lendemain, les cours des actions de l'industrie radio-électrique

se stabilisèrent. Mais le jour d'après, quelqu'un posa au Pr Helmetz la question rouge, la question à soixante-quatre dollars... et les journaux publièrent sa réponse :

— La reprise des émissions de radio et de télé ? Je ne sais pas si nous y parviendrons jamais. Certainement pas tant que les Bidules ne seront pas partis, et pourquoi partiraient-ils ? Parce que des communications par radio auraient été établies par une autre civilisation sur une autre planète, ce qui les y attirerait ? Bien sûr ; mais une partie au moins d'entre eux reviendraient dès que nous recommencerions à produire des ondes radio.

Les actions de l'industrie radio-électrique tombèrent à pratiquement zéro dans l'heure qui suivit. Il n'y eut cependant aucune scène de panique dans les diverses Bourses de la planète : il n'y eut pas de ventes effrénées, parce qu'il n'y avait pas d'acheteurs, effrénés ni calmes. Ceux qui avaient ces actions les gardèrent.

Les employés et animateurs de la radio et de la télé se mirent en quête de situations ailleurs. Les animateurs n'eurent aucun mal à se recaser : toutes les autres formes de distractions connurent des booms sans précédent.

*

— Deux de chute ! annonça Georges Bailey.

Le barman lui demanda ce qu'il entendait par là.

— Je ne sais pas, Hank. C'est une intuition que je viens d'avoir.

— Une intuition à quel propos ?

— Ça non plus, je ne le sais pas. Mélangez-m'en encore un, et je rentre à la maison.

Le shaker électrique refusait de marcher, et Hank fut obligé de faire le mélange à la force du poignet.

— C'est très bon comme exercice, commenta Georges, vous en manquiez. Ça vous fera un peu maigrir.

Hank grogna, la glace tinta gaiement, et le liquide coula du shaker dans le verre de Georges Bailey, qui but lentement en savourant. Puis il sortit sous l'orage d'avril. Il était là sous l'auvent, attendant que passe un taxi libre. Un vieil homme attendait déjà, lui aussi.

— Quel temps ! dit Georges.

— Vous avez remarqué aussi ?

— Remarqué quoi ?

— Observez un peu, mon bon. Observez, vous le remarquerez.

Le vieil homme s'éloigna. Il ne passait toujours pas de taxi, et Georges resta un bon moment à attendre. Et puis, soudain, il le remarqua. Sa mâchoire s'affaissa un peu. Puis il referma la bouche et retourna dans le bar, où il alla vers le téléphone et composa le numéro de Pete Mulvaney. Il eut trois faux numéros avant d'obtenir celui de

Pete.

— J'écoute ? dit la voix de Pete.

— Georges Bailey. Écoute, Pete... As-tu remarqué le temps qu'il fait ?

— Tu as raison. *Il n'y a pas d'éclairs*. Et il devrait y en avoir, avec un orage pareil.

— Comment tu expliques ça, Pete ? Les Dules ?

— Bien sûr. Et ce n'est que le début, si...

Un craquement, puis la voix de Pete s'estompa, disparut.

— Allô ! Allô ! Pete ! Tu m'entends ?

Un air de violon. Pete Mulvaney ne jouait pas du violon.

— Hé, Pete ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Tu m'entends, Georges ? Le téléphone n'en a plus pour longtemps. Apporte...

Un craquement. De la friture. Puis une voix...

— ... venez au Carnegie Hall. Les meilleurs musiciens qui...

Georges raccrocha le récepteur, sortit, marcha sous la pluie jusque chez Pete. En cours de route, il acheta une bouteille de scotch : Pete avait commencé à lui dire d'apporter quelque chose, c'était peut-être du scotch qu'il voulait.

C'était bien ça. Ils se versèrent à boire, levèrent leurs verres. La lumière vacilla, s'éteignit, puis revint, mais très affaiblie.

— Plus d'éclairs, dit Georges. Plus d'éclairs, et bientôt plus d'éclairage. Ils sont en train de mettre la main sur le téléphone. Qu'est-ce qu'ils font des éclairs ?

— Ils les mangent, je pense. Je pense qu'ils se nourrissent d'électricité.

— Plus d'éclairs... Nom de Dieu ! Je peux me passer de téléphone, les bougies et les lampes à pétrole n'éclairent pas si mal... mais les éclairs vont me manquer. J'aime les éclairs. Nom de Dieu !

Les lumières s'éteignirent totalement. Pete Mulvaney savoura son scotch dans le noir :

— Lumière électrique, réfrigérateurs, grille-pain électriques, aspirateurs...

— Juke-boxes ! Tu te rends compte, plus de ces putains de juke-boxes ! Plus de sonos ! Et le cinéma ?

— Adieu le cinéma. Sauf peut-être du muet, avec appareils à manivelle et lampe à pétrole, sur petit écran. Mais rends-toi compte, Georges : plus d'autos... aucun moteur d'auto ne peut tourner sans électricité.

— Pourquoi pas ? Si on le fait démarrer à la manivelle...

— Il faut une étincelle. Comment obtenir l'étincelle sans électricité ?

— Mais tu as raison ! Plus d'avions, alors ! Ou peut-être...

— Oui et non. On pourrait faire marcher un réacteur sans électricité,

mais ça servirait à quoi ? Plus d'électricité, plus d'instruments ! Comment voudrais-tu piloter ? À vue ?

— Plus de radar. C'est la fin des guerres, d'ici à un bout de temps.

Georges se dressa soudain :

— Dis donc, Pete, et l'énergie atomique ? Ça peut encore marcher ?

— J'en doute. Ce sont des phénomènes électriques. Je parie que les Dules mangent aussi les neutrons libres. (Si le gouvernement n'avait pas fait le secret sur la chose, il aurait gagné son pari : une bombe A, qu'on avait essayée dans le Nevada, pour voir, avait foiré comme un pétard mouillé, et les piles atomiques s'arrêtaient l'une après l'autre.)

— Autobus et autocars, dit lentement Georges... Pete, rends-toi compte ! Nous allons revenir à l'énergie traditionnelle, à la traction animale. Si tu as de l'argent à placer, achète des chevaux. Des juments plutôt. Une poulinière va coûter mille fois son poids de platine.

— Tu n'as pas tort. Mais n'oublie pas la vapeur. Nous pourrions toujours faire marcher des locomotives et des machines à vapeur fixes.

— Le cheval-de-fer pour les grandes distances, oui. Mais le brave canasson pour le porte-à-porte. Tu montes à cheval, Pete ?

— J'ai su, jadis, mais je me fais vieux. Je me contenterai d'un vélo. Je vais courir en acheter un demain, avant que la ruée ne commence. Moi, je vais me précipiter dessus.

— Bonne idée. Ce sera chouette, dans les rues, sans voitures pour vous renverser. Et tu sais...

— Quoi ?

— Je vais m'acheter une trompette. J'en jouais quand j'étais au lycée. Je m'y remettrai vite. Et alors j'irai me dégoter un petit trou quelque part à la campagne, et j'écirai enfin ce rom... Et l'imprimerie ?

— On imprimait des livres des siècles avant de connaître l'électricité, Georges. Il faudra un peu de temps pour que les imprimeurs se recyclent, mais des livres, on en aura. Dieu soit loué.

Georges Bailey se leva, alla vers la fenêtre et regarda la rue plongée dans la nuit. La pluie avait cessé, le ciel était clair.

Un tramway était arrêté, lumières coupées, au milieu de la rue. Une auto qui passait s'arrêta, repartit lentement, s'arrêta encore, ses lanternes vacillant. Georges leva les yeux vers le ciel et but une gorgée de whisky.

— Plus d'éclairs... Les éclairs me manqueront.

*

La conversion se fit plus souplement qu'on n'avait osé l'espérer.

Le gouvernement, réuni en session extraordinaire, prit la sage décision de créer une commission unique, à pouvoirs absolument illimités, avec trois sous-commissions seulement. La commission

principale, dite Bureau de Réajustement économique, ne comportait que sept membres ; sa mission était de coordonner les efforts des trois sous-commissions et de trancher, rapidement et sans appel, pour tous les conflits surgissant entre elles.

La première des trois sous-commissions prit le nom de Bureau de Transports. Ce bureau commença – à titre provisoire, mais immédiatement – par remplacer les entreprises privées à la direction des chemins de fer. Les locomotrices Diesel furent poussées sur des voies de garage, les locomotives à vapeur furent remises en service et les problèmes de circulation sans signalisation électrique ni télégraphe furent résolus. Le bureau édicta ensuite la liste des transports prioritaires : en premier lieu, le ravitaillement ; en second lieu, le charbon et le fuel ; ensuite, les objets manufacturés essentiels, par ordre d'importance. Le long des voies s'entassèrent les postes de télévision, de radio, les cuisinières électriques, les réfrigérateurs et autres matériels analogues, le tout sortant d'usine ou à l'état de neuf, et attendant là d'être dépecé par les récupérateurs de métaux.

Tous les chevaux furent déclarés Pupilles de la Nation ; une hiérarchie chevaline rigoureuse fut établie selon les mérites de chacun, et tous les chevaux reçurent une affectation au service du travail ou à la reproduction. Les chevaux de trait ne furent utilisés que pour les transports les plus essentiels. Le programme de reproduction devint l'objet de toutes les prévenances ; il était prévu que la population chevaline doublerait en deux ans, serait quadruplée en trois, et qu'avant six ou sept ans il y aurait un cheval dans chaque garage du pays.

Les agriculteurs, privés provisoirement de leurs chevaux réquisitionnés, et dont les tracteurs rouillaient dans les champs, durent apprendre à utiliser leurs bovins comme bêtes de trait.

La deuxième sous-commission, dite Bureau de Reclassement humain, eut à réaliser ce qu'impliquait son titre. Ce service public distribua des allocations de chômage aux millions de personnes dont le métier avait disparu en même temps que l'électricité, et eut la charge de reconverter la main-d'œuvre – tâche relativement aisée, en raison de la demande prodigieusement accrue de travailleurs véritablement manuels, en d'innombrables domaines.

En mai 1987 il y avait trente-cinq millions de chômeurs aux États-Unis ; ils n'étaient plus que quinze millions en octobre de la même année. En mai 1988, il restait encore cinq millions de chômeurs, mais en 1989 la situation était entièrement redressée et, l'offre d'emplois dépassant la demande, les salaires commençaient à monter.

La tâche la plus difficile fut celle de la troisième sous-commission, dite Bureau de Reconversion industrielle. Il s'agissait de reconverter les usines équipées de machines fonctionnant à l'électricité et produisant

des biens de consommation dont la majorité utilisait de l'électricité, en usines produisant sans matériel électrique des biens de consommation essentiels, fonctionnant sans électricité. Tâche formidable.

Les rares machines à vapeur fixes disponibles (on dépouilla les musées) durent fonctionner vingt-quatre heures par jour pour faire tourner les tours, les presses d'emboutissage et autres machines-outils produisant les pièces détachées indispensables à la production de machines à vapeur fixes de toutes puissances. Ces dernières, aussitôt sorties d'usine, furent au début toutes consacrées à la reproduction de l'espèce, elles aussi. La population des machines à vapeur fixes s'accrut exponentiellement, tout comme celle des chevaux. C'était le même principe. On pouvait, et bien des gens ne s'en privaient pas, voir dans ces premières machines à vapeur l'équivalent des poulinières et étalons. Les usines regorgeaient de machines non reconvertibles, qui attendaient de redevenir métal fondu.

C'est seulement quand les machines à vapeur, fondement de la nouvelle économie industrielle, furent suffisamment nombreuses qu'elles se virent attribuer la tâche de faire tourner d'autres machines, pour la production d'objets de consommation tels que lampes à pétrole, vêtements, fourneaux à charbon ou à mazout, baignoires et ameublement.

Mais les grosses usines ne furent pas toutes reconverties. Car, pendant la période de leur reconversion, des entreprises artisanales avaient surgi un peu partout. De petits ateliers où un ou deux compagnons fabriquaient et réparaient des meubles, des chaussures, des bougies, tout l'éventail des objets que l'on peut parfaitement produire sans mécanisation complexe. Ces petites entreprises commencèrent par faire fortune, tant que la grosse industrie ne pouvait pas les concurrencer. Par la suite, les artisans achetèrent de petites machines à vapeur pour faire tourner un petit équipement, et ils participèrent ainsi au boom qui fut la conséquence normale du retour à la situation de plein emploi, c'est-à-dire d'un pouvoir d'achat normal. Les artisans finirent par tenir tête aux grosses usines pour le rendement, en continuant à les surpasser pour la qualité.

Certains eurent la vie dure pendant la période de rajustement, mais moins que pendant la grande crise des années 30. Et le rétablissement fut plus rapide, pour une raison évidente : dans la lutte contre la Dépression des années 30, le législateur tâtonnait dans la nuit. Personne ne comprenait la cause de la dépression – ou plus précisément chacun connaissait le millier de théories prétendant l'expliquer – et le remède restait à découvrir. Les économistes des années 30 étaient empêtrés dans la certitude que la situation était provisoire et que les choses retrouveraient leur équilibre, à condition qu'on les laisse faire. En fait, les économistes n'y comprenaient rien, et

pendant qu'ils faisaient leurs expériences tout empirait.

Mais la situation où se trouvaient plongés les États-Unis (et tous les autres pays, bien entendu) était claire et nette en 1987. Plus d'électricité. Rétablir dans leurs droits la vapeur et le cheval.

Une situation claire, sans si, sans mais, sans et. Et, à part quelques tordus, le peuple entier épaulait ses gouvernants.

En 1991...

On était en avril, et il pleuvait. Georges Bailey attendait sous l'auvent de la petite gare de chemins de fer de Blakestown, dans le Connecticut, histoire de voir s'il y aurait quelque voyageur à descendre du train de 15 h 14.

Le train arriva à 15 h 25 et stoppa en ahanant. Il y avait trois voitures et un fourgon, dont la porte s'ouvrit pour permettre le déchargement d'un sac de courrier postal, puis se referma. Pas de bagages, donc bien probablement pas de voyageurs...

Mais une longue silhouette dégingandée apparut à la porte d'une des voitures, et Georges Bailey poussa un hurlement de joie :

— Pete ! Pete Mulvaney ! Qu'est-ce que tu viens fabriquer...

— Bailey ! Que le cric me croque ! Qu'est-ce que tu fous ici ?

Les deux hommes en étaient à s'étreindre :

— Moi ? Mais je vis ici. Il y a deux ans déjà, j'ai acheté le journal local, qui paraît tous les dimanches. Ça m'a coûté trois sous, et j'y suis rédacteur en chef, reporter et garçon de courses. Un imprimeur m'a donné un coup de main, et Maisie s'occupe de la vie sociale.

— Maisie ? Maisie Hetterman ?

— Maisie Bailey. Nous nous sommes mariés quand j'ai acheté le journal. Et toi, qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— Voyage d'affaires. Je ne passe que la nuit. J'ai rendez-vous avec un nommé Wilcox.

— Ah, Wilcox ! C'est le cinglé du village... mais ce n'est pas un idiot. Tu iras le voir demain. Maintenant, tu viens chez moi, nous dînerons ensemble, tu coucheras chez nous. Maisie sera heureuse de te revoir. Ma carriole est là.

— Et comment ! Tu as fini ce que tu avais à faire à la gare ?

— Oui, j'étais venu aux nouvelles, à tout hasard ; on ne sait jamais qui peut débarquer. La nouvelle, c'est toi. En route !

*

— Hue, cocotte ! dit Georges.

La jument partit au petit trot, et Georges se tourna à nouveau vers Pete :

— Dans quoi t'es-tu reconverti ?

— Dans la recherche. Pour une usine de gaz de ville. Je travaille à perfectionner le manchon à incandescence. Wilcox nous a écrit qu'il

avait une idée. Si son brevet vaut ce qu'il prétend, je l'emmènerai à New York, et les avocats de la société régleront avec lui les problèmes de licence.

— Les affaires marchent bien ?

— Formidable ! Le gaz, c'est l'avenir. Toutes les nouvelles constructions sont équipées en gaz, beaucoup d'anciennes se modernisent et passent au gaz. Et toi ?

— Nous avons le gaz. J'ai eu la chance de trouver ici une de ces linotypes de jadis, au gaz. Il m'a suffi de faire un branchement, j'ai l'éclairage au gaz. On n'arrête pas le progrès. Et comment ça va à New York ?

— C'est le paradis. Moins d'un million d'habitants maintenant, et la situation est stabilisée. On ne se marche plus sur les pieds, tout le monde vit au large. Quant à l'air... il est plus pur qu'au bord de la mer, à Atlantic City. On a oublié jusqu'à l'odeur des voitures à essence.

— Vous avez suffisamment de chevaux ?

— Presque. Mais la grande vogue, c'est le vélo : les fabricants n'arrivent pas à satisfaire la demande. Il y a un club cycliste dans chaque pâté de maisons, et seuls les infirmes ne se déplacent pas sur deux roues. Les gens sont en si bonne santé que, si ça continue, les médecins vont avoir du mal à joindre les deux bouts.

— Tu as un vélo ?

— Tu parles ! Un vrai, un d'avant les Dules. Je fais mes dix kilomètres par jour, et je mange comme un cheval.

— Compris, Maisie ajoutera un peu de foin au menu. Nous voilà arrivés... Ho !

Une fenêtre s'ouvrit à l'étage, et Maisie passa la tête dehors :

— Bonsoir, Pete !

— Ajoute un couvert, cria Georges. Je fais faire le tour du propriétaire à Pete, je mets le cheval à l'écurie, et on arrive.

Les casses à caractères, la presse à main, les pièces éclairées au gaz d'un petit hebdo de petite ville...

— Georges, dit Pete Mulvaney, j'ai l'impression que tu t'es fait ton trou. Tu étais fait pour ce métier et cet endroit.

— Je ne me suis jamais autant amusé. J'apprends le métier d'imprimeur, je n'ai jamais fini mon travail, je suis heureux.

— Et le roman que tu voulais toujours écrire ?

— À moitié écrit, et ça ne se présente pas trop mal. Mais ce n'est plus le roman que je voulais écrire alors ; j'étais cynique, alors. Maintenant...

— Au fond, les Ondulats t'auront rendu un signalé service.

— Les quoi ?

— C'est vrai, j'oublie toujours que les mots qu'on forge à New York

ne font plus le tour du pays, maintenant qu'il n'y a plus de télé ni de radio ! Ondulats, c'est le nom qu'on donne maintenant aux Bidules. Je ne sais plus quel savant spécialisé dans l'étude des envahisseurs a dit qu'un Bidule, c'est une ondulation ponctuelle de l'espace, un ondulat. Et du jour au lendemain, on n'a plus appelé les envahisseurs que « les Ondulats ».

Ils dînèrent paisiblement. Georges était allé chercher des bouteilles tenues au frais à la cave, de la bière :

— Excuse-moi, Pete, dit-il, je n'ai rien de plus alcoolisé à t'offrir. Mais je ne bois plus guère...

— Tu es devenu abstinent, toi !

— Non. Je n'ai pas prononcé de vœux, ce n'est pas une conversion ni rien... mais voilà presque un an que je n'ai plus bu d'alcool. Je ne sais pas pourquoi, mais...

— Moi, je sais, dit Pete. Je sais parfaitement pourquoi tu ne bois plus. Parce que moi non plus je ne bois plus... et pour la même raison. Nous ne buvons plus parce que plus rien ne nous pousse à boire... Dis donc, ce n'est pas une télé que tu as là ?

— Si, bien sûr. Un souvenir. Je ne m'en séparerais pas pour tout l'or du monde. Je le regarde de temps à autre, je me souviens de la mélasse que ça déversait jadis... alors je vais vers l'appareil, je tourne les boutons... et il ne se passe rien. Il n'en sort rien, sauf du silence. Le silence, c'est ce qu'il y a de plus beau au monde parfois. Je ne pourrais évidemment pas faire ça, s'il y avait du jus, j'aurais tout de suite les Dules. Au fait, les Dules sont toujours là ? Ils n'ont pas changé ?

— Rien n'a changé. Le Bureau des Recherches opère sa petite vérification tous les jours : une petite machine à vapeur met en route une dynamo ; et chaque fois, dès qu'un peu de courant est produit, les Dules le bouffent.

— On ne pense plus qu'ils finiront par partir ?

— Helmetz est convaincu qu'ils ne partiront jamais.

Il pense qu'ils se propagent en fonction de la quantité d'électricité disponible. Si en quelque autre point de l'univers une autre civilisation arrive au stade de la radio et de la télé, ils y fonceront, bien sûr, et certains s'y fixeront... Mais il en restera toujours chez nous, qui se multiplieraient comme des mouches dès que nous aurions recommencé à produire de l'électricité. En attendant, ils survivent en mangeant l'électricité atmosphérique. À quoi passes-tu tes soirées ici ?

— Ce que je fais ? Je lis, j'écris, je rends visite à des amis, quand ils ne me rendent pas visite ; nous allons à des soirées de théâtre d'amateurs – Maisie est présidente des Comédiens de Blakestown, et il m'arrive de tenir un petit rôle dans une pièce. Maintenant qu'il n'y a plus de cinéma, tout le monde s'intéresse au théâtre, et cela nous a permis de découvrir des amateurs très doués. Nous avons aussi le

cercle des joueurs d'échecs, les randonnées à vélo, les pique-niques... on n'a pas le temps d'être partout à la fois. Pour ne rien dire de la musique. Tout le monde joue d'un instrument, ou s'y essaie au moins.

— Et toi ?

— Moi, je me suis remis à la trompette. Je suis premier trompette du Silver Concert Band... bon Dieu, j'ai failli oublier. Nous avons répétition ce soir pour le concert de dimanche. Excuse-moi, il va falloir que j'y file.

— Je ne pourrais pas t'accompagner ? Je vous écouterai... Moi, tu sais, je suis flûtiste...

— Tu es flûtiste ? On ne te laissera pas partir, on te trouvera une flûte. Dimanche, ce n'est que dans trois jours...

Mais Pete ne se déplaçait jamais sans sa propre flûte.

Il alla la prendre dans sa valise, Georges décrocha sa trompette, Maisie se mit au piano.

La pluie avait cessé. Dans la nuit noire résonnait le pas d'un cheval. Au loin, un timbre de vélo. De l'autre côté de la rue, une guitare accompagnait une voix d'homme qui chantait une vieille chanson. Georges aspira profondément l'air doux et humide, l'air parfumé du printemps.

Le calme du soir.

Au loin, le tonnerre.

« *Nom de Dieu*, se dit Georges, *si seulement il y avait des éclairs.* »

Les éclairs lui manquaient beaucoup(5).

DIEU

Le si gentil vieil homme à la longue barbe blanche sourit :

— Bienvenue au Paradis, Pierre, dit-il. Moi aussi, je m'appelle Pierre, tu sais. J'espère que tu seras très heureux ici.

Et Peter, qui n'avait que quatre ans, passa par les portes de nacre, et se mit en quête de Dieu.

Il suivit des rues impeccablement propres, bordées d'immeubles éblouissants, parmi des gens heureux, mais il ne trouva pas Dieu.

Il trottina longtemps, se sentit très fatigué, mais continua à trotter. Des gens lui parlaient quand il les croisait, mais il n'écoutait même pas.

Il parvint enfin à une construction d'or pur, plus grande que toutes les autres, si grande qu'il sut avoir enfin trouvé l'endroit où Dieu vivait sûrement.

La grande porte s'ouvrit quand il s'en approcha, et il entra dans le bâtiment.

À une extrémité de l'immense pièce, il y avait un grand trône en or, mais Dieu n'était pas assis dessus.

Le sol était doux et soyeux, rembourré. Au milieu de la pièce, à mi-chemin de la porte et du trône, Pierre s'assit, attendant Dieu. Au bout de quelque temps, il se coucha et s'endormit.

Dormit-il quelques minutes ou quelques années ?

Soudain, il entendit le bruit léger de pas qui approchaient ; et Pierre sut que Dieu approchait. Il se réveilla tout joyeux.

Dieu approchait. Ses yeux se posèrent sur Pierre, et une joie soudaine éclaira le regard de Dieu. Pierre courut vers Lui, et Dieu plaça Sa main sur la tête de Pierre et lui dit doucement : « Bonjour, Pierre. » Puis Il leva le regard vers le trône et Son expression changea.

Lentement, Il tomba à genoux et baissa Sa tête, presque comme s'il avait eu peur. Mais de qui Dieu aurait-Il pu avoir peur ?

Peter comprenait bien que Dieu ne pouvait pas avoir peur, que c'était un jeu. Pierre entra dans le jeu.

Pierre agita sa petite queue pour montrer qu'il comprenait bien que c'était un jeu, puis fit demi-tour et se mit à aboyer contre la lumière éclatante qui baignait le trône d'or.

MARGUERITES

Le Dr Michaelson faisait faire à son épouse, qui s'appelait Mme Michaelson, le tour de son ensemble laboratoire-serre. C'était la première fois depuis de longs mois que Mme Michaelson visitait ainsi les lieux où son mari se livrait à ses recherches et expériences, et on avait installé pas mal de matériel nouveau pendant ces longs mois.

— C'était donc sérieux, John, finit par dire Mme Michaelson, quand tu me parlais de tes expériences sur la communication avec les fleurs ? J'étais sûre que tu plaisantais.

— Pas du tout, c'était très sérieux. Contrairement à ce que pensent les gens, les fleurs possèdent une intelligence, au moins fragmentaire.

— Elles ne peuvent tout de même pas parler !

— Pas comme nous parlons. Mais contrairement à ce que pensent les gens, les fleurs communiquent entre elles. Télépathiquement, en quelque sorte, et en projetant non pas mots mais des images.

— Elles communiquent peut-être entre elles, mais tu ne vas pas me dire...

— Contrairement à ce que pensent les gens, ma chérie, il est possible d'établir une communication entre hommes et fleurs ; il est vrai que jusqu'ici je ne suis parvenu à établir la communication que dans un seul sens : je parviens à saisir leurs pensées, mais non à envoyer des messages de mon esprit au leur.

— Mais... mais comment t'y prends-tu, John ?

— Contrairement à ce que pensent les gens, les pensées – tant humaines que florales – sont des ondes électromagnétiques que l'on peut... mais non, il sera plus simple de te montrer comment ça marche.

Le Dr Michaelson appela son assistante, occupée à l'autre bout de la pièce :

— Mademoiselle Wilson, voulez-vous m'apporter le communicateur ?

Mlle Wilson apporta le communicateur. C'était un bandeau que l'on se fixait sur le front ; un fil en sortait, qui entraînait dans une tige que l'on tenait par une poignée isolante. Le Dr Michaelson fixa le bandeau sur la tête de sa femme et lui mit la tige en main.

— C'est tout simple : tu diriges la tige vers une fleur, et cela se

comporte comme une antenne capteuse de pensées. Et tu constateras que, contrairement à ce que pensent les gens...

Mais Mme Michaelson n'écoutait plus son mari. Elle était figée, son antenne braquée vers un pot de marguerites posé sur un rebord de fenêtre. Ayant ainsi écouté quelques minutes, Mme Michaelson posa l'antenne sur une table, prit un petit pistolet dans son sac à main et tua d'abord son mari et ensuite Mlle Wilson.

Contrairement à ce que pensent les gens, pour savoir si on est aimé un peu, beaucoup, pas du tout ou passionnément, il n'est pas nécessaire d'effeuiller les marguerites.

1 En français dans le texte.

2 En anglais tout cela est implicite dans l'adjectif *alien*.

3 Chacun sait que le *ludiverbisme* est le besoin morbide de jouer avec les mots, mais peut avoir oublié que le *catachrèse* est la figure de rhétorique consistant à détourner un mot de son sens propre. (N.d.T.)

-
- 4 La mauvaise habitude qu'ont les Américains de parler anglais a contraint Frédéric Brown à une astuce, à l'affirmation que les premières éditions portaient SAYS SCIENTIST. et les suivantes SAY SCIENTISTS. que tout tenait à un déplacement de la lettre S. (N.d.T.)

-
- 5 Un cas de conscience s'est posé au traducteur, aggravé d'un dilemme, c'est-à-dire de deux solutions possibles, aussi mauvaises l'une que l'autre. *Les Ondulats* est une nouvelle publiée en 1945, elle promet l'avenir idyllique pour 1957 ; nous sommes en 1974 et la pollution n'a toujours pas cédé le pas à l'Âge d'Or. Fallait-il laisser les dates d'origine, et plonger le lecteur dans le désespoir engendré par la non-venue d'un Âge d'Or promis ? Fallait-il accepter la loi des prophètes, qui leur fait obligation de tenir les prophéties à jour, en en retardant la date d'accomplissement promise à mesure que les réalités y incitent ? Il restait heureusement la troisième voie du dilemme, la note du traducteur, qui, quand un cas de conscience se pose au traducteur...(N.d.T.)